


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES CHOISIES DE LE SAGE.

TOME SIXIÈME.

Se Trouvent

Chez
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6.



Ils firent des éclats de rire qui me jetterent dans une étrange confusion.

C. P. Marillier inv. 1783. J. F. Borgnet. Sculp.

ŒUVRES CHOISIES DE LE SAGE.

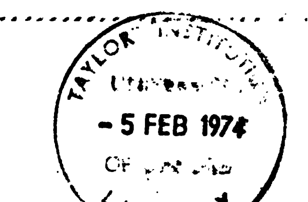
Avec Figures.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.


TAYLOR INSTITUTION
- 5 FEB 1974
LIBRARY

HISTOIRE
DE
GUZMAN D'ALFARACHE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
GUZMAN D'ALFARACHE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman prend la résolution de sortir de Rome, et de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

Je passois presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupois à lire de bons livres qu'on me prêtoit, et à recevoir quelques amis qui me venoient visiter. Un jour le jeune Espagnol, qui avoit si généreusement pris ma défense dans l'aventure du cochon, me vint voir pour s'informer, me dit-il, de l'état de ma santé. Tu peux bien croire, mon cher lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui

j'avois tant d'obligation. Je lui fis mille compliments sur le service qu'il m'avoit rendu, et je l'assurai que j'étois très-mortifié de n'avoir pu aller chez lui pour l'en remercier, ignorant sa demeure et son nom. Il me répondit modestement qu'il n'avoit rien fait qui méritât tant de reconnoissance; et qu'étant Espagnol et noble, il s'étoit fait un devoir de courir au secours d'un galant homme insulté par la canaille.

Je ne lui eus pas plus tôt entendu dire qu'il étoit de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avoit pris naissance. Je suis, me dit-il, d'Andalousie, natif de Séville, et Sayavedra est mon nom. Je redoublai mes civilités quand j'appris qu'il étoit d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de notre ville. Il avoit en effet l'accent andalous, et connoissoit aussi-bien que moi Séville. Cependant il étoit originaire de Valence; mais il avoit ses raisons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes services et le crédit de mon maître, s'il en avoit besoin. Il me rendit grace de ma bonne volonté, me dit que véritablement il avoit une affaire à la chambre apostolique, et qu'il en espéroit un heureux succès; mais que si les personnes qui s'intéressoient pour lui n'agissoient pas efficacement, il auroit recours à moi.

Comme il m'échappa de dire, dans la suite de

notre conversation, que l'on me trouvoit toujours au logis, et que je me promenois rarement, il en voulut savoir la cause. Je lui avouai de bonne-foi que je n'osois me montrer dans les rues depuis l'aventure du cochon, et que j'étois bien aise du-moins de donner le temps de l'oublier avant que de reparoître dans le monde; ce qui lui parut d'un homme prudent et judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis, si quelque affaire indispensable m'obligeoit à sortir. Pénétré de ses offres obligeantes, je lui jetai les bras au cou, et l'accablai de remercîments. De son côté, il ne demeura point en reste de politesse avec moi; et quoiqu'il approuvât la raison qui me faisoit garder la chambre, il me dit qu'il me plaignoit fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse; qu'il me conseilloit plutôt de voyager, d'aller voir Venise, Bologne, Pise et Florence; que je trouverois dans ces villes de quoi m'amuser agréablement, et qu'enfin je reviendrois à Rome lorsque je le jugerois à-propos.

Je fis connoître à Sayavedra qu'il ne pouvoit rien me conseiller qui fût plus de mon goût, et que je ne tarderois guère à suivre son conseil, pourvu que mon maître, sans la permission de qui je ne prétendois rien faire, y consentît. Alors mon Andalous, natif de Valence, et fourbe en diable et demi, me fit une description charmante

de toutes ces villes, pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand désir, que dès le lendemain matin, en habillant l'ambassadeur, je lui dis : Je ne sais, monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir; je voudrois bien voyager par toute l'Italie : je m'imagine que je ne ferois point mal de m'éloigner de Rome pour quelque temps. Son excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'empêcher de laisser paroître. Guzman, s'écria-t-elle, il ne pouvoit te venir une meilleure pensée que celle-là : oui, mon ami, tu feras bien de disparoître, du-moins pour quelques mois : cela ne sauroit produire qu'un bon effet pour nous deux; car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon désavantage, sur-tout depuis ta dernière aventure. On nous accommode l'un et l'autre de toutes pièces; on m'en a donné charitablement avis. En un mot, nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire; mais je n'en ai pas eu la force, et je suis ravi que tu prennes de toi-même le parti de voyager. Au reste, Guzman, poursuivit ce bon maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller. Enfin j'en userai avec toi comme avec un serviteur que j'aime, et dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon ambassadeur. Je lui rendis un million de graces des sentiments favorables qu'il venoit de me témoigner; et je ne fus pas si tôt hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le messager de Sienne; ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déjà je commençois à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servoient de garde-robe, lorsque je reçus une seconde visite de Sayavedra, que je mettois au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paroître quelque étonnement à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, et des coffres ouverts devant moi. Comment donc, seigneur Guzman, s'écria-t-il, est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné? Vous l'avez deviné, lui répondis-je; mon maître, à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait; je pars dans deux jours pour Sienne, où je me propose de m'arrêter quelque temps chez un marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connois point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, et qui m'en témoigne par ses lettres tant de reconnoissance, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien aise de me posséder chez lui : ainsi j'espère que j'aurai du plaisir à Sienne, où je vais dès aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de

ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavedra paroissoit attentif à ce que je lui disois, il ne l'étoit pas moins à me voir ranger mes nippes dans les coffres. Il remarquoit bien sur-tout où je plaçois ce que j'avois de plus précieux, et ce que, par vanité, je n'étois pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je serrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, et trois cents bonnes pistoles d'Espagne que j'avois amassées chez mon ambassadeur; car je ne m'étois point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avois conservé avec beaucoup de soin tous les présents que j'avois reçus; heureux si c'eût été pour moi et non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine! Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avois de plus commun, et après les avoir bien fermés, j'en laissai sur une table les clefs qui étoient liées ensemble; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vînt dire que l'on me demandoit en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, et j'allai voir qui pouvoit être la personne qui vouloit me parler. C'étoit le messager de Sienne, que je ne me souvenois plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ; et pour convenir avec lui de ce que je lui donnerois pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce temps-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon, se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avoit mis dans ses poches par précaution, prit les empreintes de mes clefs, et se saisit d'une lettre qu'il trouva sur la même table, et qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au messager, qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids; je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le seigneur Pompée, et il se retira en me disant qu'il alloit chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, et qu'il partiroit dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi, sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'assurer qu'il ne m'incommodoit point, et lui offrir même à déjeûner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avoit d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Dumoins, lui dis-je, mon cher compatriote, enseignez-moi votre demeure. Il seroit bien malhonnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une visite. Là-dessus, après m'avoir répondu qu'il m'en dispensoit, il me fit entendre d'un air mys-

térieux qu'il logeoit chez une dame, où, pour des raisons qu'un galant homme ne pouvoit dire, il falloit qu'il se privât du plaisir de recevoir ses amis.

N'ayant rien à répliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussitôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la manière dont ils s'y prendroient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étoient quatre fripons, dont trois reconnoissoient comme lui, pour chef, un fameux voleur, nommé Alexandre Bentivoglio. Celui-ci conduisoit les entreprises qu'ils formoient en commun : c'étoit lui qui distribuoit les rôles aux autres, et qui jouoit ordinairement le premier; mais il céda dans cette pièce le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillèrent donc tous quatre de la manière qu'il lui plut, ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens; et ils se mirent le jour suivant en chemin pour Sienne, où ils arrivèrent le lendemain. Sayavedra, suivi de deux autres qui portoient des casaques de livrée, alla loger dans la meilleure hôtellerie de la ville, se disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui étoit connu dans toute l'Italie pour ce qu'il étoit, il n'osa faire le troisième laquais; il jugea plus à-propos de chercher un gîte

dans un endroit moins fréquenté, avec le quatrième cavalier de sa suite.

Sayavedra, parlant d'un ton de maître, se fit donner d'abord la plus belle chambre; puis s'étant un peu ajusté, il envoya un de ses gens dire au seigneur Pompée que don Guzman son ami venoit d'arriver à Sienne par la poste, et qu'il se sentoit si fatigué de sa traite, qu'il le prioit de l'excuser s'il n'alloit pas loger chez lui. Pompée, ravi d'apprendre l'arrivée de don Guzman, abandonna tout pour aller trouver un homme auquel il étoit si redevable. Il vole à l'hôtellerie, et trouve dans une chambre bien éclairée un cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer se lève avec empressement, et court à lui les bras ouverts, en lui disant : Ah! seigneur Pompée, je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point là votre plus grande faute, lui répondit en souriant Pompée, et je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli, répliqua le faux don Guzman; mais je vous dirai pour me justifier, que je suis si las d'avoir si long-temps couru la poste, que je n'ai pu me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire, répartit le marchand, cela devoit vous engager à préférer ma maison à une hôtellerie. Une autre raison encore, lui dit

Sayavedra, a prévalu sur l'envie que j'avois d'aller loger chez vous. Je ne fais que passer par Sienne : dès demain je vais à Florence par ordre de l'ambassadeur, mon cher maître, m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé ; je n'ai pas cru devoir vous embarrasser de moi pour si peu de temps : mais patience, ajouta-t-il avec un souris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, et je compte bien de faire quelque séjour dans votre maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir souper et coucher chez lui, quoique ce ne fût que pour une nuit; mais le faux don Guzman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté, que le marchand, craignant de l'importuner par trop d'instances, le laissa délasser, en l'assurant qu'il ne manqueroit pas de revenir le lendemain matin à l'hôtellerie, pour être présent à son départ et lui souhaiter un bon voyage. Là-dessus Sayavedra dit tout haut à un de ses valets : Tenez, Gradelin, voici les clefs de mes coffres; le seigneur Pompée veut bien que j'envoye prendre quelques hardes et le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Apporte-moi, poursuivit-il, ma robe-de-chambre, que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut bien mieux faire transporter ici vos coffres, et vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison, lui dit le faux

Guzman; je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres; je l'emporterai avec moi à Florence, et je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le marchand sortit ensuite de l'hôtellerie, et une demi-heure après on y vit arriver les trois coffres, portés par les compagnons de Sayavedra et par un valet d'écurie. Ils étoient accompagnés d'un homme qui présenta au faux Guzman, de la part de son ami Pompée, une corbeille de fruits excellents avec six bouteilles d'un vin admirable. Ce présent fut reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnoissance par Sayavedra, qui, après avoir fait une petite libéralité au domestique du marchand, le chargea de mille compliments pour son maître.

A-peine les coffres furent-ils dans l'hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui savoit déja l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avoit les clefs, et l'on crocheta l'autre, qui renfermoit mon argent et mes bijoux, qu'ils partagèrent, ou, pour mieux dire, qu'Alexandre s'appropria; car c'étoit un rodomont que les autres craignoient, et qui leur faisoit telle part qu'il lui plaisoit des dépouilles volées. Il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles,

et les plus mauvaises nippes; après quoi il remplit le petit coffre de ce qu'il y avoit de meilleur, et fit mettre dans les autres de la paille et des pierres; puis, sans perdre de temps, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste, pour partir à la pointe du jour, et prendre la route de Florence; ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payèrent l'hôte, en lui recommandant de faire reporter dans la matinée, chez le marchand, les deux coffres qu'ils laissoient dans l'hôtellerie.

Pendant que tout cela se passoit à Sienne, j'étois occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, sans avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restoit plus rien à faire qu'à prendre congé de mon maître. J'entrai dans sa chambre un matin d'un air triste; et, après lui avoir protesté que je n'oublierois jamais les bontés qu'il avoit eues pour moi, je me jetai à ses genoux, et baisant une de ses mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, et me fit assez connoître qu'il me perdoit à regret. Ce bon seigneur m'exhorta à la vertu d'une manière aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils; il m'embrassa même, et me passant au cou une chaîne d'or qu'il portoit ordinairement, il me dit qu'il me la donnoit pour me ressouvenir de lui toutes les fois que je la regarderois. Il ajouta à cette marque

d'amitié une bourse de cinquante pistoles, avec un des meilleurs chevaux de ses écuries. Tous ses domestiques, à son exemple, se montrèrent sensibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais desservis auprès de mon maître, je leur avois souvent rendu de bons offices, et il n'y en avoit pas un qui eût sujet de se plaindre de moi.

Je ne veux point passer sous silence un étrange événement qui arriva dans Rome la veille de mon départ, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec mes aventures. L'ambassadeur achevoit de souper, lorsque nous vîmes entrer dans la salle un gentilhomme napolitain qui venoit souvent à l'hôtel. Il avoit l'air d'un homme qui a l'esprit un peu troublé. Monseigneur, dit-il à son excellence, je viens vous apprendre une nouvelle bien extraordinaire. On vient de me la dire, et vous m'en voyez encore tout ému. Je suis fort curieux de l'entendre, répondit mon maître. Alors, je présentai un siége au Napolitain, qui, s'étant assis, parla de cette sorte.

CHAPITRE II.

Les amours de Dorido et de Clorinia, ou Histoire des mains coupées.

Un cavalier de cette ville, nommé Dorido, jeune homme d'une illustre naissance, fort bien fait et plein de valeur, aimoit Clorinia, fille de seize à dix-sept ans, vertueuse, belle et de bonne famille. Les parents de cette charmante personne l'élevoient avec tant de sévérité, qu'ils ne lui permettoient pas d'avoir des entretiens où sa vertu pût courir le moindre péril. Elle n'avoit même la liberté de se montrer que très-rarement à sa jalousie, tant on appréhendoit que son extrême beauté, que les jeunes gens ne pouvoient voir impunément, ne causât quelque malheur. Son père ou sa mère, ou bien son frère Valerio, attachés à ses pas, étoient témoins de toutes ses actions.

Il y avoit déjà plusieurs mois que Dorido, l'ayant aperçue par hazard à sa jalousie, en étoit devenu éperdûment amoureux ; mais il ne lui avoit encore été possible de le lui faire connoître que par des regards passionnés, qu'il ne

manquoit pas de lancer toutes les fois qu'il passoit devant sa maison. Si ces œillades le plus souvent n'étoient point remarquées de l'objet aimé, du-moins elles l'étoient quelquefois, et quand cela arrivoit, elles faisoient un effet terrible. Clorinia se contentoit d'abord de considérer le cavalier sans en être vue; mais bientôt, sans savoir pourquoi, elle eut envie de se laisser voir; et peu-à-peu répondant à ses mines, elle prit enfin de l'amour de la même façon qu'elle en avoit donné, je veux dire en paroissant à sa jalousie.

Dorido jugea bien qu'il avoit fait la conquête qu'il méditoit, et s'accommoda quelque temps, faute de mieux, du plaisir de se croire aimé. Néanmoins, souhaitant de recueillir de sa victoire des fruits plus solides, il en chercha les moyens. Il fit connoissance avec Valerio, et sut si bien gagner son amitié, que Valerio ne pouvoit plus vivre sans lui. Ils étoient tous les jours ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; ce qui donnoit quelquefois à Dorido occasion de contempler à son aise les charmes de sa dame, et même de lui parler, mais jamais en particulier. Les yeux de ces deux amants étoient les seuls interprètes de leurs mouvements secrets.

Cependant les choses ne demeurèrent pas toujours dans cet état. Clorinia découvrit sa passion à sa suivante Scintila, qui étoit une vieille fille

qui avoit de l'esprit, et qui, voulant servir sa maîtresse, alla trouver Dorido, et lui dit : Beau cavalier, il seroit inutile de vous déguiser avec moi; je sais ce qui se passe dans votre cœur; il brûle pour Clorinia, et je me suis aperçue que vous n'aimez pas tout seul. Vous languissez tous deux dans l'attente d'un tête-à-tête; c'est ce que je ne puis voir sans compassion. Je ne serai pas contente que je n'aye imaginé quelque expédient pour vous procurer à l'un et à l'autre la satisfaction que vous désirez. Le galant, ravi d'entendre ces paroles, remercia la soubrette de sa bonne volonté, et l'assura que si elle pouvoit en venir à bout, elle n'auroit pas affaire à un ingrat. Ensuite, profitant de l'occasion, il écrivit un billet très-passionné, qu'il la conjura de remettre à l'aimable sœur de Valère.

Scintila retourna vers sa maîtresse pour lui rendre compte de la démarche qu'elle avoit faite. Elle lui présenta le billet de Dorido. Clorinia la gronda fort de s'en être chargée, et lui pardonna. Il ne fut plus question que de savoir où les amants pourroient avoir une entrevue. La dame y trouvoit tant de difficultés, qu'elle y auroit renoncé, si la suivante, plus ingénieuse, ne se fût avisée d'un moyen qu'elles approuvèrent toutes deux. Scintila couchoit dans une chambre basse, auprès de laquelle il y en avoit une autre où l'on serroit des

meubles inutiles, et qui ne recevoit du jour que par une petite fenêtre grillée de deux barreaux de fer, entre lesquels on ne pouvoit tout au plus passer que la main. Cette fenêtre, qui étoit à hauteur d'homme, donnoit sur une ruelle, ou plutôt un cul-de-sac où il ne demeuroit personne, et cet endroit paroissoit fait exprès pour des amants qui bornoient leur bonheur à des conversations nocturnes.

Si tôt que la vieille vit sa jeune maîtresse disposée à s'entretenir avec Dorido par cette petite fenêtre, elle en avertit ce cavalier, qui se rendit dès la nuit prochaine sur les onze heures dans la ruelle. Il s'approcha des barreaux, où il trouva Scintila qui l'attendoit pour lui dire de prendre patience jusqu'à ce que tous les domestiques fussent couchés. On ne le fit pas languir long-temps. Bientôt le moment qu'il désiroit arriva. Clorinia vint toute tremblante à la fenêtre, et son amant s'y présenta tout interdit. Comme c'étoit pour la première fois qu'ils aimoient l'un et l'autre, ils se troublèrent en se voyant, et l'excès de leur joie les empêcha d'abord de parler; mais l'amour a plus d'un langage. La dame passa une de ses belles mains entre les barreaux; le galant la saisit avidement, et lui donna mille ardents baisers. Enfin ces deux amants rompirent peu-à-peu le silence, et se répandirent en discours passionnés. Ils

s'abandonnèrent si bien au plaisir d'être ensemble, que le jour les auroit surpris si la vieille suivante n'eût interrompu leur entretien, pour les avertir qu'il étoit temps qu'ils se séparassent. Dorido, avant que de se retirer, pria sa maîtresse de lui permettre de revenir la nuit prochaine à la même heure à la petite fenêtre ; ce que la dame n'eut pas la force de lui refuser.

Ils se quittèrent l'un l'autre également satisfaits de leur conversation, et pleins d'impatience de se revoir. Dorido sur-tout étoit dans une agitation qui ne lui permit de goûter aucun repos, ou, pour parler plus juste, il souffrit jusqu'au temps qu'il lui fallut retourner à la ruelle. Vous vous imaginez bien qu'il ne fut pas paresseux à s'y rendre. De son côté, la dame, ne trouvant point d'obstacle à son dessein, parut à la petite fenêtre. Ils furent ce soir-là moins timides et moins embarrassés en se saluant. Le cavalier, qui avoit de l'esprit, dit mille jolies choses à sa maîtresse, qui y répondit fort spirituellement. Ils eurent un entretien de trois heures, entremêlé de caresses innocentes ; de sorte que la seconde entrevue eut autant de charmes pour eux que la première. La prudente Scintila fut encore obligée de les séparer. Ils l'appelèrent cent fois cruelle, sans songer que si elle troubloit leurs plaisirs, ce n'étoit que pour les rendre plus durables. Comme en effet, ils

continuèrent ces passe-temps avec tant de bonheur et de secret, que personne, si vous en exceptez un seul homme et la vieille, ne savoit leur intelligence.

Cet homme étoit un jeune gentilhomme romain, nommé Horace. Il aimoit aussi Clorinia, pour l'avoir vue à sa jalousie. Il lui avoit découvert ses sentiments par des démonstrations; mais, s'apercevant qu'elle recevoit fort mal toutes les marques qu'il lui donnoit de son amour, il jugea qu'il devoit avoir un rival plus heureux que lui, et que sans doute c'étoit Dorido, puisqu'il le voyoit dans une si étroite liaison avec Valère. Pour éclaircir des soupçons si bien fondés, il alla trouver Dorido, qui étoit de ses amis, et lui parla dans ces termes : « Mon cher Dorido, je viens vous demander une grace que je vous conjure de ne me point refuser; le repos de ma vie en dépend. Vous êtes sans cesse avec Valère; vous allez fort souvent chez lui : j'ai dans l'esprit que vous êtes touché de la beauté de sa sœur. Si je ne me trompe point dans ma conjecture, daignez me le déclarer; vous êtes trop digne de posséder le cœur de cette dame pour que j'entreprenne de vous le disputer ».

Vous êtes donc amoureux de Clorinia, lui dit Dorido un peu troublé? J'en suis charmé, répondit Horace; mais je me rends justice, et je conviens que vous méritez mieux que moi d'être

son époux. Parlons sans flatterie, interrompit Dorido. Je me tiendrois assurément fort honoré d'être le mari de Clorinia; mais je vous avouerai de bonne foi que je n'ai pas dessein de le devenir. Est-il possible, s'écria brusquement Horace, que vous ne songiez point à épouser cette dame? Ah! mon ami, que mes intentions sont différentes des vôtres! Je n'aspire qu'à lier mon sort au sien. Vos vues doivent céder aux miennes. Sacrifiez-moi les folles espérances que vous avez conçues; j'attends cet effort de votre amitié et de votre vertu. Vous pourriez ajouter, dit Dorido, que je le dois à la famille de Clorinia. Oui, continua-t-il, je vous laisserai le champ libre, si la sœur de Valère, flattée de votre recherche, consent qu'on vous donne sa main. Je vous débarrasserai d'un rival. Je ferai plus; je veux parler en votre faveur, et je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi que vos souhaits ne soient remplis.

Horace fut si content de ce discours, qu'il en témoigna de la reconnoissance à Dorido, sans penser que sa promesse n'étoit que conditionnelle, et qu'il devoit s'en défier. Il ne fit là-dessus aucune réflexion; il demanda même à Dorido ses bons offices auprès de Clorinia. Celui-ci ne laissa pas d'être touché de la franchise d'Horace, et se sentant assez généreux pour préférer à ses plaisirs le bonheur d'un ami qui n'avoit que des vues

pures, il résolut de faire tout son possible pour se détacher de cette dame. Véritablement, dès la première fois qu'il la revit, il lui tint ce discours : Vous n'ignorez pas, madame, que vous avez mis Horace au rang de vos conquêtes; mais je doute que vous sachiez jusqu'à quel point il vous aime. Apprenez qu'il vous adore, et que l'honneur de vous épouser fait le plus cher de ses désirs. J'en suis ravie, répondit Clorinia. Vous verrez, par le peu d'attention que je ferai à son amour, si je prends plaisir à me voir d'autres amants que Dorido. Je connois, répliqua le cavalier, tout le prix d'un sentiment si glorieux pour moi; mais je croirois abuser de vos bontés si je ne m'y opposois en quelque façon moi-même. Horace a du mérite, et, quand vous le connoîtrez bien, vous ne serez peut-être pas fâchée que vos parents vous accordent à ses vœux.

Comment donc, s'écria la dame, on diroit, à vous entendre, que vous souhaitez de me perdre! Seriez-vous en effet bien aise que je répondisse à la tendresse d'Horace? Non vraiment, dit Dorido. Ce n'est point là ma pensée; j'ai voulu seulement vous faire entendre qui si vous vous sentiez quelque penchant pour Horace, et que vos parents approuvassent sa recherche, mon cœur auroit beau murmurer, je m'immolerois au bonheur de mon rival, pour vous prouver que je suis dévoué

à toutes vos volontés. Je doute fort, reprit-elle, que la victime fût aussi soumise que vous le dites, ou bien vos feux n'ont pas toute la violence que je crois bonnement qu'ils ont. Mais, continua-t-elle, je ne prétends pas vous mettre à cette épreuve. Dorido sera le premier et le dernier de mes amants; c'est sur quoi vous pouvez compter. Qu'Horace persiste tant qu'il lui plaira dans les sentiments qu'il a pour moi, il n'en sera jamais plus avancé. Je veux bien vous l'avouer. Je me suis aperçue de sa passion; il l'a fait assez éclater devant ma jalousie, et je vous jure que j'ai été si mal affectée des marques qu'il m'en a données, que j'ai conçu pour sa personne une aversion qui va jusqu'à l'horreur.

Après ces dernières paroles, Dorido n'osa plus parler d'Horace, dont il jugea bien qu'il seroit inutile de s'entretenir davantage avec Clorinia; il changea de discours, tout le reste du temps qu'ils furent ensemble. Cette nuit se consuma en protestations mutuelles de s'aimer toujours. Le lendemain, Dorido reçut une visite d'Horace. Hé bien, mon ami, lui dit d'abord ce dernier, avez-vous vu Clorinia? vous est-il échappé quelque mot en ma faveur? comment l'a-t-elle reçu? Fort mal, répondit l'autre; vous ne devez vous flatter d'aucune espérance. Je lui ai vanté votre mérite et votre alliance; je vous ai peint plus amoureux

que vous ne l'êtes peut-être : l'inhumaine m'a fermé la bouche, en me disant que vous brûlez en vain pour elle, et que jamais l'hymen ne vous unira tous deux.

A ce discours, Horace pâlit et tomba dans une profonde rêverie, pendant laquelle Dorido, entrant dans sa peine en véritable ami, lui représenta qu'il devoit plutôt se désister de sa poursuite, que de vouloir contraindre une dame à l'aimer; qu'il y en avoit dans Rome d'autres aussi aimables que Clorinia, et qui lui rendroient plus de justice. Au reste, mon cher Horace, ajouta-t-il, je ne pense pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi; je vous aurois cédé la sœur de Valère, si j'eusse entrevu en elle le moindre goût pour vous. Mon amitié vous auroit fait ce sacrifice; la vôtre refusera-t-elle d'abandonner une conquête que vous n'êtes pas sûr de m'enlever? Horace alors rompit le silence, et dit à son ami : Bien loin d'avoir des reproches à vous faire, je dois vous tenir compte du service malheureux que vous m'avez rendu en parlant pour moi. Je conviens avec vous qu'il est plus juste que je renonce à une main que je ne puis obtenir, que vous à un cœur que vous possédez. Adieu, je n'épargnerai rien pour profiter du conseil que vous me donnez de m'attacher ailleurs.

En achevant ces paroles, il quitta Dorido d'un

air à lui persuader que, frappé de la force de ses raisons, il alloit tout mettre en usage pour secouer le joug d'une ingrâte dont il étoit trop épris. Mais il avoit bien d'autres pensées. Dorido lui paroissoit un traître : c'est un ami faux, disoit-il en lui-même; il n'a point fait mon éloge devant Clorinia. Il aura plutôt fait un portrait désavantageux de moi, ou dans son entretien avec elle il n'aura pas été question de mon amour. Quoi qu'il en soit, poussons notre pointe; faisons demander la dame en mariage par mon père; il me servira mieux qu'un rival. Horace prit donc la résolution de découvrir sés sentiments à son père, qui, les ayant approuvés, lui promit son entremise, et se chargea du soin de parler au père de Clorinia; ce qui ne manqua pas d'arriver bientôt. Les deux vieillards eurent une longue conversation sur cette affaire, et le résultat fut qu'elle se feroit, pourvu que la dame, dont on ne vouloit pas contraindre les inclinations, n'eût aucune répugnance pour ce mariage; mais, à la première proposition qu'on lui fit d'épouser Horace, elle témoigna tant d'aversion pour ce cavalier, qu'on désespéra de la voir jamais dans la disposition que l'on désiroit, et sur cela tout se rompit.

C'est ici qu'il faut déplorer le malheur des hommes qui se laissent dominer par l'amour. Horace voyant sa passion méprisée, son rival

triomphant, sentit tout-à-coup changer son amour en haîne : il ne regarda plus Clorinia que comme un objet d'horreur; et, cessant d'écouter la raison, il ne songea qu'à trouver un moyen de se venger en même-temps et de la dame et de son amant. Il les fit observer tous deux par un fidèle valet, et ayant découvert à quelle heure et dans quel endroit ils avoient presque toutes les nuits des entretiens, il ne lui en fallut pas davantage pour concevoir le dessein le plus cruel et le plus horrible que puisse former un homme possédé d'une fureur infernale. Une nuit, prévenant Dorido, il se rendit dans la ruelle et s'approcha de la petite fenêtre, où la sœur de Valère étoit déjà. Elle le prit dans l'obscurité pour le galant qu'elle attendoit, et lui adressa quelques tendres paroles, qui ne servirent qu'à irriter le ressentiment d'Horace. Le traître garda le silence de peur de se trahir lui-même; et de sa main gauche ayant saisi une de celles de Clorinia, que cette dame, dans son erreur, lui tendit entre les barreaux, il la coupa brusquement avec un couteau bien aiguisé qu'il tenoit dans sa main droite; après quoi, il sortit promptement de la ruelle, et se retira chez lui, charmé d'avoir fait une si belle opération.

Représentez-vous le pitoyable spectacle dont furent frappés les proches de Clorinia, lorsqu'attirés par les cris dont Scintila remplissoit toute la

maison, ils vinrent avec un flambeau et presque nus dans la chambre où étoit l'amante infortunée de Dorido, étendue par terre, évanouie et noyée dans son sang. Mais quand ils s'aperçurent qu'elle avoit une main coupée, le père et la mère tombèrent tous deux comme morts sur le plancher, et ce ne fut pas sans peine qu'ils reprirent leurs esprits, à l'aide de Valère et de deux domestiques, qui arrivèrent au bruit qu'il avoient entendu. Le père et la mère étant revenus à eux se doutoient bien, de même que leur fils, qu'il y avoit là-dedans de la faute de Clorinia ; et c'est ce qu'ils auroient pu savoir de Scintila, s'ils n'eussent pas jugé à propos de remettre cet éclaircissement à une autre fois. Ils crurent qu'ils ne devoient alors penser qu'à sauver Clorinia, s'il étoit possible. Valère remonta dans son appartement, où il s'habilla à la hâte pour aller chercher lui-même un habile chirurgien de ses amis, pendant que le vieillard, après avoir exhorté ses domestiques à garder le secret sur cette aventure, pour l'honneur de sa maison, s'efforçoit avec eux d'arrêter le sang de sa fille, en enveloppant de linge le bras dont la main avoit été si cruellement séparée.

Valère fut bientôt habillé. Il sortit, entra d'abord dans la ruelle, pour voir si, à la faveur d'une lanterne qu'il faisoit porter devant lui par un valet, il ne trouveroit point la main coupée ; mais Ho-

rice l'avoit emportée avec lui, et l'on ne remarquoit rien au bas de la petite fenêtre qu'une raie que le sang avoit faite en coulant le long du mur. Le triste frère de Clorinia en ressentit une nouvelle peine. En continuant son chemin, il rencontra et reconnut Dorido, qui marchoit vers la ruelle en amant content. Il l'appelle d'une voix foible, et lui dit : Ah ! cher ami, où allez-vous? on voit bien que vous ne savez pas la tragique scène qui vient de se passer. O malheureuse Clorinia ! Juste ciel, s'écria Dorido ! Quel sujet de douleur la fortune vous a-t-elle donné ? Quel malheur est-il arrivé chez vous ? Un malheur, répondit Valère, que notre famille doit cacher à tout le genre humain ; mais je ne vous en ferai point un mystère : je dois même vous l'apprendre, comme à un ami qui ne refusera point de se joindre à moi pour découvrir l'assassin de ma sœur.

Ces derniers mots troublèrent étrangement Dorido, ou plutôt lui percèrent le cœur. Il demanda d'une voix basse et tremblante de quoi il s'agissoit. Valère le lui dit en peu de paroles, et le pria ensuite de l'accompagner jusque chez le chirurgien ; mais Dorido s'en défendit, en lui disant d'un air qui marquoit bien la fureur qui commençoit à l'agiter : Non, non, Valère, employons mieux notre temps. Il ne faut pas nous occuper tous deux d'une même chose, quand nous en avons plusieurs

à faire. Chargéz-vous tout seul du soin de conduire chez vous le chirurgien, tandis que je vais chercher le barbare qui a pu commettre un crime qu'on ne peut entendre sans frémir. Si je puis déterrer ce perfide, il doit s'attendre à un châtiment digne de sa trahison ; en un mot, ajouta-t-il, laissez-moi vous venger : je sens aussi vivement que vous-même l'infortune de Clorinia.

Là-dessus les deux amis se séparèrent. Dorido reprit le chemin de sa maison, en jurant qu'il ne consulteroit que sa colère dans la vengeance qu'il prétendoit tirer d'Horace ; car il ne pouvoit soupçonner un autre d'avoir fait le coup. Aussitôt qu'il fut chez lui, il s'enferma dans son appartement, pour y pleurer en liberté la perte de sa maîtresse. Ma chère Clorinia, s'écria-t-il, mon rival jaloux de vos bontés pour moi vous a trompée dans les ténèbres de cette nuit funeste. Vous l'avez pris pour Dorido! Je suis donc la cause du malheur qui vous est arrivé! C'est moi qui ai troublé votre repos : sans moi vous vivriez encore chez votre père dans une parfaite tranquillité ; c'est moi qui vous assassine. Mais votre mort sera bientôt suivie de la mienne : dès le moment que j'aurai immolé Horace à vos cendres, je vous rejoindrai dans l'éternelle nuit. La seule espérance de vous faire ce sacrifice soutient ma vie. Que ne vous est-il permis dans le sein de la mort de jouir de la juste

vengeance que je vous prépare! Que ne pouvez-vous voir tomber les deux mains sacrilèges de l'impie qui a coupé une main innocente! . . . .

Enfin Dorido étoit encore dans les larmes et les gémissements quand le jour parut. Il sortit et se rendit en diligence chez Clorinia, où il trouva tout le monde dans la consternation. Valère et son père sentirent à sa vue redoubler leur affliction. Les voilà qui s'embrassent les uns les autres en fondant tous en pleurs. O Dorido, mon fils, dit le vieillard, ma fille est entre la vie et la mort. Elle a perdu une si grande quantité de sang, que cela seul suffit pour terminer ses jours. Fut-il jamais un père plus malheureux que moi! Que pensez-vous de l'horrible action qui a été commise? Quel homme peut en avoir été capable? et quelle punition pourra soulager notre douleur? Seigneur, lui répondit Dorido, suspendons pour quelque temps nos regrets, et ne nous occupons que d'une chose qui nous importe à tous. Il faut que l'auteur du forfait périsse. Je me suis chargé de son châtiment; mais, avant que je le punisse d'une manière qui puisse étonner la postérité, il faut que je sois ce que je ne suis point. Recevez-moi pour gendre; il vaut mieux, pour votre honneur et pour le mien, qu'on dise que Clorinia a été vengée par son époux, que par un ami de son père. Accordez-moi donc votre fille, ajouta-t-il, pendant qu'elle respire encore. Par-là

vous sauverez sa réputation, et vous ne devrez point à un étranger la consolation que je vous aurai procurée.

Le père et le fils acceptèrent fort volontiers la proposition de Dorido. Elle leur parut très-honorable pour eux, et très-nécessaire pour prévenir tous les bruits désavantageux qui pourroient se répandre dans le monde sur cette aventure. Le bon-homme alla lui-même annoncer cette nouvelle à Clorinia, qui, tout accablée qu'elle étoit de son mal, répandit des larmes de joie; et tirant des forces de sa foiblesse, elle dit avec transport que si elle se voyoit femme de Dorido elle mourroit satisfaite; puis elle demanda si ce cavalier étoit chez elle, et si l'on vouloit bien permettre qu'elle lui parlât un instant. Comme elle n'avoit alors presque point de fièvre, on crut que l'on pouvoit sans péril lui donner ce contentement; néanmoins, dès qu'il se présenta devant son lit, elle fut saisie d'une si grande joie, qu'elle tomba en foiblesse. Cependant cela n'eut pas de suite; on la fit revenir de son évanouissement. Le chirurgien, pour prévenir une seconde défaillance, défendit aux amants de se parler. Ils se contentèrent de s'exprimer par leurs regards tout ce qui se passoit dans leurs ames. Dorido, remarquant que sa présence sembloit soulager la malade, ne la quitta point de toute la journée. Le soir on fit

venir un prêtre et un notaire, et le mariage se fit devant trois parents qu'on avoit envoyé chercher pour en être témoins.

On eût dit les deux jours suivants que Clorinia se portoit beaucoup mieux, et le chirurgien même se flattoit de l'espérance de l'arracher à la mort; mais il se trompa dans ses observations. Le lendemain, il prit une fièvre si violente à la malade, qu'on désespéra de sa vie. Alors Dorido, la comptant pour morte, ne différa plus à la venger de la façon qu'il l'avoit projeté. Il alla chercher Horace par-tout où il jugea qu'il pourroit le trouver; et l'ayant rencontré, il lui fit mille caresses; et, comme s'il n'eût rien su de ce qui s'étoit passé, il l'invita à venir souper chez lui. Horace, qui avoit fait fort secrettement son action barbare, et qui d'ailleurs n'en entendoit parler ni dans la ville ni dans le voisinage de Clorinia, s'imagina que Dorido pouvoit l'ignorer encore. Ainsi, ne le soupçonnant d'aucun mauvais dessein, il eut l'imprudence de se rendre chez lui à l'heure du souper; ce qui lui étoit souvent arrivé. Ils s'assirent tous deux à table, et commencèrent à boire et à manger. Dorido avoit fait mettre des drogues assoupissantes dans le vin qu'on servoit à Horace; de sorte que ce cavalier tomba bientôt dans une espèce de léthargie, pendant laquelle Dorido et deux valets qui lui étoient tout dévoués, lui lièrent les pieds et les mains;

ensuite ils lui passèrent une corde au cou, puis l'attachèrent par le milieu du corps à un pilier qui étoit dans la salle, après avoir bien fermé toutes les portes de la maison. Lorsqu'il fut dans cet état, ils lui frottèrent le nez avec une pomme de senteur, et dissipèrent son assoupissement.

Quand le malheureux Horace se vit si bien garrotté qu'il ne pouvoit se remuer, il ne lui fut pas difficile de juger du péril qui le menaçoit. Il confessa son crime, et croyant pouvoir fléchir son rival, il implora sa pitié et sa miséricorde dans les termes les plus forts que l'amour de la vie lui pût inspirer. Prières inutiles! Il avoit affaire à un ennemi inexorable, à un époux qui avoit sans cesse devant les yeux son épouse mourante. Dorido, bien loin de se laisser attendrir, coupa les deux mains de ce misérable, et le fit étrangler par ses valets, auxquels il ordonna de porter à minuit le cadavre à l'entrée de la ruelle avec ses deux mains pendues à son cou. Pour lui, ne pouvant se consoler de la perte de sa femme, il est sorti ce matin de Rome. On ne sait quelle route il a prise, et l'on vient de m'assurer que Clorinia est morte quelques heures après son départ.

Le gentilhomme napolitain acheva de parler en cet endroit. Une histoire si tragique toucha l'ambassadeur et sa compagnie, qui déplorèrent le sort infortuné de cette dame. Ils plaignirent aussi

Dorido; mais ils conclurent, après avoir fait bien des réflexions sur cette aventure, qu'il y avoit dans la conduite de ces deux cavaliers un esprit de vengeance qui ne convenoit guère à des chrétiens.

CHAPITRE III.

Guzman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, et va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

Le lendemain de cette triste catastrophe, qui faisoit l'entretien de tout Rome, je sortis de cette ville monté comme un prince, moins riche que je ne pensois, affectant un air galant, et la tête remplie d'idées qui me promettoient beaucoup de plaisir. Je m'avançois vers Sienne, où je m'imaginois mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant, je demandai où il demeuroit, et je me rendis tout droit chez lui.

Il étoit au logis. Il me reçut assez civilement, et toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien que Guzman votre ami vous témoigne l'extrême joie qu'il a de vous voir, et de vous connoître enfin

personnellement. Mon homme ne put, sans pâlir, entendre prononcer mon nom. Qui? vous, me répondit-il avec surprise, vous seriez ce même Guzman à qui j'ai mille et mille obligations? Je frémis à ces mots, sans savoir pourquoi, et j'en tirai un mauvais augure. D'où vient, repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paroître à ma vue? C'est ce que vous saurez bientôt, répartit le marchand. Je vois bien que j'ai été dupe, et que vous êtes véritablement ce Guzman d'Alfarache que j'attendois.

Je fus frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, et je pressentis dans ce moment qu'il étoit arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous saurez qu'il a passé par Sienne un cavalier, soi-disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne, venant de Rome avec deux valets, et allant à Florence par ordre de son maître. Ce cavalier se donnoit pour ce Guzman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai eue à Rome, et il avoit les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion quand je l'entendis parler de cette sorte; et un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'aventure acheva de me mettre au désespoir. Je témoignai au marchand que je souhaitois de voir mes coffres. Aussitôt il me conduisit à l'appartement

qu'il m'avoit fait préparer; et là, me montrant mes deux grands coffres: Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportés; mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi-bien que le troisième. Je soupirai amèrement, en me souvenant que mon or et mes bijoux étoient justement dans celui qui me manquoit. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres; et c'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs, satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits: je les aurois, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée; il ne fut pas moins affligé que moi quand je lui appris qu'on m'avoit volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvoit être l'effet de la crainte qu'il avoit que je ne l'obligeasse à répondre des effets volés, quelque bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant c'est ce qu'il ne devoit nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectois de lui cacher le chagrin qui me dévoroit: il me sembloit qu'un homme qui vouloit trancher du petit seigneur ne devoit pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étois infiniment; et j'avois d'autant plus de sujet de l'être, que je n'avois point d'autre habit que celui dont j'étois revêtu, ni d'autre linge que deux chemises qui étoient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentois vainement l'esprit pour deviner qui pouvoit avoir pris des empreintes ou des modèles de mes clefs; je ne savois sur qui je devois faire tomber mes soupçons; car, pour Sayavedra, je l'estimois trop pour me défier de lui. Ce n'étoit pourtant pas la faute de Pompée si j'avois tant de peine à découvrir l'auteur du larcin, puisqu'en me contant toute l'histoire, lorsqu'il me fit le portrait du faux Guzman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, sa taille, ses cheveux, son air et sa voix. J'étois si prévenu en sa faveur, que je me serois fait un crime de le soupçonner sur ces ressemblances. Je dirai plus : quoiqu'il me souvînt que je l'avois laissé seul dans ma chambre, le jour que le messager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions, mon hôte et moi, des réflexions très-inutiles sur ce vol, il arriva un domestique qui nous dit que le souper étoit prêt. Nous descendîmes à l'instant dans une salle où l'on avoit servi, et nous nous mîmes à table sans appétit et d'un air assez triste. Pompée, s'apercevant que les morceaux me demeuroient dans la bouche, me dit : Seigneur Guzman, vos effets ne sont pas si bien perdus qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le *bargello*, qui est de mes amis, et je vous avoue que je compte fort sur lui; il

reviendra ce soir ou demain; j'espère qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je; mais, entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens, sur-tout lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fût couverte de mets délicats, et que nous eussions d'excellent vin, nous étions si peu en humeur de boire et de manger, que nous eûmes bientôt soupé; ensuite, comme je fis semblant d'être fatigué, mon hôte me reconduisit à mon appartement, où un instant après il me laissa seul; ce qui me fit plaisir, car sa conversation m'ennuyoit. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, et je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avois l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agitoient successivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour long-temps. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'escalier me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui crioient à-la-fois: *Voici le voleur! voici le voleur!*

Je tirai les rideaux de mon lit, ne pouvant croire les paroles qui frappoient mes oreilles, et et j'allois me lever pour savoir ce que j'en devois penser, lorsque je vis entrer dans ma chambre la femme, les enfants et les domestiques du marchand, lesquels, continuant de parler tous

ensemble, me répétèrent ce que j'avois entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela signifioit. Cela signifie, me dit-elle, que le *bargello* arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs, et qu'il a envoyé un de ses archers devant pour en avertir Pompée, qui s'habille pour venir vous le présenter. Mon hôte, en effet, ne tarda guère à m'amener cet archer, que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avoit été attrappé étoit celui qui avoit joué le rôle de Guzman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le sang. Je commençai à me flatter que je pourrois recouvrer du-moins une partie de mes effets, puisque nous tenions l'auteur du vol. Mon hôte avoit aussi cette pensée, et tout le monde dans sa maison étoit dans une joie inconcevable de cet heureux événement. Je donnai à l'archer une pistole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; et je m'habillai à la hâte pour aller reconnoître le fripon qui m'avoit représenté. Pompée, de son côté, se disposoit à m'accompagner, pour parler aux juges en ma faveur. Dans le temps que nous raisonnions là-dessus, un valet du logis accourut pour nous dire que le *bargello* à cheval étoit à la porte, tandis que ses archers menoient le voleur en prison. Le marchand envoya son domestique prier de notre part monsieur le prévôt

de vouloir bien mettre pied à terre, et monter à mon appartement.

Le *bargello*, fanfaron s'il en fût jamais, y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle manière intrépide il avoit arrêté le voleur; et se perdant dans des digressions qui faisoient peu d'honneur à sa modestie, il m'impatienta. J'interrompis son récit héroïque pour lui demander ce qu'il m'importoit le plus de savoir, c'est-à-dire des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent, me répondit-il d'un air froid, il n'avoit sur lui que vingt-cinq pistoles, et il ne faut pas s'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier personnage dans cette pièce, il n'est pas le chef de sa bande. C'est un certain Alexandre Bentivoglio, dont je n'ai que trop entendu parler, et qui pourra bien un jour tomber sous ma patte. Néanmoins, poursuivit-il, consolez-vous. Nous avons en notre puissance le misérable qui est cause de votre malheur, et que je vous promets de faire pendre. A ce discours impertinent, j'eus de la peine à retenir ma colère. J'aurois volontiers été le bourreau de M. le prévôt qui me parloit ainsi, de l'archer pour ma pistole, et du marchand qui, par son imprudence, m'avoit mis dans l'embarras où je me trouvois. J'enrageois de bon cœur. Le *bargello* s'apercevant du peu de satisfaction que j'avois de sa course, au-lieu qu'il attendoit de moi quelque récom-

pense, sortit très-mécontent de ma seigneurie, en disant à mon hôte que s'il eût cru que je savois si mal reconnoître ce que l'on faisoit pour moi, il ne se seroit pas donné tant de peine.

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, et me dit qu'il alloit solliciter les juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui étoit en prison, je m'y transportai; et ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Si tôt qu'il me vit, il vint se jeter à mes pieds. Il étoit plus pâle que la mort. Il me demanda pardon. Mon cher seigneur don Guzman, me dit-il tout en pleurs, ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il alloit continuer, car il avoit préparé une longue harangue pour m'attendrir; mais je ne lui laissai pas le temps d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches; et toutefois en les lui faisant je sentois que ma colère s'affoiblissoit peu-à-peu. Tous les mouvements d'indignation qui m'agitoient firent place insensiblement à des sentiments de compassion, dont j'aurois eu la foiblesse de donner des marques, si je n'eusse pris le parti de m'éloigner brusquement d'un traître qui auroit été tout au moins envoyé aux galères, si la justice à Sienne eût eu alors des ministres un peu sévères.

Les juges de ce temps-là, tu vas le voir, ami

lecteur, firent ce que mille autres avoient fait avant eux, et ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députèrent le jour suivant un greffier, pour me proposer de me rendre partie du voleur emprisonné. Je fis réponse que je le voulois bien, pourvu qu'il me fît restituer tout ce qui m'avoit été dérobé, autrement non; que je ne demandois point la mort du pécheur; que ma bourse, quand on le pendroit, n'en seroit pas en meilleur état; en un mot, que je ne souhaitois rien autre chose que mon argent et mes hardes, et que j'y renonçois, puisque le tout étoit en trop bonnes mains pour que je pusse le rattraper. Le greffier n'eut pas plus tôt fait rapport aux juges de ce que je lui avois dit, que, considérant qu'il n'y avoit point d'autres espèces à prétendre dans ce procès que celles dont on avoit trouvé le voleur nanti, ils se contentèrent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, et à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces magistrats équitables disoient, pour qu'on excusât un châtiment si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'étoit une preuve qu'il n'avoit jamais été trouvé en faute que cette fois-là, et qu'il méritoit par conséquent quelque indulgence. La bonne raison pour faire grace à un voleur de profession ! Et n'est-ce pas un jugement bien judicieux que de le bannir d'un pays où il a volé ? C'est comme si

on lui disoit: Va-t-en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne savois point encore à quoi les juges avoient condamné Sayavedra, et je dînois chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avoit ouï prononcer la sentence, entra dans la salle tout essoufflé, et d'un air aussi content que s'il m'eût apporté mes effets: De la joie, seigneur don Guzman, s'écria-t-il, de la joie! Votre larron est condamné au carcan, et l'on doit bientôt l'y attacher. Il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment, j'aurois voulu que ce sot eût été mon valet, et être dans un endroit où j'eusse pu librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme que je le fus dans cette occasion. Cependant il me fallut dévorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon hôte. Il passa tout-à-coup d'une extrémité à une autre; il ne me regarda plus que comme un étranger qui l'incommodoit, et dont il auroit souhaité d'être défait.

Est-il possible, me diras-tu? Quoi! ce Pompée à qui tu avois rendu service, et qui, dans toutes ses lettres, t'avoit paru si pénétré de reconnoissance, ce même Pompée te paya d'ingratitude? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi, et me fit assez voir qu'il m'auroit voulu déjà bien loin. J'y contribuai peut-être, en lui disant indiscrettement que je ne

retournerois point à Rome, ou du-moins de long-temps; ce qui lui faisant juger que j'allois lui devenir inutile, et que, selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guère que je fusse content ou mécontent de lui. Il me demanda même sans façon quand je me proposois de partir; je lui répondis que ce seroit dès le lendemain. Il me répliqua froidement qu'il étoit fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin, je crevois de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnoissance, ou pour compenser ce qu'il m'avoit fait perdre, étoit assez ingrat pour compter tous les moments que je passois dans sa maison. Aussi la première chose que je fis le jour suivant, fut de prendre congé de lui d'une manière qui lui marqua bien ce que je pensois de lui.

CHAPITRE IV.

Guzman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, et l'emmène avec lui à Florence.

J'AVOIS tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval, si bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'aperçus de loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'étoit lui, qui, pour obéir à la sentence qui le condamnoit à un bannissement, se hâtoit de sortir de l'état de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talents.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce misérable; et, me souvenant moins de la trahison qu'il m'avoit faite, que du service qu'il m'avoit rendu le jour de l'aventure du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir pas lui parler. Il m'avoit aussi reconnu; et, lorsque je passai près de lui, il vint tout-à-coup, le visage baigné de

larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude et de sa perfidie. Il ajouta qu'il souhaiteroit de toute son ame, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie; et que, si je voulois le prendre pour mon valet, je pouvois compter sur le serment qu'il me faisoit d'être le serviteur du monde le plus fidèle. Après avoir fait mes réflexions sur ce qu'il me proposoit, il me sembla que je ne ferois point si mal d'accepter sa proposition.

Ne vas-tu pas encore me blâmer de m'être chargé d'un domestique dont je connoissois le caractère, et qui, m'ayant déjà dévalisé, ne pouvoit manquer de récidiver à la première occasion? Je sais, par ma propre expérience, qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais, outre que dans la disette d'espèces où j'étois alors, j'avois peu de chose à perdre, que diable aurois-je fait d'un valet plein de probité? Dans le métier que je pressentois bien qu'il me faudroit bientôt faire, j'avois besoin d'un *virtuoso*, et je le voyois tout trouvé dans ce garçon-là. Un habile homme doit savoir se servir de tout.

Je pris donc à mon service Sayavedra; et je me louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avois eu auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée, que je n'avois pas fait une mauvaise

affaire en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirois son attention à pourvoir à mes besoins, et à prévenir tous mes désirs. En vérité, l'ardeur de son zèle et son bon esprit, dont il me donnoit à tout moment des preuves, me consolèrent de la perte de mes hardes. Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche, l'un à cheval et l'autre à pied, et nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avoit peinte avec de si belles couleurs. Cependant, quelque éloge qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices. Sayavedra, qui m'observoit, me dit en souriant : Il me semble que la vue de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je ; elle me paroît admirable. Je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors et la situation, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux ; mais c'est le dedans qu'il faut considérer. Les maisons des particuliers, qui pourroient passer pour autant de palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'architecture. C'est avec raison qu'on appelle Florence la huitième merveille du monde, puisque c'est la fleur des fleurs et la fleur de toute l'Italie. Là-dessus Sayavedra s'étant mis en train de parler, me conta l'histoire de Florence depuis

les guerres civiles de Catilina jusqu'à l'état présent où elle se trouvoit.

Mon écuyer, qui connoissoit parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque temps, me conduisit à une des plus fameuses hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un gentilhomme espagnol, nommé don Guzman, neveu de l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'hôte de ma qualité. Comme nous étions sans bagage, et que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchoit un peu contre la vraisemblance; mais mon valet, pour ramener la chose au vraisemblable, dit qu'ayant été obligés de partir à la hâte, nous avions chargé une personne de nous envoyer nos ballots par le messager, qui devoit arriver incessamment. Quoique l'hôtellerie fût pleine de cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres: il fit accroire à l'hôte que je venois à Florence de la part de l'ambassadeur pour une affaire de conséquence, et que probablement j'y ferois un assez long séjour; ce qui réjouit fort monsieur le maître, et fut cause qu'il eut avec moi des manières très-respectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetassions le lendemain un grand coffre que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, et que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairoit à la fortune de

nous envoyer. J'approuvai sa pensée, et je le chargeai du soin de cette emplette.

CHAPITRE V.

*Guzman paroît à la cour du grand-duc. Une dame devient amoureuse de lui *.*

La grande-duchesse, dans ce temps-là, venoit d'accoucher d'un prince, ou plutôt de relever de ses couches; et il y avoit tous les jours au palais quelque fête, où toutes les personnes de distinction de l'un et de l'autre sexes ne manquoient pas de se trouver; et chacun y étoit bien reçu. Les cavaliers qui logeoient dans mon hôtellerie, et qui tous étoient de la meilleure noblesse du pays, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissements, s'y montroient d'autant plus assidus, qu'ils faisoient par-là leur cour à leur prince. Mon hôte me demanda le premier soir si je voulois être

* Les aventures de Guzman à la cour du grand-duc sont de l'invention de M. Bremont, qui les a mises dans ce chapitre et dans le suivant, à la place de la description et de l'histoire ennuyeuse que l'auteur espagnol y fait de la ville de Florence. J'ai cru devoir, en cet endroit, préférer le copiste à l'original.

servi en particulier, ou manger avec ces gentilshommes. Je répondis que j'aurois l'honneur de souper avec eux; et l'heure en étant venue, j'entrai dans la salle où ils se disposoient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faisant l'homme de condition, ce que je n'entendois pas trop mal; et, après les avoir salués cavalièrement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y fut présentée par Sayavedra, qui savoit merveilleusement se prêter aux *lazzis*.

Ce début m'attira les regards de tous ces messieurs, qui, souhaitant d'apprendre qui j'étois, se le demandoient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avoient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir, par mon accent, de quelle nation je pouvois être. J'avois la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avoient beau, par de petites honnêtetés, vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondois moins par des paroles que par des airs de tête et des mines pleines de politesse. Néanmoins, comme je ne pouvois me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné, en espagnol, un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces gentilshommes, plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'hôte sur mon chapitre. Quelques instants après

étant revenu prendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins, ceux-ci à d'autres, et me voilà reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini, tous ces nobles, me regardant comme un jeune seigneur, firent un cercle autour de moi, et l'un des principaux m'adressant la parole, me dit que je ne savois peut-être pas encore qu'il y avoit presque tous les jours bal à la cour pour la naissance du prince; qu'il y en auroit un ce soir-là, et que si j'avois la moindre envie d'y aller, ces messieurs et lui se feroient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce gentilhomme qu'une offre si obligeante n'étoit point à rejeter; qu'à-la-vérité mon habit de voyageur s'opposoit un peu à ma curiosité; que néanmoins, comme je n'étois pas connu à Florence, j'aurois l'honneur d'accompagner ces cavaliers, pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimois à la fureur. Ils étoient tous habillés magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étoient dans mon porte-manteau, et me redresser un peu. Cependant, tout mal vêtu que j'étois en comparaison des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la salle du bal, où le grand-duc étoit déjà, et où il y avoit assez grosse

compagnie, ce prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvoit mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un seigneur de sa cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnoit ordre de s'informer qui j'étois. Je ne me trompois point. Le courtisan, que je ne perdois point de vue, perça la foule pour venir joindre un des gentilshommes avec qui j'étois venu, lui dit quelque chose à l'oreille; et, après qu'on lui eut répondu de la même manière, retourna près du grand-duc, à qui je m'aperçus qu'il rendoit compte de sa commission. Tous ces mouvements me paroissoient assez équivoques, et je ne savois encore ce que j'en devois juger, lorsque le même gentilhomme à qui le courtisan avoit parlé s'approcha de moi, et me dit: On vous connoît bien, seigneur cavalier; le grand-duc sait que vous êtes parent de monsieur l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès-à-présent saluer ce prince. Il vous regarde sans cesse, et désire apparemment que vous preniez cette liberté.

Je suivis le conseil du gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en dispenser. Je m'avançai vers le grand-duc, qui, pénétrant mon dessein, eut la bonté de me faire faire place lui-même. Je com-

mençai par une profonde révérence; ensuite je dis en italien à S. A., d'un air libre et respectueux tout ensemble, que je ne faisois que d'arriver à Florence, et que je lui demandois mille pardons si j'osois, dans un bal, lui rendre mes très-humbles respects; mais que, venant d'apprendre qu'elle avoit eu la curiosité de vouloir savoir mon nom, je venois moi-même le lui dire. Je le sais déjà, me répondit ce prince, et je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien italien qu'un Romain naturel. Je répliquai à cela, en espagnol, que j'avois fait un assez long séjour à Rome. Il me répartit en langue castillane, qu'il aimoit et ne parloit point mal, que rarement les personnes de mon pays apprenoient à prononcer l'italien si parfaitement. Puis, faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'ambassadeur, il me dit qu'il le connoissoit pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui; qu'il l'estimoit et souhaitoit d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa cour, et de me dire mille choses obligeantes, auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout : la grande-duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi, et de lui être présenté par le prince son époux, qui lui dit qui j'étois. En vérité, je me tirai de ce mauvais pas plus galamment peut-être que ne

l'auroit fait à ma place un véritable neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le bal alors commença. Je me retirai aussitôt à l'écart, de peur d'embarrasser les danseurs. Après trois ou quatre danses, une dame qui alloit danser à son tour, et à qui le duc avoit fait signe de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse, quoique j'en eusse grande envie; je la priai de considérer que je venois de descendre de cheval, ainsi qu'elle le pouvoit voir à mon affreux négligé. Le prince, qui m'observoit, me cria, pour finir la contestation, que, quand même j'aurois des bottes, il ne faudroit pas que je refusasse de danser avec une dame si aimable. A cet ordre précis, je cessai de faire des façons: j'obéis; et je dansai avec tant de grace et de noblesse, que je m'attirai les applaudissements de toute l'assemblée. La grande-duchesse sur-tout, qui préféroit Terpsichore à toutes les autres Muses, fut si contente de moi, qu'elle m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquitter également bien; ce qui m'agita terriblement, et me rendit si gai, si badin, que j'en contai à toutes les dames. Je te dirai plus, ami lecteur, dussé-je passer pour un fat dans ton esprit, que les Florentines, qui sont les femmes d'Italie qui se connoissent le mieux aux bons airs, me trouvèrent très-agréable.

Il y avoit, entr'autres, trois jeunes personnes qui faisoient le plus bel ornement du bal; je n'ai jamais vu de beautés plus piquantes. Elles auroient fort embarrassé un honnête homme qui eût eu à choisir entre elles. Je me serois toutefois déterminé en faveur d'une brune, qui me faisoit pencher de son côté par un certain je ne sais quoi que les deux autres n'avoient pas. Aussi je m'attachai particulièrement à danser avec celle-là. Un des gentilshommes qui m'avoient amené au palais s'aperçut que j'en voulois à cette brune; et s'approchant de moi : Seigneur don Guzman, me dit-il avec un souris, vous ferez bien des jaloux si vous continuez; la dame est une riche veuve qui a un grand nombre d'amants. Ce discours flatta ma vanité, et m'inspira le dessein de tenter la conquête d'un cœur disputé par tant de rivaux. Je hazardai quelques douceurs, qui ne furent point mal reçues; mais, dans le temps que de favorables apparences m'excitoient à pousser ma pointe, il prit fantaisie à la grande-duchesse, qui n'avoit point encore dansé depuis qu'elle étoit relevée, de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup, prévoyant les conséquences, je fis tout mon possible pour m'en défendre : il fallut pourtant en passer par là. Le grand-duc, quoiqu'il approuvât le respect que je faisois paroître en cela pour la princesse, me témoigna, par une inclination de

tête, qu'il désiroit que je fisse ce qu'elle souhaitoit; il n'y eut plus moyen de reculer. Je dansai donc, et encore mieux que je n'avois fait; ce qui donna tant de plaisir à la duchesse, qu'elle ne se lassoit point de danser avec moi. Le prince fut obligé de la prier de se ménager, de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât; de sorte que le bal finit là.

Leurs altesses se retirèrent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les seigneurs de leur cour, et je revins ensuite d'un air empressé dans la salle du bal, où je trouvai ma belle brune qui étoit prête à sortir. Je savois si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittoit point sans regret. Si tôt que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'hôtellerie avec nos gentilshommes, qui me rejoignirent. J'étois si occupé des honneurs que j'avois reçus ce soir-là, que je répondis assez mal aux complimens que ces messieurs me firent sur le talent que j'avois pour la danse. Étant tous arrivés à l'hôtellerie, nous prîmes congé fort poliment les uns des autres, et chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami, lui dis-je, la joie me suffoque. J'étoufferois, si je ne déchargeois mon cœur. En même-temps je lui détaillai tout ce qui m'étoit

arrivé au bal, dont j'avois fait tout le plaisir ; les louanges infinies qui m'avoient été données par la duchesse ; et l'accueil obligeant que le duc m'avoit fait. Mon confident n'aimoit que le solide : il regardoit les applaudissements comme de la fumée ; mais l'article de la veuve le frappa. Je vis briller dans ses yeux la joie que lui causa cet endroit de mon récit. Passe pour celui-là, me dit-il, cela vous peut mener à quelque chose, si vous savez bien profiter de l'heureuse disposition où vos manières ont mis cette dame à votre égard. Nous employâmes, Sayavedra et moi, plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-dessus, et à délibérer sur ce qu'il falloit faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous achèterions, dès le jour suivant, le grand coffre dont nous avions déjà parlé, et que je ferois la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourroit permettre, pour soutenir à la cour le personnage que j'avois commencé d'y jouer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter ; après quoi je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit, et il étoit déjà grand jour, lorsqu'à force de me bercer de chimères, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-temps. Sayavedra,

qui revenoit de faire ses commissions, entra dans ma chambre et me réveilla. Il étoit suivi d'un tailleur, chez lequel il avoit trouvé un habit tout fait, et qui n'avoit jamais été porté. Le tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune seigneur qui avoit tout-à-coup disparu de la cour, après y avoir perdu au jeu une grosse somme, lui étoit demeuré, et qu'il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'essayer; et, par le plus grand bonheur du monde, quand on l'auroit fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de savoir combien on le vouloit vendre. Nous nous accordâmes là-dessus, après une dispute qui auroit été plus longue, si le tailleur n'avoit pas eu besoin d'argent, et moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajouter quelques passements d'or à ma fantaisie; ce qui acheva de le rendre magnifique et à la mode de Rome.

Je n'eus pas plus tôt payé et renvoyé le tailleur, que mon hôte monta dans ma chambre pour me dire qu'on m'avoit apporté de la part du grand-duc, pendant que je dormois, un régal de vin, de fruits et de confitures, présent que ce prince avoit coutume de faire aux illustres étrangers qui passoient par sa cour; mais qu'il n'avoit osé troubler mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point

fâché de n'avoir pas vu le gentilhomme que le duc avoit chargé de conduire ce présent; il m'auroit fallu en payer le port; et, dans le besoin que j'avois de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la cour, je ne pouvois trop le ménager. Je croyois donc qu'il ne m'en coûteroit rien pour cela; c'est en quoi je me trompois. A-peine l'hôte eut-il fait apporter dans ma chambre le vin et les fruits du prince, qu'on vint m'annoncer le même gentilhomme que son altesse m'avoit envoyé. Il fallut essayer sa harangue banale, qu'il finit en me disant que la duchesse souhaitoit de me voir l'après-dînée. Je fis sur cela de grands compliments au gentilhomme, que Sayavedra, en écuyer bien instruit, attendoit à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes, comme bas de soie, chapeau fin, rubans, souliers propres, linge, gants, et toutes les autres choses nécessaires pour assortir l'habit. Voyant que rien ne manquoit, je commençai par me raser, peigner, décrasser et poudrer; puis m'étant habillé en me regardant sans cesse dans un miroir, je me tournai vers mon confident, pour lui demander ce qu'il jugeoit qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvoit si bien comme j'étois, qu'il seroit fort trompé, si ce jour-là je ne faisois mourir de jalousie tous les galants et toutes les femmes d'amour.

Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaîne d'or, et d'attacher au bas avec un beau ruban un portrait en miniature de mon cher maître, qu'il m'avoit aussi donné la veille de mon départ.

J'étois, comme un autre Narcisse, enchanté de moi-même. J'aurois déjà voulu être au palais, tant j'avois d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurois été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devoit pas négliger le dedans; que le dehors en dépendoit, et qu'un estomac bien bourré étoit plus propre qu'un vide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse point d'appétit, car j'étois rassasié de ma parure, et l'on auroit dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête, je me laissai persuader. Je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre; encore eus-je si grand peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du duc, et bus quelques coups d'un verdet dont ce prince les avoit accompagnés. Je trouvai ce vin exquis, et je jugeai qu'il devoit donner du brillant dans la conversation, quand on n'en avoit pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me carrant dans ma chambre. Je consultai encore mon écuyer sur ma

personne, et il m'assura de nouveau que j'étois un cavalier à peindre. Sur son témoignage, confirmé par mon amour-propre, je sortis pour me rendre au palais avec Sayavedra, qui, pour me faire plus d'honneur, avoit fait aussi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentoit furieusement des saignées qu'on venoit de lui faire.

Je fus reçu chez le grand-duc avec tous les honneurs qu'auroit pu prétendre mon oncle même l'ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le prince me fit d'abord des honnêtetés que je ne dus qu'à ma bonne mine et qu'à ma gentillesse; et ensuite il mit notre ambassadeur sur le tapis, et me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterois à son excellence. C'étoit le prince du monde le plus politique. Il ne parloit le plus souvent que pour faire parler. Tantôt par des paroles flatteuses, et tantôt par de petites contradictions, il tâchoit de m'engager à raisonner sur des matières délicates. Il se flattoit qu'il pourroit m'échapper des choses dont il tireroit quelques lumières; ce qui sans doute seroit arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon maître, qui, par complaisance ou par facilité, m'avoit plus d'une fois entretenu des affaires les plus secrettes. Mais je me tenois si bien sur mes gardes avec le grand-duc, qu'il eut beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui

lâchai pas un mot indiscrètement. Il cessa enfin de me tâter; et changeant de discours, de peur de m'inspirer quelque défiance, il me dit d'aller voir la duchesse qui m'attendoit impatiemment.

Je fus bien aise qu'il me congédiât, pour rompre un entretien qui me fatiguoit; et je volai chez cette princesse, qui commençoit effectivement à s'impatienter de ce que je tardois tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit son altesse, avez-vous été si long-temps avec le grand-duc? Madame, lui répondis-je en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les cours de Rome et d'Espagne; cela nous a menés loin, et m'a empêché de venir plus tôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir, répliqua la duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, sur-tout vos deux dernières danses; j'ai envie de les apprendre, et je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de lui rendre mes très-humbles services. Elle avoit tant de disposition à la danse, qu'en moins d'une heure je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au bal le lendemain au soir, et je lui promis, pour qu'elle fût plus sûre de ses pas, que je viendrois l'après-dînée lui donner encore une leçon. Elle se faisoit par avance un plaisir extrême de la surprise générale qu'elle causeroit en dansant ces nouvelles danses, et elle me défendit d'en parler à personne.

C'étoit un fort beau concert qui devoit faire ce jour-là le divertissement de la cour; et je ne manquai pas d'y paroître avec tout mon mérite, après avoir légèrement soupé dans l'hôtellerie. Il n'est pas, je crois, nécessaire de te dire qu'en entrant dans la salle, où tout le monde étoit déjà assemblé, je cherchai des yeux ma charmante veuve. J'eus peu de peine à la démêler. Sa parure riche et brillante, et plus encore ses divins appas, la faisoient aisément distinguer. Je jurerois bien que j'avois un peu de part aux peines qu'elle s'étoit données pour s'ajuster, comme je ne doute pas que, de son côté, en me voyant, elle ne se fit honneur du soin que j'avois pris de m'adoniser. Je m'approchai d'elle avec un empressement qui ne lui déplut point. Nous voilà tous deux à nous regarder, à nous contempler, à nous admirer l'un l'autre, et à nous lancer sans quartier des traits de feu; c'étoit à qui en décocheroit davantage. Tout cela alloit fort bien. Mais avec toutes ces tendres œillades, je demeurois incertain de mon sort; et n'ayant pas beaucoup de temps à perdre, je crus devoir m'expliquer plus clairement. J'en avois une belle occasion ce soir-là; puisque j'étois si près d'elle que je pouvois lui parler sans être entendu de personne.

Madame, lui dis-je tout bas d'une voix tremblante et passionnée, à quel châtiment condam-

neriez-vous un téméraire qui oseroit vous aimer et vous le dire ? La dame rougit un peu de cette question, et me répondit que ce téméraire pourroit être tel qu'on n'auroit pas la force de se résoudre à le punir. Je sentis à cette réponse un transport de joie si vif, que je lui repartis d'un ton animé : Quelle contrainte, madame, après ce que je viens d'entendre, de ne pouvoir me jeter à vos pieds ! Plaignez-moi d'être obligé de sacrifier le plaisir de vous marquer ma reconnoissance au respect que je dois à leurs altesses. Ma veuve jeta sur moi un regard languissant, et ne me dit rien ; il est vrai que c'étoit m'en dire plus que si elle m'eût tenu les discours les plus touchants. Aussi j'en fus si pénétré, si transporté de plaisir, que, ne pouvant plus parler moi-même, je gardai le silence pendant quelques moments, laissant à mes soupirs faire l'office de ma langue.

Je n'étois pas encore bien revenu de ce ravissement qui m'ôtoit l'usage de la parole, quand ma veuve, me poussant du coude, me dit d'un air effrayé : On nous observe. La grande-duchesse nous regarde avec une attention qui m'embarrasse ; éloignez-vous un peu de moi, je vous prie. Je me retirai aussitôt, en disant que la princesse étoit bien cruelle de venir troubler les plus doux instants de ma vie. Je m'écartai donc de ma belle veuve, et m'avançai vers la duchesse, pour

employer du-moins à lui faire ma cour le temps qu'il m'étoit défendu d'être auprès de mon adorable brune. Je me glissai derrière la chaise de son altesse, d'où, comme si j'eusse été jusque-là fort attentif au concert, je m'écriai : Il faut avouer qu'on ne peut rien entendre de plus agréable. Dans le fond cela étoit vrai : le grand-duc se piquoit d'avoir les plus habiles joueurs d'instruments, et les plus belles voix d'Italie; il n'épargnoit rien pour se contenter là-dessus. Mais c'est de quoi je ne pouvois encore juger; et la duchesse qui le savoit bien, me dit en me regardant d'un air malicieux : Vous avez vraiment été fort occupé du concert, et vous en pouvez hardiment décider. On vous le pardonne, ajouta-t-elle en souriant; la dame mérite bien qu'on préfère ses charmes à ceux de la musique. Son altesse remarquant qu'elle m'embarrassoit changea de ton, et me demanda sérieusement ce que je pensois des voix et de la symphonie. Alors je pris la liberté de dire mon sentiment; et si je ne parlai pas en maître de l'art, du-moins je fis connoître que je n'étois pas tout-à-fait ignorant en musique.

Le concert, au bout d'une heure, fut interrompu par une magnifique collation qui servit d'intermède. Je pris ce temps-là pour retourner auprès de ma divinité, que je m'empressai de servir. Je lui donnois de tout ce qu'il y avoit de

plus délicat, de préférence aux autres dames, à qui je faisois peu d'attention. J'achevai par-là de mettre mes rivaux au désespoir; ils ne doutèrent plus que je ne fusse l'amant favorisé. Néanmoins, quelque dépit qu'ils en eussent tous, il n'y en avoit point d'assez hardis pour oser méditer une vengeance, dont ils étoient persuadés que le duc les feroit repentir. Pour moi, je m'inquiétois si peu de tous leurs chagrins, que je ne songeois uniquement qu'à faire de nouveaux progrès dans le cœur de ma nymphe; et il sembloit que l'amour prît plaisir à m'en fournir des occasions.

Pendant que je faisois le galant auprès d'elle, j'appelai un musicien à voix claire, lequel passoit près de nous : Savez-vous, lui dis-je, les derniers airs qu'on a faits à Rome, et dont il y en a deux ou trois sur-tout qui sont à la mode? Je les ai reçus aujourd'hui, me répondit-il, mais je n'ai pas eu le loisir de les étudier. Alors les dames me demandèrent si je les savois. Je leur dis qu'oui; et elles ne m'eurent pas plus tôt témoigné qu'elles souhaitoient de les entendre, que, sans me faire prier comme un musicien de profession, je me mis à les chanter à demi-voix, feignant de ne vouloir pas être ouï de toutes les personnes qui étoient dans la salle. Dès que j'eus commencé, je fus entouré de dames et de cavaliers qui s'approchèrent de moi. Mes sons frappèrent même

l'oreille de la duchesse, qui, s'étant informée de ce que c'étoit, me fit appeler, et m'ordonna de chanter en donnant à ma voix toute l'étendue qu'elle avoit.

Je ne dois point oublier une circonstance assez plaisante : cette princesse fit signe à ma veuve et à quelques autres femmes du même rang de venir auprès d'elle, pour avoir part au plaisir que je me préparois à leur faire. Elles accoururent dans le moment; et son altesse, par malice ou par bonté, les plaça de façon que j'avois ma maîtresse en face; après quoi, elle me dit tout bas en riant : Vous voyez que je paye d'avance la complaisance que vous avez pour moi. A ces mots, je lui fis une profonde inclination de tête, et de crainte qu'elle n'en dît davantage, je me hâtai de chanter.

Ami Guzman, me diras-tu, si vous n'y prenez garde, vous allez encore vous louer. Oh ! pour cela oui. Puisque je te découvre franchement mes mauvaises qualités, tu dois me pardonner si je ne te cache pas mes bonnes. On trouva ma voix si belle, que tous mes auditeurs, depuis le premier jusqu'au dernier, firent retentir la salle de leurs applaudissements; ce qui ne me surprit en aucune manière. Un homme qui passoit à Rome pour un beau chanteur pouvoit-il déplaire à Florence? Enfin, j'amusai l'assemblée jusqu'à la fin du temps prescrit à chaque fête par un réglement qu'il y

avoit là-dessus au palais. Nous accompagnâmes, comme à l'ordinaire, le duc et la duchesse jusqu'à leur appartement; ensuite chacun prit son parti. Je retournai dans la salle joindre ma veuve, qui, n'ayant pas voulu se retirer sans me voir encore un moment, m'y attendoit de pied ferme. J'eus le temps de lui tenir quelques discours flatteurs, qui furent payés de sa part avec usure par des reparties qui redoublèrent mon ardeur. Je lui demandai la permission d'aller lui rendre mes devoirs chez elle; ce qui se fait à Florence, et ce qui me fut accordé de la meilleure grace du monde; on me marqua même une heure pour cela: c'étoit me témoigner qu'elle agréoit ma recherche. Je ne pouvois recevoir de cette dame une plus grande faveur.

CHAPITRE VI.

Suite et dénoûment de cette belle intrigue.

A MON retour chez moi, je fus obligé de faire confidence à mon conseiller Sayavedra de tout ce qui m'étoit arrivé ce jour-là; ce que je fis jusqu'aux moindres particularités. Après m'avoir écouté de

toutes ses oreilles, il me dit: Cela va de mieux en mieux; je ne crois pas que notre proie nous échappe. Il faut douter de tout, lui répondis-je, mon ami. Quand je songe à ma bonne fortune, quand j'en considère tous les avantages, et que je me représente qu'en deux jours je suis presque parvenu au comble de mes vœux, je crains que la fortune ne flatte ma témérité que pour s'en jouer et la confondre par quelque sinistre événement. Il est vrai, reprit mon confident, que les promesses de l'espérance sont fort souvent trompeuses; mais elles s'accomplissent aussi quelquefois.

Je passai plus tranquillement cette nuit que la précédente; et le lendemain, d'abord que je fus levé, j'envoyai à ma belle brune tout le régal que j'avois reçu du grand-duc, à quelques fruits et une bouteille de vin près, m'imaginant que je n'en pouvois faire un meilleur usage; j'ajoutai à cela des gants et toutes sortes de rubans, que Sayavedra choisit et acheta. Mon présent fut agréable à la veuve, aussi-bien que le billet dont il étoit accompagné, et auquel on me rapporta qu'on feroit réponse de vive voix sur le soir chez la dame, où l'on comptoit de me voir. Malheureusement l'heure qu'on m'avoit donnée pour faire cette visite, étoit à-peu-près la même où j'avois promis d'aller faire répéter à la duchesse les deux danses que je lui avois montrées. Pour concilier ces deux choses, je me

rendis chez la princesse plus tôt qu'on ne m'y attendoit, espérant que j'en sortirois assez à temps pour pouvoir me trouver à mon rendez-vous ; je me trompai dans mon calcul. Son altesse, qui avoit à cœur d'apprendre parfaitement ces danses, me les fit tant de fois danser avec elle, qu'il ne me fut pas possible de la quitter avant l'heure du berger, laquelle, se passant à mon grand regret, excitoit en moi les plus vifs mouvements d'impatience.

La duchesse s'en aperçut, malgré tous les efforts que je faisois pour les lui cacher. Qu'avez-vous, me dit-elle ? Vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous inquiète. Je vois bien ce que c'est ; votre veuve vous fait paroître notre répétition un peu longue, n'est-il pas vrai ? J'avouai franchement que cela étoit véritable ; je dis de quoi il s'agissoit, croyant l'engager par cet aveu à m'accorder la liberté de me retirer, ce qu'elle ne fit point ; au contraire, elle m'ordonna de demeurer ; mais elle envoya chercher ma veuve, se chargeant de lui faire mes excuses, et de prendre toute la faute sur elle. Je rendis grace à son altesse dans les termes les plus forts ; et reprenant ma belle humeur, je payai la bonté de cette princesse de mille plaisantes saillies qui la réjouirent. Enfin mon aimable brune arriva, charmée de l'honneur que lui faisoit la grande-duchesse, qui lui dit qu'elle l'avoit fait

venir pour compenser le plaisir dont elle l'avoit privée en me retenant; puis, employant pour moi ses bons offices, elle se répandit en discours si flatteurs sur mon compte, que j'en étois tout confus. Nous commençâmes tous trois un petit bal, en attendant l'heure du grand, laquelle ne fut pas si tôt arrivée, que nous nous rendîmes dans la salle où il se donnoit, et, tant qu'il dura, nous ne fîmes que nous trémousser, ma maîtresse et moi, pour faire notre cour à son altesse qui se plaisoit infiniment à nous voir danser ensemble. Dès ce soir-là nos amours furent connus de tout le monde, qui nous regarda comme deux amants bien assortis. Mes rivaux seuls en jugèrent autrement.

J'allai rendre le lendemain la visite que je n'avois pu faire la veille à ma veuve. Je trouvai cette dame avec deux autres de ses amies, qu'elle avoit par bienséance assemblées chez elle, et qui, connoissant bien nos sentiments, nous laissèrent la liberté de nous entretenir tout bas l'un et l'autre. J'appris de la belle bouche de mon incomparable brune, que du premier moment qu'elle m'avoit vu, elle avoit senti pour moi ce que ses autres amants tâchoient en vain de lui inspirer. En un mot, il me fut permis de compter que j'étois tendrement aimé. Il n'y avoit point ce jour-là de fête au palais, leurs altesses devant honorer de leur présence un mariage important qui se faisoit en

ville. Ma visite en fut plus longue. Qu'il m'échappa de discours passionnés ! Qu'on m'adressa de paroles obligeantes ! Que nous fûmes contents l'un de l'autre, ma veuve et moi !

Je revins à mon hôtellerie assez tard. J'étois tout confit en amour, et si plein de belles idées, qu'à-peine pouvois-je parler. Sayavedra me laissa quelque temps plongé dans une si charmante ivresse; mais voyant qu'il étoit de mon intérêt de la dissiper, il me dit : Mon cher maître, vous vous endormez un peu dans la prospérité de vos affaires amoureuses. Vous ne faites pas réflexion que nous sommes ici dans une ville de passage. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui reviendra de Rome, et qui vous reconnoîtra ; vous courez risque à chaque instant d'être découvert. Croyez-moi, brusquez l'aventure. Sachez promptement de votre maîtresse jusqu'où votre fortune peut aller, et ne perdez plus de temps à filer l'amour.

La prudence de mon confident me fit rentrer en moi-même, et m'obligea de retourner le jour suivant chez ma veuve, dans la résolution de lui proposer de l'épouser. J'avois peur de gâter tout par trop de précipitation ; et ce ne fut qu'en tremblant que je la pressai de hâter mon bonheur. Cependant, bien loin de se révolter contre le désir impatient que je lui témoignois d'être son époux, elle me dit franchement que ses intentions étant

conformes aux miennes, elle n'avoit pas dessein de tirer les choses en longueur. Voyez au plus tôt mes parents, poursuivit-elle; demandez leur agrément; et quand vous vous serez acquitté de ce devoir, je ferai le reste. Transporté d'amour et de joie d'avoir son aveu, qui étoit le principal, je me jetai à ses genoux; et lui prenant une main qui ne se refusa point à mon transport, je la baisai avec ardeur; ensuite je conjurai la dame d'agréer, comme pour sceller sa promesse, une petite bague que j'avois au doigt: c'étoit un assez joli diamant fort bien monté. Elle l'accepta en me le laissant mettre à un de ses doigts, à condition que j'en recevrois d'elle un autre qu'elle alla prendre dans son cabinet, et qui étoit d'un plus grand prix que le mien. On eût dit, après cela, que nous étions déjà mariés, tant nous devînmes familiers. Je ne sais pas même si dès ce jour-là je ne me fusse pas rendu maître du logis, si j'eusse été plus hardi; mais, outre que je craignois de lui déplaire en faisant paroître de coupables désirs, j'avois trop d'amour et trop de respect pour être capable d'une pareille témérité.

Lorsqu'à mon retour de chez ma veuve j'appris à Sayavedra le résultat de mon dernier entretien avec elle, et que je lui montrai le gage qu'elle m'avoit donné de sa parole, il en pleura de joie. Courage, s'écria-t-il, vous avez le vent en poupe;

vous allez à toutes voiles ; vous entrerez bientôt dans le port. Ne manquez pas dès demain de visiter les parents de cette bonne dame ; je suis persuadé qu'ils vous accorderont leur consentement. C'est à quoi il n'étoit pas nécessaire de m'exhorter. Ma maîtresse m'avoit nommé les plus considérables et bien instruit de leurs caractères, afin que je pusse me régler là-dessus. Il y en avoit deux avec qui j'avois déjà fait connoissance ; ils étoient à-peu-près de mon âge. J'aurois bien répondu de l'agrément de ceux-là. Je craignois seulement certains barbons graves et flegmatiques, gens qui ne faisant rien que par compas et par mesure, voudroient me mener par un chemin fort long ; ce qui ne vaudroit pas le diable pour moi, qui avois tant d'intérêt à finir promptement cette affaire. Je vis donc dès le matin les parents en question. Les deux jeunes me dirent sans façon qu'ils approuvoient fort ma recherche, si elle étoit agréable à leur cousine. Il n'en fut pas ainsi des oncles, qui me répondirent que la chose regardoit toute la famille ; qu'ils s'assembleroient au premier jour, et que je ne tarderois guère à savoir ce qu'ils auroient résolu. Rien n'étoit plus prudent, et je ne pouvois trouver ce procédé mauvais, quelque chagrin qu'il me causât.

Je rendis compte l'après-dînée à ma veuve de toutes ces visites. Elle me dit qu'elle s'étoit bien

attendue à la réponse qui m'avoit été faite, et que nous pouvions toujours, par provision, régler toutes les cérémonies de notre mariage, nous promettant de le célébrer avec toute la pompe convenable à des personnes de notre naissance, et ne doutant nullement que leurs altesses ne nous fissent l'honneur d'assister à nos noces. Au bout de trois jours, il vint chez moi deux des principaux parents de ma future, pour m'apprendre le résultat de leur délibération touchant ma recherche. Ils me dirent qu'ils envisageoient le dessein que j'avois sur leur parente comme une chose très-honorable pour leur famille; qu'ils me prioient toutefois de trouver bon qu'ils exigeassent de moi, seulement pour agir avec plus de bienséance, que je fisse intervenir là-dedans M. l'ambassadeur mon oncle; que son éminence n'avoit qu'à en écrire un mot au grand-duc, et une petite lettre de politesse à toute la famille, pour lui demander son aveu. Je me sentis terriblement ému à ce discours; et faisant tous mes efforts pour leur cacher le trouble qui m'agitoit, je leur répondis, avec une effronterie sans pareille, que s'il ne falloit que cela pour les contenter, ils seroient bientôt satisfaits; que je leur promettois des lettres de l'ambassadeur pour tous les parents, tant en général qu'en particulier; qu'à l'égard du grand-duc, son altesse recevroit par la première poste un paquet par lequel mon

oncle, à qui j'avois déjà mandé mes intentions, la supplieroit de les favoriser en m'accordant là-dessus sa protection. Ces messieurs, très-contents de mes promesses, prirent congé de moi en attendant qu'ils en vissent l'effet.

Me voilà bien avec ces lettres et cette entremise de l'ambassadeur! Je n'aurois eu qu'à le prier par une lettre de vouloir bien faire ma fortune en m'avouant pour son neveu; Dieu sait de quelle manière son éminence m'eût fait traiter à Florence par le grand-duc, et dans quels beaux termes il m'eût recommandé à son altesse! Aussi je ne fus nullement tenté de prendre ce parti. J'aimai beaucoup mieux, et c'étoit la seule ressource qui me restoit, faire une dernière tentative auprès de ma maîtresse pour l'engager à m'épouser brusquement. Je courus donc chez elle aussitôt que ses vieux parents m'eurent quitté. Je l'abordai d'un air triste; et, après lui avoir conté ce qui s'étoit passé entre eux et moi, je lui dis que par-là je me voyois condamné à mourir d'impatience et d'ennui. Ce retardement, me dit ma veuve, ne sera pas si considérable que vous vous l'imaginez. Pardonnez-moi, madame, m'écriai-je avec émotion. Je disposerai facilement l'ambassadeur à écrire en ma faveur au grand-duc et à vos parents : j'ose vous assurer qu'il aura cette complaisance pour son neveu; mais, vous le dirai-je, son caractère me fait trembler : c'est un homme

trop prudent et trop délicat pour ne vouloir pas auparavant s'informer de votre famille et de vous-même, madame, permettez-moi de vous le dire. Il aura peur que ce ne soit quelque fol amour de jeune homme. Ces sortes d'informations demandent un temps qui me paroît infini; et cela me met au désespoir. Là-dessus, pour l'attendrir, je lui exprimai ma douleur dans des termes dont je ne puis à-présent me souvenir; car lorsque le cœur parle, et qu'un amant dit ce qu'il sent, il parle bien mieux que quand il ne fait qu'un récit de ce qu'il a senti.

Je me souviens seulement que ma tendre veuve fut touchée de la peinture que je lui fis des tourments que me faisoit souffrir par avance la longue attente qui me menaçoit. La dame, qui peut-être n'avoit pas moins d'impatience que moi de se voir attachée au joug d'un hymen qui la flattoit, me dit, pour me consoler, qu'elle ne dépendoit point absolument de ses parents; que tout ce qu'elle en avoit fait, n'étoit que par pure bienséance. Donnez-moi trois jours, ajouta-t-elle, pour gagner les parents qui se sont montrés favorables; et si par malheur je les trouve tous contraires à mon dessein, nous ne laisserons pas de nous marier, en attendant qu'eux et M. l'ambassadeur ayent fait à loisir leurs enquêtes. Pouvois-je entendre des paroles plus douces et plus positives? Tous mes

sens en furent enchantés. Enfin, ma sensibilité parut telle, que la dame, se sentant elle-même dans un grand désordre, m'auroit volontiers fait grace des trois jours dont elle différoit ma félicité.

Qui croiroit qu'un jour si agréable pour moi fut suivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain m'étant levé pour aller à la messe à l'Annonciade, qui est la plus belle église de la ville et le rendez-vous du beau monde, j'y rencontrai un jeune parent de ma veuve. C'étoit un de ceux qui n'étoient pas difficultueux. Je le saluai, et nous commençâmes insensiblement à nous entretenir de mon mariage futur avec sa cousine. Au milieu de la conversation, un pauvre que j'avois déjà renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisième me demander l'aumône. Préoccupé comme je l'étois d'un entretien qui m'intéressoit, je m'impatientai, et donnant assez rudement de mon gant sur le visage de ce mendiant importun : Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos? Ce pauvre, qui s'attendoit à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : « Monsieur Guzman, si tout le monde vous avoit reçu de même lorsque vous étiez mon camarade, vous ne trancheriez pas tant du grand seigneur aujourd'hui ». A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jetai la vue sur lui, et je le reconnus pour un pauvre qui avoit été

un de mes plus chers confrères dans le temps que j'étois à Rome dans la confrérie des gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, et lançai sur lui des regards où ma rage étoit peinte. Bien loin de craindre ma colère, il me rit au nez, me fit la grimace, et se retira en me disant des injures entre ses dents. Quelques cavaliers qui étoient autour de nous, parmi lesquels il y avoit un de mes rivaux, ayant ouï de quelle façon le pauvre m'avoit apostrophé, et remarquant que j'en étois tout déconcerté, en furent extrêmement surpris. Mon rival, qui avoit plus d'intérêt que les autres à approfondir cet incident, suivit le gueux sans faire semblant de rien, et le joignit à la porte de l'église, où il s'étoit arrêté. Il le prit en particulier; et après lui avoir coulé dans la main quelque monnoie, il lui demanda s'il me connoissoit bien, pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avoit dit. Le pauvre, encore indigné contre moi, lui raconta l'histoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'ambassadeur d'Espagne.

Quel plaisir pour le cavalier qui l'écoutoit! C'étoit celui de mes rivaux qui étoit le plus en droit de prétendre à la main de ma veuve. Charmé d'avoir appris de si belles choses contre moi, il fit encore quelque libéralité au pauvre, lui dit de le venir trouver l'après-midi pour prendre un habit qu'il lui vouloit donner, et lui conseilla ensuite de

se retirer, de crainte que je ne le maltraitasse, pour me venger de l'affront qu'il m'avoit fait en pleine église. Pour lui, il revint auprès du parent de la veuve; et le voyant seul, parce que dans le trouble où étoient mes esprits j'avois jugé à-propos de le quitter, il l'aborda, et brûlant d'impatience de lui parler de moi, il ne put s'empêcher de lui faire part du détail dont le mendiant venoit de le régaler. Le parent, fort étourdi de cette nouvelle, se contenta de lui dire qu'il ne pouvoit ajouter foi au récit du pauvre, qui, selon toutes les apparences, me prenoit pour un autre.

Les deux cavaliers sur cela se séparèrent, le parent avec quelque soupçon que je n'étois pas ce que je semblois être, et mon rival triomphant d'avoir fait une découverte qui devoit le débarrasser du plus dangereux de ses compétiteurs. Il étoit alors onze heures et demie, et par conséquent il y avoit beaucoup de monde chez son altesse, qui étoit près de se mettre à table. On y vit bientôt arriver mon rival, qui, se mêlant parmi les courtisans qu'il jugea les plus jaloux de la faveur où j'étois auprès de leurs altesses, leur conta toute l'aventure d'un air mystérieux, les priant de la tenir secrette. Mais ce n'étoit que pour mieux les engager à la répandre; ce qu'ils eurent en effet si grand soin de faire, qu'en moins d'un quart-d'heure le grand-duc en fut informé. Ce prince n'en fit que

rire d'abord ; et ayant appris que c'étoit un de mes rivaux qui faisoit courir ce bruit, il le regarda comme une fable inventée par un amant jaloux et troublé par son désespoir. Néanmoins, suivant sa prudence ordinaire, il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontés que la princesse et lui avoient eues pour moi, il n'avoit garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrettement le gueux qui disoit me connoître, afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le mendiant, que le duc, caché derrière un paravent, ouït sans en être vu. Quand ce prince eut attentivement écouté la belle narration que le pauvre fit de mes aventures, il donna ordre qu'on le mît en prison, et qu'on l'y traitât bien, avec défense de le laisser parler à personne, jusqu'à ce qu'il eût approfondi cette affaire.

Si pendant ce temps-là je n'étois pas tout-à-fait tranquille, du-moins je n'avois aucun soupçon de la nouvelle face que prenoit ma fortune. Il est vrai que le cruel événement du matin m'avoit très-mortifié ; mais je comptois qu'en donnant quelque argent au gueux, je l'obligerois à sortir de la ville ou bien à se taire. J'étois même retourné à l'église après la messe, dans l'espérance de le rencontrer ; et ne l'ayant plus retrouvé là, j'avois remis au lendemain à l'apaiser. Pour les paroles qui lui

étoient échappées contre moi, j'avois résolu de les tourner en raillerie, si quelqu'un s'avisoit de m'en parler, et de les faire passer pour une insolence qui m'avoit été dite par un misérable que j'avois un peu maltraité; enfin je n'y songeois déjà presque plus, et je me rendis l'après-dînée au palais à mon heure ordinaire. Je me présente pour voir le duc; on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la duchesse; j'apprends qu'elle est un peu indisposée; qu'elle ne verra personne ce jour-là, et que le soir il n'y aura aucune fête. Tout cela me parut si naturel, que je n'y fis aucune réflexion; et, consolé d'avoir perdu mes pas du côté de leurs altesses, par l'espérance de passer le reste du jour avec ma veuve, je vole chez elle. Je trouve à sa porte les laquais de ses vieux parents. Je juge qu'il y a grande assemblée dans sa maison, et que c'est au sujet de notre mariage. Je n'y veux point entrer de peur de troubler leur conférence. Je passe outre; et ne sachant que devenir, je retourne à mon hôtellerie. J'attendis là deux heures la fin de ce conseil de famille; après quoi j'envoyai mon confident chez ma maîtresse pour lui en demander le résultat. On dit à Sayavedra qu'elle étoit sortie. Il y retourna une heure après, et on lui dit qu'elle ne pouvoit parler à personne.

Pour le coup, je tirai de là un fort mauvais

augure. Je devins la proie du chagrin et de l'inquiétude. Mon écuyer s'efforçoit en vain de me consoler; toutes les raisons, dont il se servoit pour me rassurer l'esprit, cédoient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspiroit. Je me couchai ce soir-là sans souper, et je me levai le jour suivant sans avoir pris un moment de repos. J'allois envoyer chez ma veuve pour savoir à quelle heure je pourrois l'entretenir, lorsque mon hôte vint m'annoncer deux cavaliers que je connoissois, et qui souhaitoient, dit-il, de me parler d'une affaire de la dernière conséquence. Je répondis qu'ils pouvoient entrer. Ces messieurs se présentèrent devant moi d'un air très-sérieux, et l'un des deux m'adressant la parole, me dit : « Nous venons ici, comme vos amis, vous avertir qu'il s'est répandu, tant à la cour que dans la ville, d'étranges bruits de votre seigneurie. Vous n'êtes, dit-on, rien moins qu'un homme de qualité. On vous accuse d'avoir joué à Rome de très-vilains personnages. En un mot, vous avez été domestique de l'ambassadeur dont vous voulez passer pour parent. Nous ignorons, poursuivit-il, si le grand-duc est informé de tout ce qu'on dit de vous; mais nous vous conseillons de ne point paroître au palais, que vous n'ayez fait vos diligences pour avoir des attestations qui prouvent la fausseté de ces bruits qui vous déshonorent ».

Tandis que ce cavalier me tenoit ce discours mortifiant, j'étois dans un état pitoyable; je pensai m'évanouir, et la voix me manqua lorsque j'entrepris de faire mon apologie. Je répondis pourtant que je n'aurois jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie; que je prendrois la poste avant la fin de la journée, et que j'irois moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en falloit pour confondre la malice de mes envieux. Les deux cavaliers applaudirent à ma résolution, et se retirèrent, pour aller rapporter cet entretien au duc; car c'étoit par ordre de ce prince qu'ils m'étoient venus voir, quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'étoit par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra : il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avois à lui apprendre, et il fut dans la dernière désolation quand je lui contai mon malheur. Cependant, loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune, il se roidit contre elle, et s'armant d'une fermeté qui m'étonna: Mon maître, me dit-il, c'est à-présent qu'il faut montrer du courage : devez-vous être surpris qu'en jouant un rôle si délicat aux yeux de tout le monde, il arrive un contre-temps qui rende triste le dénoûment de la comédie ? Pour moi, je m'y suis bien attendu. Mais, après tout, notre chute n'est pas si grande que nous ne puis-

sions nous relever : on nous laisse la campagne libre, cela est heureux. Profitons du temps; sortons promptement de l'état de Florence, et allons faire ailleurs à loisir, sur ce revers de fortune, des réflexions qu'on pourroit nous faire faire ici plus désagréablement.

Ces raisonnements sensés retirèrent mon esprit de l'accablement où il étoit : je pensai qu'en effet j'étois moins malheureux que je ne devois l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étoient trop prudents pour ne pas les suivre; et que, si nous pouvions partir dans une heure par la poste, nous ferions un coup de partie. La chose est très-possible, me répondit-il : nous avons vendu votre cheval; nous ne sommes point sans argent; il n'y a qu'à louer des chevaux et nous mettre en chemin : reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ. Hé bien, repris-je, mon ami, fais donc tout ce que tu jugeras à-propos de faire. Hélas! ajoutai-je avec un profond soupir, je partirois content, si je voyois encore une fois ma belle veuve. Je m'attendois à trouver Sayavedra s'opposer fortement à mon envie; tout au contraire, il eut la complaisance de me dire qu'il me procureroit cette satisfaction, lorsque nous serions prêts à monter à cheval.

Dans le temps que je témoignois à mon confident que j'étois charmé d'avoir en lui un homme

tout dévoué à mes volontés, l'hôte monta pour me dire qu'une demoiselle me demandoit. Je fus d'abord effrayé, car tout me faisoit peur dans la situation où j'étois ; cependant je me rassurai en reconnoissant dans cette demoiselle une suivante de ma veuve. Cette fille me remit un billet de sa maîtresse où il n'y avoit que ces mots : *Je vous attends chez ma cousine pour vous communiquer des choses de la dernière importance. Adieu.* Je dis à la soubrette que je serois dans un moment chez la parente en question ; et quand elle fut sortie, me tournant vers Sayavedra : Voilà, m'écriai-je, tout ce que je désirois. Je sais bien qu'il m'en coûtera cher pour soutenir la conversation d'une dame que j'adore et que je vais quitter pour jamais : il n'importe ; je veux la voir, dussé-je en mourir de douleur. Je chargeai donc de tout mon fidèle écuyer, qui me dit : Soyez tranquille sur les opérations que je dois faire, et soyez assuré que dans une heure et demie, tout au plus tard, je serai avec des chevaux de poste aux environs de la maison où vous allez.

Les choses ainsi réglées entre Sayavedra et moi, je me rendis à l'endroit où ma veuve m'attendoit. Dans quel état s'offrit-elle à ma vue ! dans un déshabillé où il y avoit plus de désordre que de négligence : elle étoit pâle, défaite, et ses yeux paroissoient encore humides des pleurs qu'elle

avoit versés; enfin il sembloit que ce fût une autre personne. De mon côté, je n'étois pas moins changé qu'elle. Aussitôt que sa parente m'aperçut, elle sortit d'un cabinet où ces deux dames s'entretenoient, et se retira dans sa chambre, pour me laisser en liberté avec ma veuve, qui commença par répandre des larmes en me regardant; Savez-vous, me dit-elle, toutes les infamies qu'on fait courir de vous dans Florence? Oui, madame, lui répondis-je d'un air fort mortifié : les noires calomnies que mes ennemis veulent employer pour me perdre sont venues jusqu'à moi; et dans une heure je pars pour Rome, d'où je serai de retour dans cinq ou six jours, avec des certificats qui confondront ces calomniateurs. Ces paroles la consolèrent un peu. Elle me conta tout ce que ses parents lui avoient dit de ce gueux, les horribles discours qu'il avoit tenus à toutes les personnes qui s'étoient avisées de l'interroger, et elle finit par la curiosité que le grand-duc avoit eue d'entendre ce malheureux.

Je laissai parler la dame, tant qu'il lui plut, sans l'interrompre; car j'étois si troublé de cette aventure, que je ne pouvois rien dire que de fort mal-à-propos. Je levois les épaules, je poussois de longs soupirs en regardant le ciel, et je faisois mille démonstrations qui lui persuadoient mieux la fausseté de ces bruits, que toute l'éloquence

humaine n'auroit pu faire. Ne vous affligez point ainsi sans modération, me dit-elle tendrement; je vous ai aimé sans vous connoître; et quand vous ne seriez pas ce que je crois que vous êtes, je sens que je ne laisserois pas de vous aimer encore. Je n'aurois peut-être pas remarqué dans un homme du commun les agréments qui m'ont frappée en vous; l'orgueil de ma naissance ne m'auroit pas du-moins permis d'y attacher mes regards: mais puisqu'ils m'ont une fois su toucher, ils ne peuvent plus perdre leur privilège. Enchanté d'un sentiment si généreux, je tombai dans une défaillance qui fit craindre pour ma vie; et peu s'en fallut que ma tendre veuve ne s'évanouît aussi. A-peine eut-elle la force d'appeler sa cousine, qui, se trouvant embarrassée entre nous deux, fut obligée d'emprunter le secours de la suivante de ma maîtresse. Un instant après que ces deux filles m'eurent fait reprendre mes esprits, on m'avertit que mon valet-de-chambre m'attendoit à la porte, et que les chevaux étoient prêts. Je compris alors ce que c'est que d'aimer, et de quelle douleur on est pénétré quand il faut se détacher de l'objet de son amour. Jamais adieux n'ont été plus touchants.

Je sortis de chez la cousine de ma veuve si occupé de mon affliction, que, sans voir Sayavedra, que je rencontrai à la porte, je passai devant lui sans rien dire. Il me suivit; et, s'apercevant que

je ne savois ce que je faisois dans l'état où ma passion me réduisoit, il me parla, me fit un peu rentrer en moi-même, et me conduisit où nos chevaux nous attendoient. Je sautai légèrement en selle, et, sans desserrer les dents, je courus la première poste. A la seconde, mon écuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, et si j'avois envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étois bien aise, et pour cause, qu'on me crût sur le chemin de cette ville, et qu'à la troisième poste nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.

CHAPITRE VII.

Guzman prend le chemin de Bologne, dans l'espérance de rencontrer dans cette ville Alexandre Bentivoglio, son voleur, et de le poursuivre en justice.

Lorsque nous fûmes arrivés à la troisième poste, nous y fîmes une pause pour prendre de la nourriture et du repos, deux choses dont j'avois un extrême besoin, puisque depuis vingt-quatre heures je n'avois ni mangé ni dormi. Après cela nous

tînmes conseil, mon confident et moi, sur ce qu'il nous convenoit de faire.

Il me semble, dis-je à Sayavedra, que nous devons sans balancer aller à Bologne. J'ai un pressentiment que nous y rencontrerons Alexandre Bentivoglio; et, si je suis assez heureux pour le trouver, je ne doute point que, par accommodement ou par la voie de la justice, je ne recouvre une bonne partie de mes effets. J'approuve votre idée, me répondit mon confident; louons des chevaux et partons pour Bologne. Mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous représenter les périls où je m'expose en paroissant dans cette ville. Je crois, comme vous, qu'Alexandre y est; et, si pour mon malheur il me voit, il voudra savoir ce qui m'amène à Bologne. S'il apprend que j'y suis venu avec vous, il devinera votre dessein et prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je ne saurois vous rendre service dans cette affaire sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constitue prisonnier; et, quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais peut-être sans une grace du ciel toute particulière.

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, et nous convînmes qu'il ne se montreroit pas dans les rues de Bologne; qu'il se tiendroit caché dans l'hôtellerie où nous serions logés, et ne se mêleroit nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un:

aussi-bien je ne croyois pas avoir besoin de lui pour faire condamner mon voleur à me restituer du-moins une partie de mon bien. Mon confident, rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussitôt en chemin sur des chevaux de louage, et le lendemain, sur la fin du jour, nous arrivâmes à Bologne. Nous descendîmes à une hôtellerie où il y avoit quelques étrangers que différentes affaires avoient attirés dans cette ville. Je soupai avec eux, et je me retirai de bonne heure dans une chambre assez propre que Sayavedra avoit eu soin de me faire préparer. Je dormis peu, n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre, et je me levai de grand matin, dans l'intention de m'informer si par hazard il n'étoit pas dans le pays. Je sortis donc tout seul, et je me promenai pendant un quart-d'heure dans les rues. Comme je passois devant la grande église, je jetai la vue sur cinq ou six jeunes gens qui étoient à la porte, et j'en remarquai parmi eux un dont l'habit me fit soupçonner que le cavalier qui l'avoit sur le corps pouvoit être l'homme que je cherchois. Je me défiai d'abord du rapport de mes yeux; mais, après un long examen, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que cet habit étoit celui dont un officier napolitain m'avoit fait présent pour quelque service que je lui avois rendu auprès de l'ambassadeur.

Je me sentis alors si transporté de rage de voir

ce voleur paré de mes dépouilles, que je fus tenté, dans mon premier mouvement, de le joindre et de lui passer mon épée au travers du corps. Néanmoins, par bonheur pour lui, et peut-être encore plus pour moi, il vint une foule de réflexions judicieuses s'opposer à ma fureur. Doucement, me dis-je à moi-même, ne sois pas si violent; laisse vivre ce pendard : s'il vit, il pourra payer; si tu le tues, ce sera toi qui payeras. D'ailleurs ces jeunes gens qui sont avec lui pourroient bien prendre son parti; et, quand cela n'arriveroit pas, souviens-toi que c'est un grand spadassin avec qui tu n'aurois pas trop beau jeu. De demandeur que tu es, ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulois faire, en m'exposant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement, je m'en retournai à l'hôtellerie, pour prier mon hôte de me donner la connoissance de quelque homme intelligent dans la procédure. Il envoya chercher aussitôt un solliciteur de procès qui demeuroit dans son voisinage, et qui, pour un homme de son métier, avoit bien de l'honneur et de la probité. Je demandai d'abord à ce solliciteur s'il connoissoit un certain Alexandre Bentivoglio, fils d'un avocat. Il me répondit qu'il n'y avoit personne dans le territoire de Bologne qui ne connût le père et le fils. N'êtes-vous pas, lui répliquai-je, de leurs parents ou de leurs amis? Non, Dieu merci, me repartit-il



avec précipitation; quoiqu'ils soient d'une condition plus relevée que la mienne, je serois bien fâché d'avoir des parents ou des amis de leur caractère.

Après avoir fait ces deux questions, ce me semble assez prudemment, je racontai l'histoire du vol de mes coffres. Le solliciteur m'écouta d'un grand sang-froid, et comme un homme qui n'étoit point du tout surpris de ce que je lui disois. Il m'avoua même que dans Bologne on étoit accoutumé à entendre les exploits du sieur Alexandre, qui n'en faisoit point d'autres qui ne fussent de la nature de celui dont je venois de parler: mais je ne sais, continua-t-il, si, quand vous aurez intenté un procès à votre voleur, vous en serez plus avancé. Il a pour père un terrible mortel, qui s'est mis au-dessus des loix par la méchanceté de son esprit, et que tous les habitants de cette ville craignent comme le feu. Je vous conseillerois plutôt de faire parler secrettement à ce redoutable père, qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement que de souffrir que cette affaire éclate : c'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir pour rattraper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au solliciteur que j'étois fort de son avis, et qu'outre l'aversion que j'avois pour les procès, je jugeois bien que je ne gagnerois pas grand'chose à poursuivre un voleur qui se trouvoit fils d'un homme pareil à celui qu'il venoit de me

dépeindre. Je le pressai ensuite de se charger de cette commission lui-même; et comme il témoignoit de la répugnance à se mêler d'une affaire désagréable à l'avocat Bentivoglio, je lui promis une bonne récompense s'il pouvoit réussir. Il ne put tenir contre cette promesse, et sur-le-champ il eut le courage d'aller chez le père du sieur Alexandre.

Mon solliciteur ne tarda pas à revenir. Il avoit l'air si peu content, qu'il ne me fut pas difficile de deviner qu'il avoit perdu sa peine. Aussi me dit-il que le superbe avocat l'avoit fort mal reçu; qu'au-lieu de vouloir s'accommoder, il avoit pris au point d'honneur la proposition qu'on lui en avoit faite; qu'il s'en tenoit tellement offensé, qu'il sembloit que je fusse le voleur et son fils le volé; et qu'enfin il avoit vomi feu et flamme contre moi. Je me déterminai donc, puisqu'on m'y forçoit, à implorer le secours de la justice. Le solliciteur me pria de l'excuser s'il refusoit de m'être de quelque utilité dans cette affaire, attendu que le père de ma partie l'avoit menacé de l'envoyer à l'hôpital avec toute sa famille, s'il apprenoit qu'il me rendît directement ou indirectement le moindre service. Du-moins, lui dis-je, enseignez-moi le nom et la demeure de quelque bon jurisconsulte. Il balançoit à me faire ce plaisir, tant il craignoit les Bentivoglio; mais, remarquant que je tirois de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avoit faits

pour moi, il me nomma un avocat très-habile, honnête homme même, et de plus, ennemi secret de mes parties, en me suppliant de ne dire à personne qu'il me l'eût indiqué.

J'allai trouver cet avocat, à qui je fis aussi un détail du vol fait à Sienne. Il prit la parole lorsque j'eus achevé de parler: Toute la ville de Bologne, me dit-il, sait déjà cette aventure. Alexandre est revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuster à sa taille, et qu'il dit avoir gagnés à Rome à un jeune Espagnol. Personne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de temps, ajouta-t-il, poussez vigoureusement cette affaire : je ne doute pas qu'on ne vous rende justice, quelques mouvements que le père Bentivoglio puisse se donner pour qu'on vous la refuse. Je dis à mon avocat que je le conjurois de prendre mes intérêts en main ; que j'avois ouï vanter ses lumières et son intégrité ; que j'étois convaincu qu'il n'oublieroit rien de tout ce qu'il falloit faire pour que je n'eusse pas lieu de me repentir d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y alloit travailler fort sérieusement; que je n'avois qu'à faire un petit tour en ville, et revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai pas; et il me montra effectivement une requête bien dressée. Mon affaire y étoit exposée en beaux termes, et si clairement que j'en fus très-satisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au magis-

trat qu'on appelle *el oydor del torron*, l'auditeur de la tour; c'est le juge ou le lieutenant criminel. Plus j'observois mon avocat, et plus je m'apercevois qu'il s'y portoit de bonne grace, autant pour soutenir mon droit, que pour chagriner son confrère Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le solliciteur, soit qu'il fût grand ami de l'auditeur et du greffier, je n'eus pas si tôt donné ma requête qu'il en fut informé, et qu'il porta plainte contre moi devant le même juge, disant que j'attaquois la réputation de son fils et diffamois sa maison; et non-seulement il prétendoit que je lui fisse réparation d'honneur, il demandoit encore que je fusse condamné à une peine afflictive. Ce n'est rien que cela, me dit mon avocat: si Bentivoglio n'a pas d'autre plat de sa façon à nous servir, nous devons peu le craindre. Nous ferons réponse à ses plaintes, quand l'auditeur aura répondu à notre requête. Ce que ce juge fit, de quelle manière, grand Dieu! en ordonnant que dans trois jours, pour tout délai, je produirois mes preuves du vol dont j'accusois le seigneur Alexandre Bentivoglio.

Quand j'aurois envoyé un homme en poste à Sienne pour y lever les informations qui y avoient été faites, il n'auroit pu être de retour à Bologne en si peu de temps. M. l'auditeur ne pouvoit l'ignorer, puisque j'avois allégué dans ma requête que

c'étoit de Sienne que j'attendois mes plus fortes preuves. Mon avocat, pour pousser ce juge, lui remontra, par une seconde requête, qu'il étoit contre l'usage de prescrire un temps au demandeur : et par-là du-moins il espéroit obtenir un terme plus raisonnable; il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus, après cela, douter de la bonne intelligence qui régnoit entre l'auditeur et l'homme de bien à qui j'avois affaire, il me dit, en rougissant de honte de l'injustice effroyable qu'on me faisoit dans son pays : Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette ville; il n'y fait pas bon pour vous. Je ne vois que trop, par le tour malin qu'on vous a joué, que vous n'y feriez que perdre du temps, de la peine et de l'argent : encore ne sais-je, continua-t-il en branlant la tête, si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes étranger; et l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une autre nation que l'Italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvroit que trop l'agitation de mon ame. Sommes-nous donc ici chez des barbares? Encore parmi les barbares, me répondit-il, on suit les loix naturelles, au-lieu que dans ce pays-ci l'on n'en connoît aucune. Je vous le répète encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrêtiez pas plus long-temps dans cet endroit du monde

où les principaux officiers de justice sont si peu scrupuleux, qu'ils peuvent faire passer un coupable pour un innocent, et traiter un innocent comme un coupable. Je promis à mon avocat que dès le jour suivant je ne manquerois pas de faire ce qu'il me conseilloit. Je le remerciai des peines et des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour moi, et je tirai ma bourse pour le payer grassement; mais il me déclara qu'il ne recevroit rien. Vous avez assez perdu, me dit-il. Si j'acceptois quelque argent de vous, je croirois mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez sujet de vous plaindre. D'ailleurs, je veux qu'en quittant le séjour de Bologne vous soyez persuadé que, si les fripons y fourmillent, il ne laisse pas d'y avoir quelques honnêtes gens.

Je m'en retournai chez moi plein d'estime pour mon avocat. Je trouvai Sayavedra, qui n'étoit pas sans inquiétude; il craignoit qu'à la fin je ne le sacrifiasse pour ravoir mes effets. Véritablement je n'avois qu'à le produire en justice, je faisois cesser les chicanes du vieux Bentivoglio. Je n'étois pas capable d'une pareille trahison; je lui avois pardonné la sienne, et il me servoit avec un zèle qui ne me permettoit plus de me souvenir du passé. Je lui dis que notre procès étoit fini, quoiqu'il n'eût pas encore été jugé, et que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs; que je voulois partir

pour Milan le lendemain dès la pointe du jour; qu'il n'avoit qu'à retenir des chevaux de louage et tout mettre en état pour notre départ. A-peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra, qu'il entra dans l'hôtellerie une troupe de sergents et de recors, métier que le diable auroit honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'aperçurent, et me saisissant brusquement au collet, ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avois commis pour être traité si indignement, ils ne me répondirent autre chose, sinon qu'on me le diroit en temps et lieu. On me le dit en effet : j'appris que c'étoit pour avoir été volé, et que je serois bien heureux si je ne sortois de prison que pour aller aux galères ; que monsieur l'avocat Bentivoglio, pour punir l'insolence que j'avois eue de me plaindre de son fils, et de présenter deux requêtes, qu'on devoit regarder comme des libelles diffamatoires contre la noblesse de sa race, et en particulier contre le seigneur Alexandre, dont tout le monde connoissoit les bonnes mœurs, avoit obtenu de la justice de monsieur l'auditeur une permission de me faire arrêter, en attendant qu'on me fît subir un châtiment convenable à ma témérité.

C'est ce que contenoit une longue feuille de papier qu'on me fit lire, et que je ne lus pas sans lever cent fois les yeux et les mains au ciel, au

grand plaisir de mes sergents et du geolier, qui étoient présents, et qui rioient sous cape, Dieu sait de quoi! Je fus là deux ou trois jours sans voir personne que le concierge, ses valets et ses servantes, qui m'insultoient de gaieté de cœur, et se faisoient un jeu de mes souffrances. Ce lieu me parut un vrai tableau de l'enfer; j'y serois mort de faim si je n'eusse pas eu de l'argent. On juge bien que je payois fort cher tout ce que j'étois obligé d'acheter pour vivre; encore falloit-il en rendre grace au geolier, qui, par un excès de bonté, venoit me tenir compagnie et manger les deux tiers de ce qu'on m'apportoit; après quoi il me disoit effrontément qu'il ne faisoit pas cet honneur aux autres prisonniers.

Sayavedra qui, pour les raisons que j'ai dites, n'osoit paroître en ville et solliciter pour moi; faisoit agir mon hôte. Celui-ci, touché de compassion de me voir si injustement persécuté, alla trouver mon avocat, pour l'engager à ne me point abandonner à la malice de mes ennemis. L'avocat, homme charitable et généreux, indigné de la tyrannie qu'on exerçoit au mépris des loix sur un étranger sans appui, entreprit de me servir encore, et de me tirer du-moins des griffes de ces voleurs. Il faut savoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on étoit sur-le-point de rendre contre moi, il me con-

seilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes parties, et que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent signer une déclaration en bonne forme comme je reconnoissois le seigneur Alexandre Bentivoglio pour un gentilhomme plein d'honneur et d'une vie irréprochable ; que je lui demandois pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action, ce que je confessois n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis ; enfin, que je n'avois aucun sujet de me plaindre de lui, et que je le priois de m'accorder son amitié.

Voilà le beau tempérament qu'on trouva pour accommoder les parties. Je n'eus pas plus tôt signé cette déclaration contre mon honneur et ma conscience, que je fus élargi. Que n'aurois-je pas écrit! que n'aurois-je pas fait pour sortir de prison! Ceux qui savent ce que c'est que d'y être m'excuseront bien d'avoir, pour rattraper ma liberté, reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurois, je crois, fait le contraire s'il eût fallu. Je repris le chemin de l'hôtellerie, où Sayavedra étoit dans de mortelles alarmes : il ne savoit si tous les mouvements qu'un homme de bien comme mon avocat pourroit se donner, et le bruit scandaleux que mon emprisonnement faisoit dans la ville, seroient capables de me tirer du labyrinthe où je me trouvois engagé. Ce cher confident fut d'autant plus

ravi de me revoir libre, qu'il s'y attendoit moins. Tous les messieurs qui logeoient dans l'hôtellerie étoient prêts à se mettre à table pour dîner; aussitôt qu'ils me virent arriver, ils vinrent m'embrasser, en me félicitant sur ma sortie de prison. Ils me témoignèrent la part qu'ils avoient prise à mon malheur. Pendant tout le repas, on ne s'entretint que de mes juges, et chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi, je n'en parlai qu'avec beaucoup de retenue, de peur de quelque nouvel accident.

CHAPITRE VIII.

Guzman se voyant hors de prison se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait différer son départ.

J'ORDONNAI l'après-dînée à Sayavedra d'aller louer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons, lui dis-je, pour Milan, c'est une chose résolue: après ce qui vient de m'arriver, la ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon écuyer alla exécuter mes ordres, je me rendis chez mon avocat pour le

remercier de ma délivrance et lui offrir ma bourse; mais poussant la générosité jusqu'au bout, il me dit qu'il ne me demandoit rien autre chose, que d'être persuadé qu'il étoit au désespoir de ne m'avoir pu faire tirer raison de mon voleur. Je répondis à mon avocat que je ne lui avois pas moins d'obligation que s'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avoit été pris. Je le quittai en lui faisant toutes les protestations imaginables de service et d'amitié.

Étant revenu à l'hôtellerie après cela, et me trouvant fort désœuvré, je m'amusai à voir jouer aux cartes trois de nos messieurs. Je m'assis par hazard auprès de l'un d'entre eux, je m'attachai à voir son jeu; et, par un caprice assez ordinaire à l'esprit humain, je sentis qu'insensiblement je m'intéressois plus pour lui que pour les deux autres. Quand il perdoit, je m'affligeois, et lorsqu'il gagnoit, j'avois une secrette joie, comme si j'eusse été de moitié avec lui. La fortune balança longtemps entre les trois joueurs : l'argent ne faisoit qu'aller et venir. Ils avoient devant eux chacun trente pistoles pour le moins; et je remarquai qu'ils jouoient rondement. Celui dont je voyois les cartes n'étoit pas le plus habile; aussi le malheur tomba-t-il sur lui quand ils vinrent à s'échauffer et qu'il se fit de grands coups. Je mourois d'envie de le conseiller : je savois parfaitement que cela ne se

devoit pas faire, et cependant j'eus bien de la peine à m'en empêcher, sur-tout lorsque je m'aperçus qu'il jouoit de son reste. Enfin il perdit jusqu'au dernier sou; après quoi se levant, il dit aux deux autres joueurs qu'il alloit sortir pour chercher de l'argent, et qu'il leur demandoit sa revanche pour l'après-soupée. C'étoit un jeune homme qui venoit d'arriver à Bologne pour s'y faire passer docteur en droit; ses parents lui avoient donné, pour cet effet, une soixantaine de pistoles, dont il fut déchargé sans avoir le bonnet doctoral. L'un des deux cavaliers qui avoient si bien vidé ses poches étoit un de ses compagnons d'étude, gentilhomme de Bologne, et l'autre une manière d'officier françois. Ce dernier, qui étoit un peu plus âgé que ses camarades, en savoit plus long qu'eux. Les François ne sont pas manchots au jeu; mais ils rencontrent quelquefois des personnes d'une autre nation qui les redressent.

Je me retirai dans ma chambre, d'autant plus fâché d'avoir vu perdre mon docteur *in fieri*, que j'allai m'imaginer que c'étoit moi qui lui avois porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion, je me reprochois de m'être tenu constamment près de lui pendant tout le jeu, et je me regardois comme la cause de sa ruine; puis blâmant ma sotte sensibilité : Je suis bien fou, disois-je, de me tourmenter l'esprit si mal-à-propos. Mes propres affaires ne

doivent-elles pas assez m'affliger? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres? Tandis que je faisois ces réflexions, j'entendis ce jeune homme entrer dans sa chambre, qui n'étoit séparée de la mienne que par une cloison de sapin. Il revenoit de la ville sans avoir pu trouver de l'argent; et plus piqué contre les gens qui lui en avoient refusé que contre ceux qui lui en avoient gagné: Quelle misère, s'écrioit-il! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche en vain trente pistoles à emprunter? Les Bolonois ne sont pas des chrétiens, ce sont des Turcs: encore je ne sais si les Turcs ne seroient pas assez humains pour me tirer de l'embarras où je suis. En disant ces paroles il poussoit de gros soupirs, et se promenoit en long et en large dans sa chambre; ensuite, se mettant en fureur, il mugissoit comme un taureau, donnoit de grands coups sur sa table, et chargeoit de malédictions tous les habitants de la ville. Enfin, las de jurer et de tempêter, il se jeta sur son lit, où, le prenant sur un ton plaintif, il renouvela ses lamentations.

J'avois beau faire des efforts pour m'endurcir le cœur, je sentois malgré moi que j'étois fort touché de son infortune. Dans ce temps-là mon confident arriva dans ma chambre, pour me dire qu'après avoir bien couru il avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan.

Parle bas, mon ami, lui dis-je à l'oreille ; mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent, qu'il me fait pitié : je t'avouerai même que je suis furieusement tenté de le venger. Eh ! que feriez-vous pour y réussir, me dit-il ? Je prendrois ce soir sa place, lui répondis-je, et je m'embarquerois au jeu : c'est le moyen de nous remettre en fonds tout d'un coup, ou d'aller tout droit à l'hôpital. Au bout du compte, l'argent qui nous reste ne sauroit nous mener bien loin. Trente pistoles que nous avons peut-être sont si peu de chose pour des voyageurs qui ne vont point à pied, et qui vivent noblement dans les hôtelleries, qu'il n'y a point, ce me semble, à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour, ou de n'en faire qu'un et de nous coucher sans souper. Qu'en penses-tu, Sayavédra ? J'attends ton conseil là-dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joué de malheur, et que la mauvaise fortune est contagieuse ; je ne suis point un joueur superstitieux ; et d'ailleurs je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en savent pas plus que moi.

Mon confident me répondit qu'il approuveroit toujours ce que je jugerois à-propos de faire ; mais qu'il me conseilloit, puisque je voulois bien le consulter sur cela, de ne me fier que de la bonne sorte au hazard, dont je connoissois le

rien. L'autre joueur, plus hardi, déclara qu'il ne joueroit jamais sur la parole de personne ; que c'étoit un serment qu'il avoit fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui portoit guignon. Hé bien, messieurs, reprit l'apprenti avocat, je vous demande donc un moment de patience ; je cours chez un marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, et qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les joueurs lui répartirent qu'il pouvoit aller faire ses affaires et revenir les joindre dans la salle, où ils l'attendroient jusqu'à minuit.

Je pris alors la parole ; et m'adressant aux deux cavaliers qui restoient, je leur demandai s'ils vouloient que je fisse le troisième jusqu'au retour de leur camarade ; que je lui céderois volontiers la place, puisqu'ayant résolu de partir le lendemain de grand matin, je ne pouvois leur tenir compagnie fort long-temps. Ces messieurs, qui sur ma physionomie jugèrent assez mal de mon adresse au jeu, me répondirent avec joie que je leur ferois bien de l'honneur. Pendant qu'on mettoit les cartes en ordre, j'appelai Sayavedra, et lui dis de me donner quelque argent. Il me jeta sur la table d'un air négligé toutes nos espèces, qui faisoient à-peu-près une trentaine de pistoles, en me disant qu'il en iroit chercher si j'en souhaitois davantage. Je lui fis réponse que cela suffisoit, et que j'irois me reposer lorsque je l'aurois perdu.

Nous fûmes bientôt en train. Sayavedra s'assit sur une chaise auprès de la cheminée, et se tint là par mon ordre pour être à portée de nous servir. On se ménagea d'abord, comme cela se pratique ; et néanmoins trouvant occasion deux ou trois fois de faire de bons coups, sans tricherie, je ne négligeai point d'en profiter. Je gagnai tout au-moins cent écus. C'est toujours quelque chose, dis-je en moi-même. Si malheureusement pour moi le jeune homme qui est sorti revient avec de l'argent frais, du-moins je n'aurai pas occupé sa place pour rien. Ces coups de bonheur piquèrent ces deux messieurs, qui, craignant que je ne les quittasse, ainsi que je les en menaçois de temps en temps pour mieux les échauffer, me proposèrent de jouer plus gros jeu. Je leur dis que j'y consentois. Un moment après, comme il s'agissoit d'un grand coup, j'apostrophai Sayavedra : Holà, garçon, lui dis-je, n'es-tu donc ici que pour dormir ? Donne-moi à boire. Il se leva de l'air du monde le plus innocent, feignit d'être à moitié endormi, et, en versant du vin dans mon verre, les yeux à demi-fermés, il me fit, par ses signes, enlever quinze pistoles à mes deux joueurs. Voilà mes fonds bien augmentés. Mais, suivant la politique ordinaire des aigrefins, je perdois quelquefois, quand j'aurois fort bien pu gagner.

Pour dire la vérité, avec mes seuls tours de

main, je serois venu à bout de ces messieurs, et je les aurois mis à sec; car ils n'étoient rien moins que de fins joueurs : cependant il faut convenir que les signes de Sayavedra me faisoient brusquer leur argent, sur-tout quand ce n'étoit point à moi à battre les cartes; cela étoit même moins suspect. Ce garçon me fut d'un grand secours pour vider leur bourse. Quand je me vis en possession de toutes les pistoles qu'ils avoient étalées sur la table au commencement du jeu, je leur dis: Messieurs, il est fort tard, et vous savez qu'il m'est permis de me retirer; néanmoins, pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent, et que je suis beau joueur, remettons la partie à demain : je ne partirai pas, quoique j'aye fait louer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de consoler des joueurs qui perdent, que l'espérance d'avoir leur revanche, ceux-ci ne me pressèrent plus de continuer le jeu. Nous nous séparâmes. Chacun prit le chemin de sa chambre, eux dans la crainte que je ne manquasse à ma parole, et moi dans la résolution de la tenir.

La joie d'avoir gagné un peu d'argent, et l'agitation où le jeu avoit mis mes esprits, m'empêchèrent assez long-temps de goûter la douceur du sommeil. Heureusement, dans mon insomnie, je n'avois que d'agréables images. Il n'en étoit pas de même de mon malheureux voisin. Il ne faisoit que

de revenir de la ville, et encore sans argent. Il n'avoit osé paroître dans la salle; et plein de honte et de rage, il s'étoit retiré dans sa chambre. Je l'entendois soupirer amèrement et se tourner dans son lit tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. J'étois ravi de l'avoir vengé à mon profit; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne le plaignois plus: comme s'il eût été moins à plaindre depuis que j'avois son argent! Nous sommes touchés des malheurs que nous ne causons pas, et insensibles à ceux qui nous sont utiles.

Le jour suivant mes deux joueurs eurent grand soin de s'informer des valets de l'hôtellerie si je n'étois point parti; et ils furent bien aises quand ils apprirent que j'avois effectivement différé mon départ. Ils avoient peur que je ne leur échappasse; et moi j'aurois été bien fâché de les quitter sans avoir le reste de leur argent. Ils auroient souhaité que nous nous fussions remis au jeu dès le matin; mais, pour irriter leur envie, je ne me montrai dans la salle qu'à l'heure du dîner. Je m'aperçus bien à table de l'impatience qu'ils avoient d'en revenir aux prises avec moi; ce que je ne faisois pas semblant de remarquer: j'affectois même un air froid et indolent, pour leur persuader que c'étoit par pure complaisance que je voulois leur donner leur revanche.

Si tôt qu'on eut dîné l'on apporta des cartes.

Alors mes deux champions, pour faire connoître qu'ils en vouloient découdre, tirèrent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles et de doublons d'Espagne. Ils en jetèrent des poignées sur la table, en me disant : Tenez, seigneur cavalier, voilà ce que vous emporterez demain avec vous. Ils ne croyoient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, et nous commençâmes à jouer. J'avois dessein de perdre dans cette séance; ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendois pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon que je ne perdis, pendant toute l'après-dînée, qu'une quarantaine d'écus. L'officier françois me croyant en malheur me proposa de jouer plus gros jeu. Non, lui dis-je, il y a long-temps que nous jouons; reposons-nous un peu : nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce saint exercice, et nous nous contenterons tous à la reprise de ce soir.

L'espérance qu'ils avoient de me traiter plus mal, ou, pour mieux dire, de me ruiner, leur fit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avois pas une intention plus charitable que la leur; ce que je fis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me fut d'abord contraire; mais, avec mon adresse et le secours de mon fidèle écuyer, je l'obligeai à se

déclarer pour moi. Ces messieurs en furent donc pour leurs doublons, qui passèrent de leurs bourses dans la mienne; après quoi, quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que si j'étois d'humeur à leur donner encore un jour, ils feroient avec moi le lendemain une nouvelle séance. Je leur répondis que je ne demandois pas mieux, et qu'ils me trouveroient toujours disposé à faire ce qu'ils désireroient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident, qui ne se possédoit pas de joie. Il voulut me déshabiller; je le repoussai. Il n'est pas question de prendre du repos, lui dis-je, il est trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire sans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me souvenois déjà plus que je venois de promettre à ces messieurs que je jouerois encore avec eux. Je n'ai point oublié, repris-je, que je leur ai fait cette promesse; mais je ne suis point assez sot pour m'exposer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long séjour dans cette ville? Si mes voleurs m'y ont fait emprisonner après s'être saisis de mon bien, que ne dois-je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnés? Ne soyons pas insatiables; nous avons plus de six cents écus, contentons-nous de cela,

et sauvons-nous au plus vîte. N'as-tu pas arrêté des chevaux? Sans doute, me répondit-il; j'en ai payé la journée au maître, qui m'a dit qu'ils seroient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui répliquai-je; nous ne saurions partir assez tôt : je ne croirai pas ma bourse en sûreté, que je ne sois à dix bonnes lieues d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques moments, fort satisfait de nous voir chargés d'un butin assez considérable, et se flattant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point quand il se rappeloit l'histoire de mes coffres; histoire qu'il jugeoit encore trop récente pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, et qu'il crut les domestiques éveillés, il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étois pas seulement jeté sur mon lit, et que je m'étois agréablement occupé à compter mes espèces, à mettre l'or d'un côté, l'argent de l'autre, et à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre hôte; et lorsque cela fut fait, nous sortîmes de l'hôtellerie et gagnâmes promptement l'endroit où nos chevaux nous attendoient. Jamais départ n'a été si précipité: à-peine avoit-on ouvert les portes de la ville, que nous étions déjà dans la campagne. La belle matinée! Dans un autre temps j'en aurois admiré le

charmes ; mais, dans la situation où mon esprit étoit alors, la beauté du jour m'étoit très-indifférente. Je ne songeois qu'à tirer pays; je m'imaginois que tous les lévriers de la justice devoient courir après moi, pour me ramener dans les prisons de Bologne, et m'obliger à restituer l'argent que j'avois escamoté à mes deux joueurs. Je tournois la tête à tout moment pour voir si quelqu'un ne nous suivoit point ; et quand j'apercevois quelque cavalier qui venoit plus vîte que nous, le cœur me battoit, je changeois de couleur, je ne me rassurois point qu'il ne fût passé. Tant il est vrai que tout crime porte avec lui son châtiment.

Je devins pourtant peu-à-peu plus tranquille; et lorsque nous eûmes fait quatre lieues, je ne sentis plus aucune crainte. Alors rompant le silence que j'avois gardé jusque-là, aussi-bien que mon compagnon : Sayavedra, lui dis-je, n'es-tu pas las de voyager en chartreux? pour moi je le suis de rêver. Parlons; conte-moi quelque histoire qui me réveille et me réjouisse. Seigneur don Guzman, me répondit-il, vous me permettrez de vous dire qu'il ne convient guère aux gens qui n'ont pas le sou de tenir de joyeux propos; il n'appartient qu'à ceux qui ont de l'argent à pleines mains de faire de bons contes. Je t'entends, mon ami, lui répliquai-je en souriant; je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble, et j'espère que tu

seras content. Comme vous saisissez les choses, répartit-il en riant! je vous proteste que ce n'est point là ma pensée. Je sais bien qu'en vous servant, je n'ai fait que mon devoir, et que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les doublons de vos deux joueurs me doit tenir lieu de récompense. Le désintéressement vrai ou faux que Sayavedra faisoit paroître me plut infiniment; et mon dessein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avoit méritée par ses signes, qui m'avoient été si utiles, je lui fis présent de vingt pistoles aussitôt que nous fûmes arrivés à une petite hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner.

CHAPITRE IX.

Sayavedra, pour désennuyer Guzman sur la route, lui raconte l'histoire de sa vie.

Nous remontâmes à cheval après avoir fait un assez bon repas, quoiqu'en entrant dans cette taverne, je me fusse attendu à faire très-mauvaise chère. Bien loin de garder le silence, comme nous avions fait toute la matinée, nous commençâmes à nous entretenir de diverses choses. Je ne m

souviens point à-propos de quoi je demandai à Sayavedra comment il étoit devenu aventurier; je me souviens seulement qu'il me répondit que, pour satisfaire ma curiosité, il falloit donc qu'il me contât l'histoire de sa vie; sur quoi je lui témoignai qu'il me feroit un fort grand plaisir de m'apprendre ses aventures. Alors, sans vouloir s'en défendre, il en fit le récit dans ces termes :

* Je ne suis point de Séville, quoique je vous aye dit à Rome que j'en étois. Valence m'a vu naître, ville où il y a peut-être plus de fripons que dans aucun autre endroit d'Espagne, parce que c'est un pays abondant en toutes choses, et qu'ordinairement les bons pays produisent les hommes qui ne valent guère. Mon père n'étoit qu'un bourgeois à-la-vérité, mais de cette haute bourgeoisie qui se confond avec la noblesse. Ayant perdu sa femme qu'il aimoit tendrement, il en eut tant de douleur qu'il mourut peu de temps après elle. Il laissa deux fils avec peu de bien; et ces deux fils, dont je suis le plus jeune, vendirent tous ses effets, qu'ils partagèrent entre eux également. Après cela, mon frère aîné me demanda quel parti je prétendois prendre.

---

* J'ai retranché de l'histoire de Sayavedra les additions de M. Bremont, et, entr'autres, l'épisode du Piémontais, qui donne sa femme pour un cheval à un officier napolitain; cette aventure n'étant qu'une mauvaise copie de l'histoire de madame de Fresne et du capitaine Gendron.

Je lui avouai que j'avois envie de voyager, et que c'étoit là ma passion dominante. C'est la mienne aussi, me dit mon frère. J'ai toujours pris plaisir à entendre parler des pays étrangers : je suis curieux de voir de quelle façon vivent les hommes qui ne sont pas nés en Espagne ; et je contenterai incessamment ma curiosité. Entraînés tous deux par la force de notre étoile, ou plutôt par nos mauvaises inclinations, nous partîmes un beau matin de Valence, chacun avec un petit paquet sous le bras.

Nous n'eûmes pas fait une lieue, que mon frère me dit : Il me vient une pensée. Nous allons nous abandonner à la fortune ; nous ignorons de quelle sorte elle nous traitera. Peut-être nous trouverons-nous dans quelque embarras, où notre plus grande peine sera d'être connus, et de voir nos véritables noms couverts d'infamie. Pour prévenir ce malheur, changeons-les. J'approuvai son idée, et nous voilà tous deux à rêver aux noms que nous emprunterions. Mon frère prit celui de Mateo Lujan; et moi, comme je me souvins d'avoir ouï dire que la maison des Sayavedra étoit une des plus illustres de Séville, je l'adoptai, et je résolus de me faire par-tout appeler Sayavedra. J'interrompis en cet endroit mon confident : Est-il possible, lui dis-je, que tu n'ayes jamais vu cette ville ? cependant tu m'en as parlé à Rome d'une manière à me persuader qu'il falloit que tu la connusses. Bon,

répondit-il, j'ai vu tant de gens qui y ont été, et j'en ai lu tant de descriptions, qu'il n'est pas étonnant que j'en aye dans l'esprit un tableau fidèle.

Nous étant donc tous deux parés de ces beaux noms, poursuivit-il, nous ne songeâmes plus qu'à nous déterminer sur la route que nous prendrions. J'avois déclaré que je voulois passer en Italie, et mon frère m'avoit témoigné le même désir; mais changeant tout-à-coup de sentiment, il lui prit fantaisie d'aller en France. La contestation que nous eûmes là-dessus devint si vive, que, nous trouvant entre deux chemins, dont l'un conduisoit à Sarragosse, et l'autre à Barcelone, il enfila le premier, et moi le second, en nous souhaitant l'un à l'autre toutes sortes de prospérités. Après cette séparation fraternelle, je me rendis à Barcelone pour m'embarquer sur les galères qu'un grand nombre de personnes y attendoient aussi dans le même dessein. Elles n'y arrivèrent qu'un mois après. Pendant tout ce temps-là je m'habillai proprement, je cherchai les plus agréables compagnies; le jeune seigneur Sayavedra étoit fort bien reçu par-tout: il jouoit, faisoit bonne chère, et ne refusoit pas quelques-uns de ses moments à l'amour. Enfin, je me réjouis si bien, que les galères venues, mon hôte payé, mes provisions faites, je m'embarquai gaillardement avec six pistoles de reste. Nous arrivâmes heureusement à Gênes,

où, trouvant d'abord une felouque qui partoit pour Naples, je n'en voulus pas perdre la commodité. Nous eûmes toujours le vent si favorable, que le voyage fut très-court.

Si, d'un côté, j'étois bien aise de me voir dans la ville du monde où j'avois le plus souhaité d'être, j'avois, de l'autre, beaucoup de chagrin quand je considérois l'état de ma bourse, laquelle étoit aussi plate que celle d'un hermite. Naples, disois-je, est sans doute le séjour de tous les plaisirs; mais les plaisirs y coûtent autant qu'ailleurs. Quiconque est sans argent à Naples n'y peut faire qu'une très-sotte figure. Je jugeai bien qu'il falloit user d'industrie : je m'adressai pour cela aux maîtres du métier; je leur fis connoître l'envie et le besoin que j'avois d'être leur confrère. Mon air de fripon les prévint d'abord en ma faveur; et, après un petit examen qu'ils me firent subir, ils me trouvèrent assez de disposition à mériter l'honneur d'entrer dans leur corps. Je n'y fus pas si tôt agrégé, qu'ils me firent commencer par servir de second et de croupier au jeu. De leur propre aveu, je m'en acquittai comme si j'eusse eu des principes; ce qui fut cause que je ne tardai guère à être employé à la filouterie commune, c'est-à-dire à couper des bourses, à crocheter des portes, à voler la nuit des manteaux; en un mot, à cent pareils exercices, qui ne sont que l'A, B, C de l'école des filous,

et qui élèvent, d'échelon en échelon, un honnête homme à la potence.

Mais, sans vanité, j'avois un esprit trop supérieur pour m'en tenir à ces petits tours, et j'en fis deux ou trois qui passèrent pour des coups de maître. Il faut que je vous les rapporte. L'hôtel du connétable est le rendez-vous de toutes les personnes de qualité, qui s'y assemblent tous les soirs pour jouer. J'avois déjà été une fois dans cette maison à l'heure du jeu, et j'avois observé toutes les choses d'un œil curieux; j'avois sur-tout pris garde qu'il y avoit sur chaque table de joueurs deux gros flambeaux d'argent avec des bougies, et cette remarque me fit imaginer un expédient pour m'emparer d'une paire de ces flambeaux. J'en achetai deux d'étain à-peu-près de la même grandeur, avec deux bougies; je mis le tout proprement dans mes poches; et un soir, m'étant habillé de manière que je pouvois passer pour un garçon qui appartenoit à quelque seigneur de l'assemblée, je me glissai chez le connétable. Je me postai à la porte d'une petite chambre où il y avoit deux jeunes cavaliers qui jouoient. Je m'aperçus avec joie qu'il n'y avoit point là de pages du logis; ils étoient tous dispersés dans les autres chambres, qui paroissoient pleines de monde. Il y avoit long-temps que mes deux joueurs étoient aux prises, et déjà leurs bougies, presque toutes

consumées, commençoient à en demander d'autres. Je saisis ce favorable instant. Je tirai de mes poches mes flambeaux d'étain ; j'y mis mes bougies, que j'allai allumer aux lampions dont l'escalier étoit éclairé ; j'entrai respectueusement dans la chambre des deux cavaliers avec mes flambeaux à la main ; je les posai hardiment sur la table, à la place des deux qui y étoient, et que j'emportai promptement sous mon manteau, après les avoir éteints. Je courus aussitôt à toutes jambes au greffe, je veux dire chez notre capitaine, qui étoit notre receleur ordinaire, un personnage grave, et qui passoit pour un fort honnête homme dans la ville. Il nous servoit de protecteur et d'avocat quand il nous arrivoit d'être pris au trébuchet ; et, par reconnoissance, nous lui donnions le cinquième de tous les vols que nous faisions.

Une autre fois je fis un tour encore plus effronté. Je passois dans une grande rue devant une maison qui me parut devoir être la demeure de quelque homme opulent ; comme en effet, j'appris depuis que c'étoit celle d'un riche notaire et greffier. J'entrai dans cette maison, dont la porte étoit ouverte ; j'enfilai deux ou trois pièces de plain-pied sans rencontrer personne, et je vis dans la dernière, sur une table, une robe de femme du plus beau velours de Gênes, et toute neuve. Je la mis sans façon sous mon manteau, et en deux

sauts je regagnai le pavé. Malheureusement je trouvai à la porte le maître de la maison, lequel, me voyant sortir de chez lui avec quelque chose de gros sous le bras, m'arrêta brusquement, et me demanda d'un ton de voix terrible ce que je portois sous mon manteau. Plus d'un autre, à ma place, eût été déferré : moi, sans paroître ému du contre-temps, je lui répondis que c'étoit la robe de velours de madame, et que je la remportois pour en raccommoder le collet et démonter une manche. A-la-bonne-heure, reprit-il : rapportez-la bientôt, car ma femme en aura besoin cette après-midi pour aller rendre visite à une dame de condition de ses amies. Je lui répartis que je n'y manquerois pas, et en disant cela je m'éloignai de lui comme un daim.

Cette aventure se répandit dans la ville, et dès le jour suivant j'entendis dire que le notaire, après m'avoir parlé, rentra chez lui; qu'il trouva sa femme et deux ou trois domestiques qui faisoient autant de bruit qu'on en fait dans une taverne; que la maîtresse crioit à pleine tête : Où est ma robe? elle étoit ici tout-à-l'heure : vous me la payerez; que les domestiques n'ayant vu entrer ni sortir personne de dehors disoient qu'il falloit que le diable lui-même l'eût emportée; et qu'enfin le mari fit cesser ce vacarme en leur apprenant ce que la robe étoit devenue. On ajoutoit à cela qu'il

courut sur-le-champ chez tous les huissiers de Naples ; qu'il leur dépeignit à-peu-près ma figure, et qu'ils me cherchoient actuellement avec tous leurs archers. Pendant qu'ils faisoient des perquisitions inutiles, mon butin étoit en sûreté chez notre protecteur, avec qui nous nous moquions du notaire et des sergents. Cependant ce tour, que j'avois fait avec autant de bonheur que de subtilité, eut des suites qui ne sont pas l'endroit de ma vie qui occupe le plus agréablement ma mémoire. Les voici :

Un jour, me promenant hors de la ville, dans un lieu où coule un assez large ruisseau, je vis sur ses bords de très-beau linge qu'une blanchisseuse venoit de laver et d'étendre sur l'herbe. Les occasions me tentent, c'est mon foible. Je ne pus résister à l'envie de m'approprier ce linge ; aussi-bien c'étoit une chose dont j'avois alors grand besoin : je n'attendois plus que le moment de pouvoir faire mon coup sans que la lavandière s'en aperçût. Ce moment vint, et je le saisis si prestement, qu'enlever ce qu'il y avoit de meilleur, et reprendre le chemin de la ville, cela fut fait en un clin d'œil. Néanmoins, quoique la femme n'eût pas remarqué mon action, il arriva qu'elle jeta les yeux par hasard du côté de son linge. Étonnée d'y trouver les deux tiers pour le moins à redire, elle regarda de toutes parts, et ne voyant que moi aux

environs, elle jugea que je devois être le voleur. Là-dessus elle abandonna tout le reste de son linge, et se mit à courir après moi en criant : *Au voleur ! au voleur !* d'une voix qui faisoit retentir toute la campagne. Dans cet embarras, que pouvois-je faire ? Je laissai tomber doucement de dessous mon manteau le paquet dont j'étois chargé, en m'imaginant que par-là j'apaiserois la blanchisseuse, qui, satisfaite d'avoir rattrapé son linge, retourneroit sur ses pas. Mais, soit qu'elle crût que j'en emportois encore, soit qu'elle eût juré ma perte, elle me poursuivit jusqu'à la porte de la ville, où la sentinelle m'arrêta pour me demander ce que c'étoit. La lavandière arriva aussitôt, et me donna mille gourmades, en disant que j'étois un voleur qui avois pris tout son linge. On me fouilla par-tout ; et comme on trouva mon manteau et le dessous de mon bras mouillés, on n'eut pas de peine à deviner que je m'étois défait du paquet pour pouvoir nier que j'eusse volé mon accusatrice. Il ne m'en fallut pas davantage pour mériter et obtenir un logement dans le palais de la justice.

Je fis savoir mon emprisonnement à notre avocat, qui vint en diligence me trouver. Je le mis au fait. Il se rendit chez le lieutenant-criminel. Ils eurent ensemble un entretien qui fut tel, que le protecteur obtint que je serois élargi dès ce jour-là.

Il m'apporta cette heureuse nouvelle, et je me disposois à sortir. Déjà l'ordre étoit expédié, le concierge satisfait, et déjà j'avois un pied hors de la prison, lorsque, par une malice du diable, le notaire, qui me faisoit chercher, et qui avoit affaire en ce lieu-là, se présenta devant moi. Il m'envisage, il me reconnoît, il se met en fureur, il me donne un grand coup de poing dans l'estomac et me fait rentrer dans la prison, en criant au geolier de fermer la porte, attendu, disoit-il, que j'étois un voleur, et qu'il vouloit m'écrouer. Notre avocat, qui étoit présent, n'épargna aucune fleur de rhétorique pour apaiser le notaire; il alla même jusqu'à lui offrir la valeur de la robe; mais ce maudit notaire, aimant mieux se venger de moi que de recouvrer son bien, fut inexorable. Il me fit émoucher les épaules et bannir du royaume.

Après cette petite mortification, que je souffris assez patiemment, mon capitaine, pour m'en consoler, me chargea d'une lettre de recommandation pour un chef de bandits, son ami, qui avoit une retraite dans les montagnes de la Romagne, où je me rendis, ne pouvant faire mieux. Ce chef n'eut pas plus tôt lu ma lettre, qu'il me fit un accueil gracieux. Il me présenta aux cavaliers de sa compagnie. Je n'ai jamais vu des hommes si farouches. Il est vrai que, venant de quitter à Naples des camarades fort civilisés, il étoit impossible que

ces montagnards ne me parussent pas grossiers et sauvages : néanmoins, comme on apprend à hurler avec les loups, malgré la terrible vie que ces bandits menoient, je ne laissai pas de m'accoutumer à vivre avec eux. Nous fîmes quelques bons coups, et je me vis en peu de temps le gousset bien garni. Dès que je fus en fonds, il me prit envie d'abandonner ces honnêtes gens. Pour cet effet, je demandai congé à notre chef pour deux mois, sous le prétexte d'une affaire que je lui dis avoir à Rome. Il me permit de faire ce qu'il me plairoit, après m'avoir obligé de lui jurer que je le rejoindrois au bout de ce temps là. Je lui fis à-la-vérité ce serment, mais je l'oubliai si tôt que je fus à Rome.

Je m'étois mis dans l'esprit que dans une si belle ville je trouverois à chaque pas des occasions d'exercer mes talents. Cependant, lorsque j'y fus et que j'eus étudié le génie de ses habitants, ils me parurent si déniaisés, que je perdis l'espérance d'y faire fortune. Je fis quelques coups de si peu d'importance, que vous me dispenserez pour mon honneur de vous les rapporter. Je vous dirai même qu'au dernier de ces misérables tours, je pensai être pris sur le fait ; ce qui fut cause que je sortis brusquement de Rome. Je jugeai à-propos de parcourir l'Italie pour bien la connoître, et je dépensai tout mon argent en menant cette vie errante. Enfin, étant à Bologne, le hazard me fit faire

connoissance avec Alexandre Bentivoglio, qui me reçut dans sa petite troupe. C'est un garçon fort subtil et né pour la profession dont il se mêle. Sa coutume est de sortir de temps en temps de son pays natal, pour aller tantôt dans une ville et tantôt dans une autre chercher des dupes; et quand il a fait quelque bon coup de filet, il retourne à Bologne, comme si de rien n'étoit, et il est là fort en sûreté. Je l'ai accompagné dans quelques-unes de ses courses; et je travaillois à Rome, sous ses ordres, le jour que je rencontrai votre seigneurie persécutée par la canaille. Je vous allai voir chez votre ambassadeur: vous eûtes l'imprudence d'étaler devant moi toutes vos nippes, et de me conter toutes vos affaires; j'en rendis compte au capitaine Alexandre, qui, sur mon rapport, imagina le tour que nous vous jouâmes. Cette action m'est toujours présente, poursuivit-il; et l'extrême regret que j'en ai sera éternellement nourri par les bontés que vous avez pour moi.

Sayavedra finit son histoire en cet endroit. Après quoi ses diverses aventures devinrent le sujet de nos entretiens sur la route jusqu'à Milan, où nous arrivâmes tous deux gais et gaillards, avec une disposition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entreprise hardie que formèrent Guzman et Sayavedra dans la ville de Milan.

Nous employâmes les trois premiers jours à nous promener dans les rues, en parcourant des yeux les différentes marchandises dont les boutiques étoient parées, sans songer encore à mettre en œuvre notre génie aventurier : c'étoit autant de bon temps pour les bourgeois de la ville.

Comme nous traversions la place un matin, il vint un jeune homme assez bien vêtu aborder Sayavedra, qui marchoit derrière moi. J'allois toujours devant, et j'avois déjà fait plus de cent pas lorsque je m'en aperçus. Je considérai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'étoit arrêté, et je lui trouvai un air égrillard qui me donna fort à penser. Ho, ho! dis-je en moi-même, qui peut être ce garçon-là? et que

peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble? C'est ce qu'il m'importe de savoir. Mais comment puis-je en être instruit ? Si j'appelle Sayavedra pour lui demander de quoi ils s'entretiennent, il ne manquera pas de composer une fable, et je n'en serai pas plus avancé. Que faut-il donc que je fasse? Me tenir en repos, et leur laisser le champ libre; ne témoigner aucune défiance à mon écuyer, et avoir toujours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart-d'heure, après quoi le jeune homme prit congé de mon confident, qui vint me rejoindre d'un air rêveur qui ne m'ôta point le soupçon que j'avois déjà. Je me préparois à entendre ce qu'il me diroit de cette rencontre qui m'inquiétoit; et toutefois, quelque envie que j'eusse de le faire parler là-dessus, il ne dit pas un mot, et demeura plongé dans sa rêverie. Je gardai aussi le silence sur cela jusqu'à l'après-dînée. Alors me voyant seul avec lui dans ma chambre, et ne pouvant plus me contraindre : Monsieur Sayavedra, lui dis-je en souriant, peut-on, sans vous paroître indiscret, vous demander quel homme c'est que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce matin en si grande conférence? Il me semble que je l'ai vu à Rome. Ne se nomme-t-il pas Mendoce? Non, monsieur, me répondit-il; on l'appelle Aguilera, et je puis vous assurer qu'il justifie bien son nom; car c'est un aigle dans les

occasions où il s'agit de jouer de la griffe. C'est un bon compagnon qui a de l'esprit, qui écrit à merveille, qui possède l'arithmétique, et sait faire en perfection des comptes doubles et triples. Il y a long-temps que nous nous connoissons : nous avons voyagé ensemble et mangé de la vache enragée. Il roule actuellement dans sa tête un dessein qui fera sa fortune s'il réussit. Il m'a proposé d'y entrer, et il m'offre la moitié du profit. Je lui ai répondu que je ne voulois rien entreprendre sans vous en avertir : je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi, que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non sans doute, lui dis-je ; au contraire, mon enfant, je suis disposé à vous y rendre service à l'un et à l'autre. Apprends-moi seulement de quoi il est question. Monsieur, reprit-il, Aguilera doit venir ici cette après-midi ; vous lui parlerez. Il vous découvrira tout son projet ; et s'il y a quelque chose à corriger dans son plan, vous le perfectionnerez.

Comme il achevoit ces paroles, on lui vint dire qu'un jeune homme le demandoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera ; car nous ne connoissions personne à Milan. Sayavedra courut au-devant de lui ; et après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir ensemble, il me l'amena. Nous nous saluâmes de part et d'autre avec

beaucoup de civilité. Cet Aguilera étoit un garçon d'assez bonne mine, et qui me parut avoir de l'esprit. Il me confirma tout ce que m'avoit dit mon confident, et me détailla d'une manière fort plaisante quelques exploits qu'il avoit faits avec lui. Il m'apprit ensuite qu'étant venu à Milan dans l'espérance d'y faire quelque grand coup, il avoit trouvé moyen de se mettre au service d'un riche banquier, chez lequel il demeuroit depuis six mois en qualité de commis; qu'il avoit, par son exactitude et sa fidélité, gagné la confiance de son patron, en attendant qu'il trouvât l'occasion de le voler; qu'il s'en présentoit une fort belle; mais qu'il avoit besoin d'un second pour en pouvoir profiter; et qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avoit regardé comme un homme tombé du ciel pour cela, le connoissant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il; vous en allez juger. Le banquier a mis depuis peu dans son coffre-fort une grande bourse de chamois, où il y a mille belles pistoles. Je les enleverai un dimanche au matin pendant que le patron entendra la messe; j'irai joindre à la poste Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux; nous partirons dans le moment, et nous piquerons si vigoureusement nos mazettes, que nous serons bien loin de la ville avant que le banquier s'aper-

çoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre-fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que son projet étoit diablement délicat; qu'un garçon connu dans la ville pour le commis de ce banquier pouvoit rencontrer quelqu'un qui, surpris de le voir sur un cheval de poste, et le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manqueroit pas de courir chez son maître pour lui en donner avis; que le banquier étant revenu de la messe découvriroit peut-être d'abord qu'on l'avoit volé; que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la ville, et qu'on sauroit bientôt qu'Aguilera auroit pris la poste; que sur cela son patron feroit suivre ses traces par des gens bien montés, et à qui le voleur auroit de la peine à échapper. Je lui représentai encore d'autres inconvénients qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin, et cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvoit faire autrement. J'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les fêtes et les dimanches pour aller à la messe, et qui revient une demi-heure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers et son argent, et il n'a point d'autre cabinet.

Quand il seroit encore plus sédentaire et plus vigilant, lui répliquai-je, on peut lui ravir sa

bourse de chamois sans s'exposer au péril que vous voulez braver si témérairement. Ma foi, messieurs, si vous n'en savez pas davantage, vous n'êtes encore que des apprentis dans votre métier. Je veux vous montrer qu'un génie supérieur a bien d'autres lumières que les vôtres. Je me charge, si vous le souhaitez, de la conduite de cette entreprise; et, sans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver, si la fortune m'est contraire, je vous réponds des mille pistoles, pourvu qu'elles soient dans huit jours dans le coffre-fort. Sayavedra et son ami se prirent à rire à ce discours, qui leur causa autant de joie que s'ils eussent déjà eu entre les mains la bourse de chamois. Ils me remercièrent de l'offre que je leur faisois, et me laissèrent volontiers conduire ce projet d'importance, bien persuadés, particulièrement Sayavedra, que je ne leur parlerois pas de cette sorte si je n'étois pas comme assuré de l'événement. Ne vous embarrassez de rien, leur dis-je, messieurs; vous verrez qu'un homme qui a été page cinq ou six ans en sait plus long qu'un bandit de la Romagne. Ils redoublèrent leurs ris à ce trait railleur, qui regardoit Sayavedra. Ensuite je fis quelques questions au fidèle commis du banquier.

De quel moyen, lui dis-je, prétendiez-vous donc vous servir pour tirer la bourse du coffre-fort? Vous n'en avez pas la clef? Non certainement, me

répondit-il. Le patron ne la confie à personne. Il me la donne seulement quelquefois, lorsque je suis avec lui dans son cabinet, et que, pendant qu'il écrit, quelqu'un vient demander le payement d'une lettre-de-change. Il me jette la clef pour prendre un sac dont il m'indique le *numéro*, et tandis que je compte l'argent, il a un œil sur ce qu'il écrit et l'autre sur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il sera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne pensez, répartit Aguilera. J'ai, Dieu merci, la main subtile : je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre-fort, et même, si vous le jugez à-propos, celle de la clef d'une petite armoire où mon bourgeois serre ses livres de compte, et l'argent qu'il employe à ses dépenses ordinaires. A ces mots, qui me firent tressaillir de joie, je lui dis que, s'il pouvoit prendre ces deux empreintes, nous serions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la disposition du cabinet, de la manière dont les sacs étoient faits, des marques qu'ils avoient, en un mot, de toutes les particularités, tant du dedans que du dehors du coffre-fort. J'en fis un mémoire circonstancié, que le commis me dicta ; ensuite je renvoyai Aguilera chez son maître, en lui disant que je l'instruirois, quand il en seroit temps, du per-

sonnage qu'il auroit à jouer. Après son départ, je dis à mon confident que je venois de mettre son ami à une grande épreuve; que je doutois fort qu'il m'apportât les empreintes. Mais Sayavedra, qui avoit une haute opinion de son industrie, m'en fit un nouvel éloge, qui fut justifié deux jours après. Aguilera me tint parole, et m'enseigna où je trouverois un serrurier qui me feroit deux fausses clefs, pourvu qu'il fût payé grassement. Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je à notre commis : à quelle heure votre maître est-il dans sa boutique? car les banquiers ont coutume d'en avoir une en Italie. Aguilera me répondit que son patron s'y tenoit ordinairement le matin, depuis dix heures jusqu'à midi. C'est assez, lui répliquai-je; retournez chez vous, et retenez bien ce que je vais vous dire : demain je ne manquerai pas d'aller sur les dix heures à la maison du banquier; faites en sorte que vous y soyez aussi, et ne perdez pas une parole de ce que je lui dirai, afin que vous en puissiez rendre témoignage, s'il le faut.

Tout étant ainsi réglé, je portai sur-le-champ mes empreintes à l'honnête serrurier, à qui l'on m'avoit dit de m'adresser; et il se trouva qu'en effet c'étoit un homme de bonne composition. Il me promit de faire incessamment les deux clefs pour deux pistoles, dont il en toucha une

d'avance. Comme je revenois de chez ce bon ouvrier à mon hôtellerie, j'aperçus dans la boutique d'un marchand une espèce de cassette à bijoux fort propre. Il me prit envie de la marchander, et, après l'avoir bien examinée, je l'achetai. Sayavedra, qui m'accompagnoit, me parut un peu surpris de cette emplette. Je ne pus m'empêcher de rire de son étonnement. Ami, lui dis-je, cette jolie cassette de cuivre doré ne sera pas inutile à notre dessein. Je m'en doute bien, me répondit-il en souriant; vous ne l'avez pas achetée comme un sot; vous savez l'usage que vous en ferez, et je m'en rapporte fort à votre seigneurie.

Je me rendis le lendemain, sur les dix heures, à la boutique du banquier. Aguilera y étoit avec deux ou trois messieurs qui étoient là pour affaire. Je saluai en entrant le maître, et lui dis, à haute et intelligible voix, que je venois d'arriver à Milan dans l'intention de faire des emplettes pour un mariage; que j'avois une somme assez considérable d'argent, que j'étois bien aise de mettre en sûreté; qu'au-lieu de la laisser dans mon hôtellerie, où il y avoit toutes sortes de gens, j'avois pensé que je ferois beaucoup mieux de la confier à un homme tel que lui, dont j'avois ouï vanter la probité : j'ajoutai que j'avois un petit voyage à faire à Venise, ce qui m'obligeroit à prendre chez lui une lettre de crédit. Le banquier, avide de

gain, me fit là-dessus mille offres de service, accompagnées de profondes révérences, et me demanda combien j'avois d'argent à déposer chez lui. Je lui répondis que j'avois douze mille francs en or, et un sac rempli d'espèces d'argent; que dans une heure je viendrois lui mettre tout cela entre les mains. Il me répliqua que ce seroit quand il me plairoit; puis ayant tiré son journal de l'armoire où étoient ses livres de compte, il me pria de lui dire mon nom. Je lui dis que je m'appelois don Juan Osorio. Il l'écrivit aussitôt sur son journal, avec la date du jour et du mois, de sorte qu'il ne restoit plus qu'à marquer la somme et les espèces, quand il les auroit reçues, comptées et pesées. Il faisoit ce *lazzi* pour mieux m'engager à ne lui pas manquer de parole.

Après cela, n'ayant plus rien qui m'arrêtât dans sa boutique, j'en sortis en lui faisant des civilités qui furent bien réciproques, et en le priant à haute voix de ne point s'éloigner de sa maison, attendu que j'allois revenir. Cette scène finie, je retournai chez moi, très-content d'avoir si heureusement commencé cette intrigue. Sayavedra, qui m'attendoit avec d'autant plus d'impatience qu'il y étoit plus intéressé, ne fut pas peu étonné quand je lui appris ce que je venois de faire. Mais, monsieur, me dit-il, où prendrez-vous, s'il vous plaît, ces douze mille francs en or que vous devez dans une

heure porter à ce banquier? Je suis en peine de savoir cela. C'est ce qui ne doit point t'inquiéter, lui répondis-je; il les a déjà. Je sais bien que je te parle hébreu; j'ai mes raisons pour cela. Dispense-moi de t'en dire davantage présentement, et m'apprends si ton Aguilera compte par mises talents celui de contrefaire une écriture. Comment, contrefaire! s'écria-t-il avec transport; il contrefait comme un ange toutes sortes de caractères : c'est son fort. Plût au ciel que j'eusse seulement le tiers de l'argent qu'il a touché sur les fausses lettres-de-change qu'il a faites. S'il n'excelloit pas dans cet art, il seroit encore à Rome à l'heure qu'il est; mais il a été obligé d'en décamper brusquement, de peur de tomber entre les mains d'un brutal de marchand, lequel ayant eu avis qu'il avoit contrefait sa signature, vouloit le faire arrêter. Puisque cela est ainsi, repris-je, notre entreprise réussira infailliblement.

Le fond que Sayavedra faisoit sur mon adresse ne lui permettoit pas de douter d'un succès dont je l'assurois, quoiqu'il ne comprît rien encore à mon dessein. Ce qui le fâchoit, c'est que je ne lui donnois aucun rôle à jouer dans cette comédie. Il s'en plaignit à moi, et me demanda s'il n'y feroit qu'un personnage muet. Oh! que si, lui dis-je, et je t'en destine un dont tu t'acquitteras à merveille, En même-temps je lui ordonnai de mettre sous

son bras la cassette que j'avois achetée et remplie de balles de plomb. Outre cela je le chargeai d'un sac où il y avoit de l'argent. Ce sac étoit lié d'un ruban rouge et taché d'encre au milieu, parce que, suivant mon mémoire, il y en avoit un semblable dans le coffre-fort. Nous sortîmes ensuite tous deux de ma chambre, comme pour aller porter tout cela chez le banquier. Quand nous fûmes dans la rue, je dis à mon écuyer : Entre un moment dans la cuisine, sous prétexte de demander à l'hôte à quelle heure nous dînerons, et ce qu'il nous prépare pour dîner. En un mot, fais si bien que sa femme et lui remarquent et considèrent attentivement cette cassette. Il nous importe fort qu'ils en soient frappés l'un et l'autre; ensuite tu reviendras me joindre ici.

L'homme du monde le plus propre à s'acquitter d'une pareille commission, c'étoit Sayavedra. Il alla dans la cuisine, où, faisant à l'hôte les questions que je l'avois chargé de faire, il lui montra sans affectation la cassette et le sac. L'hôte et l'hôtesse les regardèrent avec de grands yeux. La cassette sur-tout parut si jolie à la femme, qu'elle ne put s'empêcher de la prendre entre ses mains et de l'examiner. L'hôte fit la même chose à son tour, et s'écria : Vive Dieu! qu'elle est pesante! Elle doit l'être, dit alors Sayavedra, puisqu'elle est toute pleine de pièces d'or, tant d'Espagne que

d'Italie. Il y en a là-dedans, ajouta-t-il, pour plus de douze mille francs. Nous allons les déposer, avec ce sac, chez un banquier. Chez un banquier! interrompit l'hôte d'un air brusque; quand il y en auroit pour cent mille écus, cette cassette et ce sac seroient aussi sûrement dans ma maison que chez le plus riche marchand de la ville. L'hôtesse, aussi chatouilleuse que son mari sur le point d'honneur, dit : Nous avons eu aussi quelquefois des dépôts, et, graces à Dieu et à la sainte Vierge, nous les avons fort bien gardés. J'en suis persuadé, reprit Sayavedra. Si vous n'étiez pas d'honnêtes gens, mon maître ne seroit pas venu loger chez vous avec tant d'argent; ne croyez donc pas qu'il ait mauvaise opinion de votre maison. Il est sur-le-point de partir pour Venise; il a besoin d'une lettre de crédit pour cette ville, et nous allons mettre en gage ces douze mille francs chez le banquier qui la lui doit fournir.

Cela change la thèse, répliqua l'hôte apaisé; je n'ai plus rien à dire. Eh! comment nommez-vous ce banquier? Jérôme Plati, répartit mon confident. Peste! reprit l'hôte, c'est un Crésus; c'est dommage qu'il soit juif comme un chien. Il vous fera bien payer ce dépôt, sur ma parole. Si vous m'en eussiez seulement dit un mot, je vous aurois enseigné des gens plus raisonnables. Il n'est plus temps, dit Sayavedra; mon maître est déjà convenu de

tout avec ce banquier, il en faut passer par-là. Mais je ne songe pas, poursuivit-il, que je m'amuse trop avec vous; mon patron m'attend. Je ne suis venu dans la cuisine que pour m'informer si nous aurions le temps de faire notre affaire avant le dîner. L'hôte lui dit qu'il n'étoit pas nécessaire de nous presser, et que nous trouverions toujours dans sa maison de quoi faire bonne chère.

Mon confident vint me rendre compte de cet entretien; puis nous allâmes tous deux nous promener hors de la ville. Nous regagnâmes ensuite l'hôtellerie, où Sayavedra, par mon ordre, entra tout doucement, et alla remettre dans ma chambre la cassette et le sac. On n'étoit point encore à table; l'hôte, par considération pour moi, avoit retardé le dîner, et il fit servir dès qu'il sut mon arrivée. Après un long repas je me retirai dans ma chambre, où l'hôte, averti que je souhaitois de lui parler, accourut, et demanda ce qu'il y avoit pour mon service. Je me plains de vous, lui dis-je: avez-vous pu me croire capable de me défier d'un homme d'honneur comme vous? Pour vous faire connoître l'injustice que vous m'avez faite, je vous conjure de me garder cette bourse de cent pistoles jusqu'à mon départ pour Venise. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche une bourse musquée, où il y avoit cette somme en doubles pistoles. Il

fut si sensible à cette marque de confiance, qu'il en parut tout transporté de joie.

Sur la fin de ce jour-là le commis du banquier se déroba de chez son maître pour nous venir trouver. Hé bien, Aguilera, lui dis-je, votre patron n'a-t-il pas été fort surpris de ne m'avoir point revu depuis ce matin? Vous n'en devez pas douter, répondit-il. Après vous avoir attendu jusqu'à une heure, il a commencé de craindre que vous ne revinssiez pas. Comme il ne peut ignorer la mauvaise réputation qu'il a dans Milan, il s'est imaginé que quelqu'un aura été assez charitable pour vous en avertir, et je me suis aperçu, à son air rêveur et chagrin, qu'il en étoit très-mortifié. Apprenez-moi encore, repris-je, si les trois hommes que j'ai vus ce matin dans votre boutique y sont demeurés long-temps après moi. Aguilera me répartit que non, et que du reste de la matinée il n'y étoit venu personne. Je fus ravi de savoir cette circonstance, et j'assurai mes associés que dans trois ou quatre jours, tout au plus tard, on verroit le dénoûment de cette pièce. Le commis, charmé de cette assurance, me donna le bonsoir; mais, avant que de nous séparer, je lui défendis de revenir à l'hôtellerie. Je lui en représentai les conséquences; et il fut arrêté entre nous que tous les jours à certaine heure Aguilera se trouveroit dans

certain endroit, où Sayavedra lui donneroit ses instructions de ma part.

J'eus mes fausses clefs deux jours après. Notre commis, qui en fut bientôt informé, dit à son ami qu'il pourroit s'en servir dès le dimanche suivant l'après-dînée, tandis que son bourgeois s'amuseroit, selon sa coutume, à jouer aux échecs avec un de ses voisins. J'instruisis alors Sayavedra de tout ce que je prétendois faire, ainsi que de tout ce qu'il avoit à dire au commis; et le samedi au soir je l'envoyai au rendez-vous, chargé des deux fausses clefs avec la cassette, où il y avoit dix quadruples, trente écus romains et trois petits papiers, à la place des balles de plomb qui y étoient auparavant. A l'égard du sac où il y avoit de l'argent, je le gardai: je ne l'avois taché d'encre, et lié d'un ruban rouge, que pour le faire paroître ainsi devant l'hôte et l'hôtesse, afin qu'ils pussent témoigner l'avoir vu, comme je n'avois mis des balles de plomb dans la cassette que pour la rendre pesante, et faire croire à ces bonnes gens qu'elle devoit être pleine d'or.

Dès que mon confident vit Aguilera, il lui dit: Tiens, mon ami, voici de quoi il s'agit; écoute-moi avec toute l'attention dont tu es capable, et retiens bien tout ce que je vais te dire. Demain, lorsque tu auras ouvert le coffre-fort, tu prendras la bourse de chamois qui est dedans, et tu la videras

dans cette cassette ; mais n'oublie pas d'ôter quarante pistoles des mille qui y sont, et de les remplacer par ces dix quadruples. Tu ne manqueras pas non plus d'y mettre ce petit papier, qui est un bordereau de cette somme, et qui déclare qu'elle appartient à don Juan Osorio, dont mon maître emprunte le nom dans cette affaire. Voilà, continua-t-il, un second bordereau que tu fourreras dans le sac où tu dis qu'il y a trois cent trente écus, et qui est taché d'encre et lié avec un ruban rouge ; tu tireras en même-temps de ce sac trente écus de ceux qui y sont, pour y glisser ces trente écus romains que tu vois. Il ne me reste plus qu'à te recommander une chose, qui n'est pas la moins importante ; c'est d'ouvrir la petite armoire où ton patron enferme ses livres de compte, et d'écrire sur son journal les paroles qui sont tracées sur ce troisième papier, bien entendu que tu les mettras après le nom de don Juan Osorio, que tu trouveras marqué dessous, et bien entendu encore que tu emploieras toute la dextérité de ta main à contrefaire l'écriture du sieur Jérôme Plati. Le seigneur don Guzman mon maître, ajouta-t-il, n'exige plus rien de toi qu'une petite chose très-aisée ; c'est que lundi, quand il ira fondre la cloche, tu fasses le serviteur zélé, jusqu'à l'accabler d'injures, et le frapper même pour rendre la scène plus naturelle.

Aguilera interrompit en cet endroit son ami.

Je comprends fort bien tout ce projet, lui dit-il; et je vois bien que tu sers un maître juré fripon : tu peux l'assurer que je ferai demain tout ce qu'il me prescrit, et que je ne gâterai pas son ouvrage. Là-dessus Sayavedra lui mit entre les mains la cassette, où étoient les trois papiers, les dix quadruples, et les trente écus romains, que le commis emporta chez lui pour les y cacher, jusqu'à ce qu'il fût temps d'en faire l'usage que je souhaitois.

CHAPITRE II.

Quel fut le succès de cette fourberie.

Je ne passai pas le dimanche sans inquiétude : je craignois qu'il n'arrivât quelque contre-temps qui fît échouer notre entreprise; mais mon confident ayant été le soir au rendez-vous revint plein de joie m'annoncer que tout avoit été fait comme je le désirois, et qu'Aguilera se préparoit à bien jouer son personnage le jour suivant. Ce rapport rendit mon esprit plus tranquille, et me fit attendre plus patiemment l'heure de paroître devant le banquier.

Si tôt qu'elle fut venue, je me rendis chez lui,

il étoit seul dans sa boutique. Après l'avoir salué fort poliment, je lui dis que je le priois de me rendre ce que je lui avois apporté quelques jours auparavant. Il me demanda, d'un air étonné, ce que je lui avois apporté. Eh! parbleu, lui dis-je, cet or et cet argent que je vous ai confié. Quel or et quel argent, répondit-il? Oh! oh! repris-je, vous verrez que j'aurai rêvé cela; sur mon ame, celui-là n'est pas mauvais. Celui-là est encore meilleur, répartit le banquier, de vouloir que je rende ce qu'on ne m'a point donné. Cessons, lui dis-je, s'il vous plaît, cessons de badiner; ce badinage n'est pas de mon goût. C'est vous-même qui vous égayez, me dit-il. Je me souviens bien que ces jours passés vous vîntes dans ma boutique, et qu'une heure après vous deviez mettre en dépôt chez moi douze mille francs; mais vous m'avez manqué de parole. C'est vous, lui répliquai-je, qui manquez de mémoire: je vous les ai mis entre les mains, et je ne sortirai pas d'ici que vous ne me les ayez rendus dans les mêmes espèces que je vous les ai livrés. Passez votre chemin, s'écria-t-il, vos discours commencent à m'impatienter; je ne vous connois point, et je n'ai jamais eu rien qui fût à vous: allez chercher votre argent où vous l'avez porté.

Comme de moment en moment nous le prenions, le banquier et moi, sur un ton plus haut,

tous les voisins prêtoient une oreille attentive à notre contestation, et les passants s'arrêtoient pour nous écouter, se demandant les uns aux autres le sujet de notre dispute. Pour les en instruire je me mis à crier à pleine tête : O traître ! ô voleur infâme ! que la justice de Dieu et celle des hommes s'unissent pour te punir ! Quand je t'ai confié mes pistoles et mes écus tu m'as reçu bien gracieusement, et aujourd'hui que je viens te prier de me les rendre, tu feins de ne savoir qui je suis, et tu prends le parti de nier effrontément le dépôt : fais-le tout-à-l'heure apporter sur cette table, ou je te l'arracherai de l'ame. Le banquier, de son côté, m'apostrophoit dans les termes que je méritois, et des injures, insensiblement nous en vînmes aux voies de fait. Il voulut me chasser de sa boutique en me poussant rudement par les épaules. Je le poussai d'une si grande force que je le jetai par terre. Alors Aguilera vint fondre sur moi d'un air furieux, et me donna quelques gourmades, que je lui rendis, de façon que plusieurs spectateurs de notre combat furent obligés d'entrer dans la boutique pour nous séparer. Le commis, se voyant retenu par des personnes qui l'empêchoient de me rejoindre, se débattoit entre leurs mains comme un possédé ; et moi, les yeux étincelants de rage et la bouche écumante, je le défiois de m'approcher.

Il y avoit déjà près d'une heure que cela duroit, lorsque le *bargello*, par hazard, ou peut-être parce que quelqu'un l'avoit été avertir de ce qui se passoit, parut, et fendant la presse, arriva dans la boutique. Il demanda d'abord le sujet de notre différend. Je voulus aussitôt le lui conter, et le banquier prit en même-temps la parole pour dire aussi ses raisons. Le *bargello* nous fit taire tous deux; puis, s'étant informé qui étoit le plaignant, il me dit de parler le premier, et qu'après cela il donneroit audience à mon adversaire. A ces mots, un grand silence succéda au bruit: tous les assistants se préparèrent à m'écouter. Il y a six jours, dis-je au *bargello*, que je vins dans cette boutique sur les dix heures du matin; je priai le seigneur Jérôme Plati de trouver bon que je remisse entre ses mains une somme assez considérable d'argent dont j'étois chargé, et que je ne croyois pas trop en sûreté dans l'hôtellerie où je suis logé. Il me répondit avec beaucoup de politesse que je n'avois qu'à lui faire apporter l'espèce, et qu'il la garderoit aussi long-temps que je le jugerois à-propos. Je retournai chez moi sur-le-champ, et je revins ici une heure après avec mon valet, qui portoit dans une cassette de cuivre doré mille pistoles en or, tant d'Espagne que d'Italie, avec un sac taché d'encre et lié d'un ruban rouge, où étoient en argent trois cents trente écus, dont

il y en avoit trente de romains. Le banquier compta et pesa les espèces, qu'il remit avec leurs bordereaux dans la cassette et le sac; puis il enferma le tout dans son coffre-fort.

Jusque-là le banquier n'avoit osé m'interrompre, quoique dans la fureur qui le dominoit il eût été tenté vingt fois de le faire; il s'étoit contenté de lever les mains et les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de mon imposture, et pour obéir au *bargello*, qui lui faisoit signe à tout moment de me laisser achever; mais la patience lui échappa dans cet endroit. Voilà, s'écria-t-il, le plus impudent menteur qu'il y ait jamais eu sur la terre. S'il y a chez moi une cassette pareille à celle dont il vient de parler, je veux perdre la vie avec tout ce que j'ai au monde. Et moi, m'écriai-je à mon tour, si ce que je dis n'est pas véritable, je consens que le banquier jouisse tranquillement de mon bien, et qu'on me coupe les oreilles en présence de toutes les personnes qui nous écoutent, comme à un traître, comme à un voleur audacieux qui ose demander ce qui ne lui appartient pas. Au-reste, poursuivis-je, il est bien aisé de découvrir la vérité. Il ne faut qu'ouvrir le coffre-fort, et l'on y trouvera ma cassette et le sac, avec les bordereaux, qui font connoître que c'est mon argent. Ordonnez, seigneur *bargello*, ordonnez tout-à-l'heure que ma partie nous montre ses

livres de compte; vous verrez ce qu'elle y a écrit elle-même le jour qu'elle a reçu le dépôt. Vous avez raison, dit alors le *bargello;* les discours sont ici superflus. Allons, seigneur Plati, s'il vous a donné des espèces, cela doit être marqué sur vos livres. Sans doute, répondit le banquier : je ne crains pas que vous les voyiez; et s'il est fait mention des douze mille francs en or que cet étranger assure avoir déposés chez moi, je confesserai qu'il dit vrai, et que je suis l'imposteur. En même-temps il dit à son commis de tirer de l'armoire son grand livre de compte. Aguilera ne l'eut pas si tôt présenté, que je m'écriai : Ah! fourbe, ce n'est point celui-là qui rendra témoignage de ta mauvaise foi, c'en est un plus petit et plus large. Le commis dit à son maître : Il veut dire apparemment votre journal. Mon journal soit, répondit le banquier, apportez tous les livres qui sont dans ma maison. Enfin Aguilera produisit le journal en me disant : Est-ce celui-ci? Je répondis que oui. Le *bargello* le prit aussitôt pour le feuilleter; et y trouvant ce que le commis y avoit écrit par mon ordre, il lut à haute voix les paroles suivantes :

Aujourd'hui, 13 février 1586, don Juan Osorio m'a remis neuf cents soixante pistoles en or, tant d'Espagne que d'Italie, et dix quadruples, qui font ensemble la somme de mille pistoles, lesquelles sont, dans mon coffre-fort,

dans une cassette de cuivre doré. Plus, j'ai reçu dudit don Juan, le même jour, un sac lié d'un ruban rouge, où il y a trois cents trente écus, dont trente sont romains.

Les assistants n'eurent pas plus tôt entendu lire ces mots, qu'ils commencèrent tous à murmurer contre Jérôme Plati, et à me donner gain de cause. Ce qu'il y avoit d'heureux pour moi là-dedans, c'est que ce banquier ne passoit pas dans la ville pour un homme fort scrupuleux; de sorte que chacun croyoit sans peine qu'il pouvoit m'avoir fait la friponnerie dont je l'accusois. Le *bargello* lui fit lire ces paroles, et lui demanda s'il ne les avoit pas écrites. Le bourgeois, surpris d'une chose qui lui sembloit si extraordinaire, répondit, avec une agitation qui lui ôtoit presque l'usage de la voix, qu'il avoit écrit les premiers mots et non les autres. Cependant, lui répliqua l'officier de justice, tout paroît de la même main. J'en demeure d'accord, répartit le banquier, et toutefois ce n'est point là mon écriture. Il ne suffit pas de la désavouer, dit le *bargello*, il faut en prouver la fausseté.

Une nouvelle scène acheva de persuader au peuple que je n'avois pas tort de me plaindre. Une voix de tonnerre se fit entendre dans la foule, et l'on vit paroître un grand homme en tablier de cuisine, avec un long couteau pendant à sa cein-

ture. C'étoit mon hôte que Sayavedra avoit été chercher, et qui, ayant appris que le banquier nioit le dépôt, étoit furieusement animé contre lui. Pourquoi, s'écria-t-il en arrivant, ne pend-on point cet archi-juif? Pourquoi ne met-on pas le feu à sa maison et ne le brûle-t-on pas avec sa race? Puis apercevant l'officier de justice : Monsieur le *bargello*, lui dit-il, est-ce que vous souffrirez qu'on pille, qu'on ruine et qu'on assomme impunément un brave cavalier, pour avoir confié son bien à un voleur? Ce bon gentilhomme est logé chez moi, et je puis vous assurer que j'ai vu et manié la cassette et le sac qu'il a malheureusement confiés à ce banquier, qui n'est que trop connu dans Milan pour ce qu'il est.

Le sieur Jérôme Plati, tout consterné qu'il étoit, se défendoit de son mieux; mais il avoit la voix si foible qu'à-peine pouvoit-on l'ouïr à deux pas de lui, au-lieu qu'on entendoit distinctement mon hôte d'un bout à l'autre de la rue. Aussi le peuple, qui donne toujours raison en pareil cas à ceux qui crient avec le plus de force, ne doutant plus de la justice de mes plaintes, dit hautement qu'il falloit obliger le banquier à rendre gorge sur-le-champ. Le *bargello* se tournant alors vers l'accusé lui représenta qu'il ne devoit point s'obstiner à vouloir garder un argent qui n'étoit pas à lui; qu'on le forceroit bien à me le restituer, et qu'il

alloit lui-même faire dans toute sa maison une exacte recherche de la cassette et du sac. Donnez-moi, ajouta-t-il, la clef de votre coffre-fort. Commençons par le visiter; aussi-bien l'accusateur prétend que c'est là que vous avez mis le dépôt. Plati, craignant quelque pillage dans ce désordre, ne pouvoit se résoudre à livrer la clef; ce qui fut cause que tout le monde cria que s'il la refusoit, il n'y avoit qu'à le mener en prison. Nous allons mieux faire, dit l'officier; s'il n'obéit pas tout-à-l'heure, je vais faire enfoncer son coffre-fort.

Le malheureux banquier, voyant que sa résistance seroit inutile, tira de sa poche la clef que le *bargello* lui demandoit, et la lui remit entre les mains. L'officier, après avoir choisi quatre bourgeois de ceux qui étoient présents pour être témoins de l'opération qu'il méditoit, alla ouvrir le coffre-fort devant eux et Plati, lequel pensa s'évanouir lorsqu'il en vit tirer la cassette de cuivre et le sac. Le *bargello* s'adressant ensuite à ce pauvre diable, lui dit : L'ami, vous vouliez perdre la vie avec tous vos biens, si cette cassette étoit dans votre maison : il n'y a, ma foi, qu'à vous croire sur votre parole. Tudieu ! quel dépositaire ! En achevant ces mots il referma le coffre, et revint dans la boutique, tenant la cassette d'une main et le sac de l'autre; ce que les assistants n'eurent pas si tôt remarqué, qu'ils commencèrent, et parti-

culièrement mon hôte, à charger le banquier d'injures et de malédictions. L'officier, pour approfondir encore mieux la chose, dit qu'il falloit ouvrir cette cassette : il me demanda si j'en avois la clef; je la tirai de ma poche, et la lui donnai. La première chose qui s'offrit à ses yeux fut le bordereau, conçu dans ces termes : *Il y a dans cette cassette neuf cents soixante pistoles d'or tant d'Espagne que d'Italie, et dix quadruples; le tout faisant mille pistoles, et appartenant à don Juan Osorio.* Il trouva les quadruples dans un papier à part : il les fit voir au banquier; après cela, il ouvrit le sac où étoient les trente écus romains avec les autres, et un bordereau.

Les cris du peuple redoublèrent à la lecture des bordereaux et à la vue des espèces qui étoient spécifiées. Chacun pressoit le *bargello* de me donner à l'instant la cassette et le sac; et cet officier alloit céder à leurs instances, si je n'eusse déclaré que je ne prétendois recevoir mon argent que des mains de la justice, puisque nous étions dans une ville où, grace à Dieu, il y avoit de bons juges. Le *bargello* somma encore une fois le sieur Jérôme Plati de dire ce qu'il avoit à alléguer contre de si fortes preuves. Le banquier, plus mort que vif, et ne sachant ce qu'il devoit penser d'une aventure qui ne lui paroissoit pas naturelle,

répondit qu'il y avoit là-dedans de la magie, et qu'assurément le diable s'en mêloit. Si vous n'avez pas de meilleure raison que celle-là pour confondre votre partie, lui dit l'officier, vous avez bien la mine de perdre votre cause, et même d'être puni sévèrement. Après avoir parlé de cette sorte, il mit la cassette et le sac en dépôt chez un riche marchand du quartier, et alla faire son rapport aux juges, qui nous citèrent, Plati et moi, pour comparoître devant eux le lendemain. Le banquier se trouva si malade, qu'il lui fut impossible d'aller à l'audience; il se contenta d'y envoyer sa femme et son commis avec quelques-uns de ses amis: pour moi j'y parus hardiment, accompagné de Sayavedra, de mon hôte et de mon hôtesse, qui furent interrogés tous trois l'un après l'autre, et qui en dirent plus, sur-tout ces deux derniers, qu'ils n'en avoient vu ni entendu. Les juges ouïrent aussi Aguilera et sa maîtresse, qui confessèrent que, n'ayant pas toujours été dans la boutique le jour que je disois avoir porté mon argent au banquier, c'étoit de quoi ils ne pouvoient en conscience rendre témoignage.

Sur toutes ces dépositions, les magistrats condamnèrent ma partie à me restituer mon or et mon argent, aux dépens du procès, avec défense d'ouvrir sa boutique à l'avenir, et d'exercer la profession de banquier dans tout l'état de Milan.

Le *bargello*, pour exécuter cette sentence, me mena chez le marchand dépositaire de ma cassette et de mon sac, et, me les ayant remis lui-même entre les mains, il me renvoya triomphant à mon hôtellerie. Lorsque j'y fus arrivé, je n'eus pas peu d'occupation à recevoir les compliments qu'on me fit sur l'heureux succès de mon affaire. L'hôte et sa femme, entr'autres, en avoient une joie qu'ils ne pouvoient modérer. Pour leur en marquer ma reconnoissance, je leur fis de petits présents, et tous leurs domestiques eurent sujet de se louer de mon humeur généreuse.

CHAPITRE III.

De la part que Guzman fit de ce vol à ses associés, et de la route qu'il prit en sortant de Milan.

Si tôt que je me vis en possession d'un argent si bien gagné, j'aurois souhaité d'être bien loin de Milan; mais, comme un départ trop précipité auroit pu devenir suspect, je résolus de le différer de quelques jours. Sayavedra ne pouvoit se lasser de toucher nos pistoles; et les prenant quelque-

fois pour des pièces d'or qu'on voit en songe, il ne savoit s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé; puis, pensant au stratagême que j'avois inventé pour faire un si beau coup, il m'élevoit au-dessus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyois pas si grec, me disoit-il, quoique je vous connusse pour un jeune homme des plus adroits; vous serez long-temps mon maître. Ami Sayavedra, lui dis-je, c'est trop vanter un tour assez commun : ce qui mérite seulement d'être loué, c'est de savoir éviter le péril en volant; car de s'introduire dans une maison ouverte, y prendre une robe-de-chambre, et recevoir cent coups de fouet, rien n'est plus aisé.

Nous passâmes, mon écuyer et moi, le reste de la journée à nous entretenir dans l'hôtellerie avec beaucoup de gaieté. Quand la nuit fut venue, nous sortîmes tous deux pour aller trouver Aguilera, qui nous attendoit au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver il se mit à rire, et nous suivîmes son exemple. Il ne manqua pas ensuite de me complimenter aussi sur mon habileté; après quoi, il fut question de partager notre butin. Je tirai de ma poche une grande bourse où il y avoit trois cents pistoles que je lui donnai, en lui disant que j'en destinois autant à Sayavedra, et que je garderois le reste pour moi, étant bien juste que celui qui avoit le plus travaillé dans cette affaire et joué le plus gros jeu eût la plus grosse part. Mes

deux associés en demeurèrent d'accord, et m'assurèrent qu'ils étoient très-contents. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arrêtât au rendez-vous, nous dîmes adieu au commis, et nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-soupée à compter toutes mes espèces. Quel sujet de ravissement pour moi, de me trouver en fonds de plus de sept mille francs, sans parler de ce que j'avois gagné à Bologne! Je ne m'étois jamais vu si riche, et je ne me souvenois plus d'avoir été volé à Sienne.

En me promenant le lendemain dans les rues, ayant jeté les yeux par hazard dans la boutique d'un quincaillier, je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, et je la pris pour une chaîne d'or pur; je demandai au marchand combien elle pesoit. Il me répondit en riant que tout ce qui reluisoit n'étoit pas or, et que si j'avois envie d'acheter cette chaîne, il m'en feroit très-bon marché. Je fus tenté de l'avoir; je lui en donnai ce qu'il voulut, et je l'emportai. Sayavedra, qui étoit avec moi, n'avoit pu s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette; et quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit: Seigneur don Juan Osorio, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a coûté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondis-je; et dans ce louable dessein,

je vais la porter chez un orfèvre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur et de la même façon. Je m'adressai à un habile ouvrier qu'on m'enseigna; il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvoit les distinguer l'une de l'autre que par le son.

Enfin je partis de Milan avec ces deux bijoux, et toutes les plumes que j'avois tirées de l'aile du sieur Jérôme Plati. Je dis dans l'hôtellerie, avant mon départ, que j'allois à Venise; mais au-lieu d'en prendre la route, j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque temps dans cette dernière ville, pour y faire les préparatifs du voyage que j'avois résolu de faire à Gênes, si jamais je me trouvois dans un état à pouvoir paroître devant mes parents sans les faire rougir: j'y voulois jouer le rôle d'un jeune abbé espagnol revenant de Rome. Pour cet effet, j'achetai des étoffes fines, dont le plus fameux tailleur de Pavie me fit une soutane et un manteau long; je me donnai des souliers de maroquin noir à talons rouges, avec des bas de soie, et tout le reste d'un habillement de prélat. J'ordonnai de plus à Sayavedra de se pourvoir de deux grands coffres de bagage; et lorsque tout fut prêt, je me mis en chemin dans une litière conduite par un muletier, avec mon écuyer à cheval, un nouveau valet à pied, et un autre muletier qui menoit une mule chargée de ballots. Ce

ut dans ce bel équipage que Gênes revit ce même Guzman qu'elle avoit vu six ou sept ans auparavant dans une situation bien misérable.

CHAPITRE IV.

De son arrivée à Gênes, et de la gracieuse réception que lui firent ses parents lorsqu'ils apprirent qui il étoit.

Nous allâmes loger à la Croix-Blanche, qui dans ce temps-là étoit la meilleure hôtellerie de la ville. Il étoit déjà nuit; et comme mon écuyer avoit pris les devants pour disposer l'hôte à recevoir chez lui un abbé de la première qualité, je trouvai tout le monde en mouvement dans la maison : une partie des domestiques étoit à la porte avec des flambeaux; et leur maître, après que Sayavedra m'eut aidé à descendre de ma litière, me conduisit à la chambre d'honneur du logis, de laquelle on fit sortir un cavalier qui méritoit mieux que moi de l'occuper.

L'hôtellerie étoit alors pleine de personnes de considération, lesquelles ne furent pas peu curieuses de savoir qui j'étois; et mon nouveau valet,

bien instruit par Sayavedra, disoit à tous les gens qui le questionnoient là-dessus que je me nommois monseigneur l'abbé don Juan de Guzman, fils d'un noble Gênois marié à Séville. Je ne sortis point de ma chambre le premier jour : je l'employai à faire l'abbé d'importance, fatigué de son voyage de Rome, et à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la ville de Gênes sous la forme d'un prélat. Tandis que je m'occupois de cette décoration, mon fidèle écuyer, ne sachant point encore le motif de ce changement de figure, me dit : Il faut, mon cher maître, que vous commenciez à vous défier de moi, puisque vous me faites un mystère du dessein que vous méditez présentement. Non, lui répondis-je, mon ami, tu as toujours ma confiance : si pendant notre séjour à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement sans t'en dire la raison, c'est qu'il n'étoit pas encore temps de te l'apprendre ; je puis, à l'heure qu'il est, satisfaire ta curiosité. Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête, je ne saurois l'exécuter sans ton secours ; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan comment mon père, noble Gênois, épousa à Séville une dame de la maison des Guzmans, dont j'ai pris le nom ; je t'ai même dit en gros l'histoire de ma vie ; mais je ne t'ai point parlé d'une aventure dont le souvenir m'a

fait former l'entreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Tolède en bon équipage, pour venir en Italie voir mes parents; je ne ménageois pas mieux que toi mon argent sur la route, de sorte que j'arrivai à Gênes dans un état misérable. Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques personnes de la famille, et, entr'autres, devant un de mes oncles, qui me reçut fort mal, ou plutôt me traita si cruellement, que je jurai de m'en venger si jamais la fortune m'en offroit l'occasion : je prétends garder mon serment, puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parents ; c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunte ce déguisement qui te surprend si fort : outre qu'il inspire du respect, il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnoissable à des yeux qui ne m'ont vu qu'en passant, quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce temps-là ne m'ôteroit pas la crainte d'en être reconnu. Préparons-nous, cher Sayavedra, à jouer de bons tours dans ma famille ; j'y suis poussé par un juste ressentiment, et par l'intérêt. Mon confident me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il suivroit exactement les instructions que je lui donnerois. Nous concertâmes tous deux ce que nous devions faire, et voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

Je me mis le lendemain, second jour de mon arrivée, en soutane et en manteau long; et me regardant dans le miroir, je me parus à moi-même tout un autre homme; sans vanité, je n'avois pas mauvaise mine. Quand je n'aurois pas eu le talent de bien faire toutes sortes de personnages, j'avois vu à Rome tant de beaux modèles d'abbés de conséquence, que je n'eusse pu manquer de les copier. Pour moi, j'attrapois à merveille leurs meilleurs airs: je savois me rengorger, prendre un maintien grave et fier, trousser ma soutane et mon manteau de façon que je laissois voir une jambe qui n'étoit pas mal faite, avec un bas de soie et un soulier mignon; porter mon chapeau d'une manière aussi galante que modeste; envisager enfin les gens sans attacher sur eux mes regards, et adoucir ma voix en leur parlant: je possédois parfaitement tout cela par théorie, et je sortis pour aller montrer dans la ville que je le savois aussi-bien pratiquer. Sayavedra, mon majordome, me suivoit avec mon laquais, tous deux sur deux lignes, et fort proprement vêtus. On me considéroit avec de grands yeux, comme on a coutume de regarder un étranger, et chacun me faisoit de profondes révérences, ou, pour mieux dire, à mon habit de soie; car on est traité dans le monde suivant ce qu'on y paroît: que Cicéron se présente mal habillé, Cicéron passera pour un cuistre.

Je me promenai dans les rues pendant plus d'une heure, répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisoit en abbé accoutumé à recevoir des honneurs; après quoi je retournai à l'hôtellerie, où l'hôte me fit avertir que le dîner étoit prêt, et demander si je trouverois bon que quelques personnes de qualité mangeassent à ma table. Je répondis que cela me feroit plaisir. Un moment après, étant entré dans la salle où je devois dîner, je vis arriver quatre cavaliers qui me saluèrent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement; et remarquant qu'on avoit servi, je m'assis à bon compte à la place d'honneur; ensuite je priai ces messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi: je m'en aperçus; et l'égayant moi-même tout le premier, pour faire connoître à ces messieurs que je n'étois pas si diable que j'étois noir, je fis deux ou trois petits contes badins, qui excitèrent quelques personnes de la compagnie à suivre mon exemple.

Ces gentilshommes s'amusoient ordinairement à jouer l'après-dînée, et quelquefois encore l'après-soupée; ils jouoient assez gros jeu, et même en honnêtes gens. Je passois volontiers une heure à les regarder; après cela je me retirois. Ils auroient bien souhaité qu'il m'eût pris fantaisie de jouer avec eux, me croyant plus riche abbé qu'habile joueur, quoiqu'ils ne dussent point ignorer

qu'il y a de grands filous parmi les petits collets. Je n'eus garde de satisfaire si tôt leur envie, quelque penchant que j'y eusse; au contraire, je témoignai de la répugnance pour le jeu; et ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiarisés ensemble que je me défendis mollement de faire une reprise. Lorsqu'ils me virent à moitié rendu, ils redoublèrent leurs instances, et je fis semblant de leur céder par complaisance pure. Je ne jouois pas long-temps, et je ne jouois que très-petit jeu, sans employer Sayavedra, ni même tout mon savoir-faire; ainsi ce que je perdois étoit peu de chose, et je ne voulois rien embourser de ce que je gagnois : tantôt je le laissois pour les cartes, et tantôt j'en faisois présent aux gens de ces messieurs, ou je le donnois aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de seigneur généreux; ce qui faisoit que, lorsqu'il m'arrivoit de me mettre au jeu, les passe-volants, qui s'occupent à voir jouer des après-dînées pour recevoir quelques ducats, venoient tous se placer derrière moi.

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main, et j'abandonnai le reste à ceux qui étoient autour de moi; puis me tournant vers un capitaine de galère, qui étoit du nombre de ces passe-volants, je lui dis tout bas, en lui glissant secrettement dans la main l'argent que j'avois dans la mienne : Vous avez été trop

long-temps en Espagne pour ignorer qu'un gentilhomme qui a vu le jeu, et pris part à la fortune d'un joueur, ne refuse point la petite marque de reconnoissance qu'il lui veut donner; vous en pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action; mais il y a dans la vie, comme on dit, des temps où une pistole en vaut mille. Mon officier étoit alors si sec, que le plaisir qu'il eut de se voir tout-à-coup arroser d'une pluie d'or l'emporta sur sa honte. Néanmoins, malgré sa misère, je ne sais s'il fut plus sensible au bienfait, qu'à la manière dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des discours que j'interrompis deux fois pour lui parler de ses courses; je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner et souper avec moi; car il ne mangeoit pas ordinairement dans mon hôtellerie; et en le quittant, je lui demandai son amitié.

Dans le fond c'étoit un garçon de mérite, fort bien fait de sa personne, et d'un esprit agréable. Comme il étoit connu pour un très-honnête homme, il fréquentoit les nobles, et faisoit la meilleure figure que pouvoient le lui permettre les appointements d'un capitaine de galère, qui sont bien modiques à Gênes. Avec cela il aimoit le jeu; et, quoiqu'il y fût très-malheureux, il ne pouvoit se défendre de s'y embarquer quand il se sentoit un

écu dans sa poche. Cette passion, qui le dominoit, étoit accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui seul auroit suffi pour le ruiner s'il eût été riche. Il se nommoit Favello, nom qu'une dame qu'il avoit autrefois aimée lui avoit donné, et qu'il conservoit pour se souvenir d'elle. Il me conta lui-même quelques jours après cette histoire, que je ne pus entendre sans soupirer et m'attendrir, en me rappelant mon intrigue de Florence. Les bonnes qualités de ce capitaine ne furent pas toutefois la seule cause de la petite galanterie, et de toutes les honnêtetés que je lui fis. Il faut que je te l'avoue, lecteur, quand je devrois gâter dans ton esprit ce trait généreux. Je savois que les galères devoient bientôt partir pour Barcelone; et dans l'intention où j'étois de profiter de cette occasion pour repasser en Espagne, après avoir friponné mes honnêtes parents, l'amitié du capitaine Favello m'étoit trop utile pour négliger de l'acquérir; aussi tu vois que je m'y pris assez bien, puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

Effectivement, le lendemain, à mon lever, il vint me rendre ses devoirs, et m'inviter à me promener sur l'eau; ce que j'acceptai volontiers. Je me fis conduire l'après-dînée à sa galère, où je fus reçu avec tous les honneurs qu'auroient pu attendre de lui le pape ou le doge de Gênes. Nous sortîmes du port pour considérer les belles mai-

sons de plaisance qui sont le long de la mer, et qui forment le plus charmant spectacle qui puisse s'offrir à la vue. Notre officier, qui étoit Gênois d'origine, et qui disoit librement ce qu'il pensoit, ne se contentoit pas de m'en nommer tous les propriétaires, il me faisoit d'eux des portraits fort malins. Parmi les personnes qu'il épargnoit le moins, il s'avisa de citer un de mes parents. Je me mis à rire. Tout beau, lui dis-je, monsieur le capitaine, je vous demande quartier pour celui-là; savez-vous bien que je suis de sa famille? De sa famille! s'écria-t-il avec une surprise mêlée de confusion. Comment donc cela? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je; mon père étoit un noble Gênois. Une grosse banqueroute qu'on lui fit l'obligea de passer en Espagne. Il alla s'établir à Séville, où il raccommoda ses affaires en épousant une dame de la maison des Guzmans, dont je porte le nom préférablement au sien, pour deux raisons: la première, pour recueillir une succession qui, sans cela, pourroit m'échapper, et la seconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mère que de mon père, j'ai cru pouvoir choisir celui de leurs deux noms qui m'étoit le plus honorable.

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez là d'une chose dont je n'ai aucune connoissance; pardonnez-moi, s'il vous plaît. Je connois très-particulièrement deux de vos cousins, qui

m'ont plus d'une fois entretenu de monsieur votre père. Ils m'ont dit que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit; qu'il avoit été pris par un corsaire d'Alger, et qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que conçut pour lui une Algérienne, il étoit allé à Séville trouver son correspondant, et que là il avoit donné dans la vue d'une dame de qualité qu'il avoit épousée. Vous êtes donc fils de cet illustre esclave? A votre service, lui répartis-je en riant encore. Savez-vous bien, reprit-il, que le seigneur don Bertrand, frère aîné de votre père, est plein de vie? C'est un bon vieillard qui ne marche aujourd'hui qu'avec un bâton. Il n'a jamais voulu se marier, et c'est un des nobles de Gênes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorois, lui dis-je, car je ne l'ai point vu, et ma mère n'a jamais eu de commerce de lettres avec lui. Je m'étonne, ajouta-t-il, que vous ne vous soyez pas déjà fait connoître : vos parents sont assurément de grands seigneurs dans ce pays-ci, et je ne sais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez-vous que je fasse, lui répondis-je? Que j'aille décliner mon nom devant des gens qui ne me connoissent point, et qui se croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que sa parole pour garant de sa sincérité? Non, non, je n'ai pas besoin d'eux, et je ne leur demande rien. Demeurons comme nous sommes. Quand

même ils sauroient que je suis dans cette ville, étant étranger, j'attendrois qu'ils fissent la première démarche. Vous auriez raison, dit notre officier; mais trouvez bon que dès demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je suis persuadé que je ne les en aurai pas plus tôt informés, qu'ils se feront un plaisir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je répartis au capitaine : Vous êtes homme d'esprit, et vous avez de la prudence. Je veux bien vous laisser faire ce que vous jugerez à-propos; souvenez-vous seulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclinations : je ne prétends me déclarer de leur famille, qu'autant qu'ils me paroîtront en être contents.

Pendant que nous tenions de part et d'autre de pareils discours, Favello me fit servir une collation composée des plus beaux fruits et des meilleures confitures. Il l'avoit fait préparer pour moi, et il y avoit assurément employé une bonne partie des pistoles dont je lui avois fait présent. Nous ne laissâmes pas de continuer notre entretien. L'officier, qui connoissoit parfaitement mon oncle et mes cousins, me mit si bien au fait, que je pouvois me vanter, après cette conversation, de savoir aussi bien les affaires de mes parents que les miennes. La nuit qui s'approchoit nous obligea de rentrer dans le port. Nous sortîmes de la galère, et j'emmenai le capitaine à mon hôtellerie, où nous sou-

pâmes avec les gentilshommes qui y étoient logés. Après le repas, ces messieurs me proposèrent de jouer, en me disant qu'ils avoient sur le cœur les quarante pistoles que je leur avois gagnées le jour précédent, et qu'il étoit juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, et me sentant en train de gagner, je dis à Favello : Au-moins, monsieur le capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit en souriant qu'il me croyoit si heureux en toutes choses, qu'il s'applaudissoit d'être associé avec moi. La fortune en effet me favorisa depuis le commencement de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent pistoles, que je partageai avec notre officier de galère ; ce qui lui fit cette fois-là d'autant plus de plaisir, qu'il n'en coûtoit rien à sa fierté. C'est ainsi que je le disposois peu-à-peu à ne pouvoir refuser de me rendre le service que j'attendois de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avoit promis, d'aller le lendemain chez mes parents pour les informer de l'arrivée de M. l'abbé don Guzman à Gênes. Tu peux bien t'imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma personne, et qu'il leur vanta mon mérite et ma générosité, puisque dès l'après-midi on les vit venir à mon hôtellerie en fraises bien empesées, avec leurs manteaux de velours noir sur les épaules. Mon majordome, que j'avois instruit de tout ce qu'il devoit faire, les reçut à la

porte du logis, et les conduisit dans ma chambre, où je m'avançai gravement jusqu'à l'entrée, en les saluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux, l'un et l'autre enfants d'un sénateur mort depuis cinq à six ans, et frère de mon père; puis il survint un troisième cousin, fils d'une sœur encore vivante. Ils m'accablèrent de compliments, et m'offrirent leurs maisons, leur crédit et leurs bourses, parce que Favello leur avoit fait entendre que je n'en avois pas besoin. Mais quand il ne m'auroit pas fait passer dans leur esprit pour un abbé fort opulent, ce qu'ils remarquèrent dans ma chambre eût été capable de leur donner de moi cette opinion : j'avois négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, et tout ce que je possédois de plus précieux, avec la cassette de Milan tout ouverte, et dans laquelle de bons yeux pouvoient apercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermoit.

Mon oncle, garçon et chef de la famille, arriva le dernier; c'étoit particulièrement à celui-là que j'en voulois. Il s'appuyoit sur un grand bâton, et marchoit avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénérable qui m'avoit tant plu la première fois; au contraire, tout mon sang se souleva contre lui. La vue de ce vieux singe plein de malice me fit frémir, comme la présence d'un meurtrier r'ouvre les blessures de l'homme qu'il a tué : je crus voir

avec lui des esprits follets qui s'apprêtoient à me berner. Je ne laissai pas pourtant, malgré la haîne que je me sentois pour lui, de le recevoir encore mieux que mes cousins, qui, sortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnèrent par respect la place. Le vieillard commença par me témoigner la joie qu'il avoit de voir le fils d'un frère qui lui avoit toujours été cher; puis, me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, il me dit que je ressemblois beaucoup à mon père, et qu'il étoit bien glorieux pour la famille d'avoir un rejeton si propre à lui faire honneur. Il se plaignit ensuite de ce que je n'avois pas été prendre un logement chez lui, où il y avoit des appartements plus convenables qu'une hôtellerie à un homme de mon caractère et de ma qualité. Je lui prodiguai là-dessus des remercîments accompagnés des plus vives démonstrations de sensibilité; après cela, je lui dis que mes cousins m'avoient offert aussi leurs maisons, ce que je n'avois eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parents pour le peu de jours que j'avois à demeurer à Gênes, où je n'étois venu que pour m'informer de l'état de notre famille, tant pour ma satisfaction que pour celle de ma mère, qui m'en avoit chargé.

Ces derniers mots donnèrent occasion au bon homme don Bertrand de me demander des nouvelles de ma mère et de ses enfants. Je répondis

que j'étois son fils unique, et peu s'en fallut que, par inadvertance, il ne m'échappât de dire que j'avois deux pères; mais je retins ma langue, et fis un très-bel éloge de ma mère, composé de contre-vérités. Mon oncle, impatient de me conter ce que je savois aussi-bien que lui, m'interrompit en me disant : Mon neveu, il faut que je vous détaille une aventure qui nous arriva il y a six ou sept ans. Il parut dans Gênes un petit fripon presque nu; il couroit les rues en disant à tous ceux qui vouloient l'entendre qu'il étoit fils de votre père; et ce gueux, qui avoit bien l'air de ce qu'il étoit, se flattoit que quelqu'un de nos parents seroit assez crédule pour le croire sur sa parole, et assez bon pour avoir pitié de sa misère. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du déshonneur qu'il nous faisoit, et j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces, et sur-tout par la promesse que je lui fis de lui donner dès le lendemain la connoissance d'un homme qui ne manqueroit pas de lui rendre service. Lorsqu'il fut dans ma maison, je le questionnai, et je jugeai bien, par ses réponses, que c'étoit un petit pendard; aussi paya-t-il le tout ensemble : je m'aperçus qu'il mouroit de faim; je l'envoyai coucher sans souper dans un magnifique appartement, où il fut berné toute la nuit par de grands diables masqués, qui lui en donnèrent de toutes les façons.

En parlant de cette sorte, ce méchant vieillard rioit de toute sa force, tandis qu'au fond de mon ame je sentois que ce récit et le plaisir qu'il prenoit à le faire me mettoient en fureur. Néanmoins je dissimulai, et, riant du bout des dents, je lui dis que je trouvois cette aventure fort plaisante. Je suis seulement fâché d'une chose, reprit mon oncle, c'est qu'il disparut le matin et qu'il court encore. Je voudrois avoir poussé la vengeance plus loin, pour mieux punir ce misérable d'avoir osé se dire de nos parents. A ce sentiment gênois je changeai de matière, et un quart-d'heure après ce maudit barbon se leva pour s'en aller : je l'accompagnai jusqu'à la porte de la rue, en lui faisant tous les honneurs dus au frère aîné de mon père.

CHAPITRE V.

Guzman donne un grand repas à ses parents, et leur fait payer leur écot.

L'APRÈS-DÎNÉE je chargeai Sayavedra de chercher dans la ville quatre bons coffres de la même grandeur, et de les acheter. Pendant qu'il s'acquittoit de cette commission, Favello vint me voir

pour me rendre compte des entretiens qu'il avoit eus avec mes parents sur mon chapitre. Il m'assura que toute la famille étoit charmée de ma personne, sur-tout le seigneur don Bertrand mon oncle. Ce bon vieillard, poursuivit-il, m'a dit qu'il lui sembloit avoir vu et entendu parler son cher frère, tant il avoit trouvé de ressemblance entre votre père et vous ; qu'il vous voyoit à regret embrasser l'état ecclésiastique, et qu'il vous proposeroit de quitter la soutane pour épouser une de ses nièces du côté de sa mère ; qu'à-la-vérité cette fille avoit peu de bien, mais qu'il étoit dans la résolution de lui en laisser, parce qu'il avoit pour elle une amitié toute particulière. Enfin, le capitaine me protesta que mon oncle avoit conçu pour moi beaucoup d'estime et de tendresse. Cependant tout cela ne fit que blanchir contre mon ressentiment, et ne me détourna pas de mon dessein.

J'allai rendre visite le lendemain matin, premièrement à don Bertrand, qui, dans l'entretien que nous eûmes ensemble, me dit qu'étant fils unique comme je l'étois, je devois plutôt songer à soutenir ma maison, qu'à me consacrer à un état qui lui ôteroit une de ses plus belles branches. Je pensai lui répondre qu'ayant toujours gardé le célibat, il avoit fait lui-même autant de tort à sa famille que s'il eût pris le parti de l'église. Ensuite il me nomma la personne qu'il avoit envie de

me choisir pour femme. Pour l'amuser, je fis semblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il désiroit, et je finis ma visite en le priant de venir le jour suivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre et s'excuser sur son grand âge, qui ne lui permettoit pas d'assister à des banquets; néanmoins, lorsque je lui eus représenté qu'il n'y auroit à ce repas que des parents et le capitaine Favello, l'ami commun de toute la famille, il se laissa débaucher, et promit d'être de la partie, pour me marquer, dit-il, l'extrême considération qu'il avoit pour un neveu que le ciel lui envoyoit. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre, et ils me donnèrent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne fut plus question que de leur faire préparer un dîner magnifique. Je m'adressai pour cet effet à mon hôte, qui m'assura que je pouvois me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, et qu'il me répondoit d'un festin où l'on verroit également régner l'abondance et la délicatesse.

Mon majordome, qui arriva dans l'hôtellerie pendant que je parlois à l'hôte, me dit qu'il avoit acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir. Il me conduisit où ils étoient, et j'en fus très-content. Il me demanda ce que j'en prétendois faire. Je lui fis réponse qu'il n'avoit qu'à me suivre, et qu'il en seroit bientôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras, et je le

menai à la boutique d'un des plus riches orfèvres de Gênes. Je proposai à ce marchand de me prêter pour vingt-quatre heures des plats et des assiettes d'argent, moyennant un honnête profit, et en consignant entre ses mains des espèces pour la valeur de l'argenterie. L'orfèvre accepta la proposition. Nous convînmes de la somme qu'il vouloit pour le prêt; et choisissant la vaisselle qu'il me plut d'avoir, j'en pris pour neuf à dix mille francs, que je comptai en bonnes pistoles à l'orfèvre pour nantissement. Après quoi je dis à Sayavedra d'aller chercher deux des coffres qu'il savoit, d'y faire mettre lui-même la vaisselle, et de la faire porter au logis; ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce fidèle écuyer étoit capable.

Tous mes parents s'assemblèrent donc chez moi le lendemain sur le midi. Mon hôte, qui se piquoit d'être un excellent traiteur, me fit connoître qu'effectivement il étoit consommé dans l'art difficile de faire de bons ragoûts. Il nous en servit de si délicieux, que mes cousins et mon oncle même avouèrent que de leur vie ils n'en avoient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étoient pas attendus à faire si bonne chère, ils furent encore bien plus surpris quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie, et qu'ils remarquèrent que les plats et les assiettes étoient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un voyageur jouoit gros jeu en por-

tant avec lui une pareille vaisselle, et particulièrement en Italie, où l'on rencontroit des voleurs à chaque pas. Le bon-homme don Bertrand, à qui tout cet étalage d'argenterie avoit fait penser la même chose, appuya leur sentiment. C'est votre faute, mon neveu, s'écria-t-il. Vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'hôtellerie dans une ville où vous avez des parents comme les vôtres. Je conviens que c'est la plus fameuse hôtellerie de Gênes; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune; et je veux vous avertir, en homme qui a de l'expérience, que vous ne devez vous fier qu'à la bonté des serrures et des cadenas de vos coffres, parce que les hôtes, les hôtesses, leurs enfants ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez, continua-t-il, puisque vous refusez de prendre un logement chez moi, envoyez-y du-moins dès aujourd'hui votre argenterie et vos bijoux; ils seront en sûreté dans mon cabinet jusqu'à votre départ, y en eût-il pour un million d'or.

Je rendis grace à mon oncle de son obligeante inquiétude; et, feignant de mépriser la crainte d'être volé, je dis qu'en partant de Rome je m'étois contenté de laisser entre les mains de notre ambassadeur ce que j'avois de plus précieux, et qu'à l'égard de l'argenterie, quoiqu'elle fût embarrassante pour un voyageur, je n'étois pas fâché

de l'avoir pour m'en défaire dans un besoin, l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierreries. Toute la famille parut se payer de cette raison; et comme je venois de nommer notre ambassadeur, mes cousins commencèrent à parler de ce ministre. Ils dirent qu'ils l'avoient vu lorsqu'il avoit passé par Gênes pour se rendre à Rome. Alors, pour leur prouver que j'étois fort bien avec cette excellence, je leur en fis voir le portrait dont elle m'avoit fait présent; ce qui leur persuada qu'il falloit en effet que l'ambassadeur eût beaucoup d'estime et d'amitié pour moi.

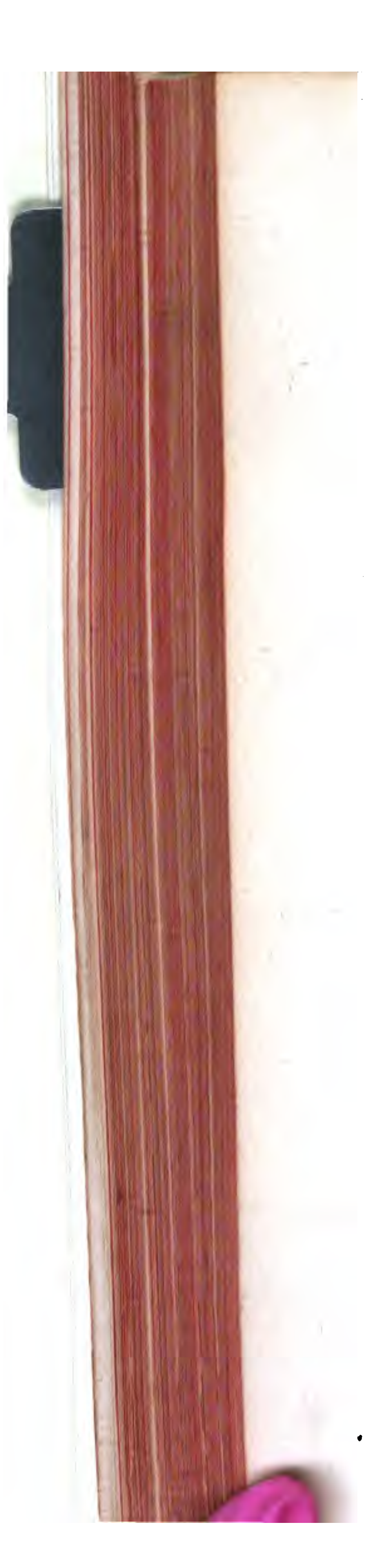
Don Bertrand, toujours occupé du péril que couroit ma vaisselle dans l'hôtellerie, revint encore une fois à la charge, et je fus obligé de lui dire, pour le contenter, que je ferois porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux coffres que je lui montrai du doigt, et dans lesquels je lui dis que j'avois coutume de la serrer. On changea de discours, et la conversation tomba sur le mariage. Là-dessus mon oncle m'adressant la parole me dit que c'étoit à mon âge qu'il falloit se marier, et non dans la vieillesse, où l'on ne faisoit que des orphelins; puis, il me représenta tous les désagréments des gens d'église, et s'étendit ensuite sur les louanges de la jeune personne qu'il souhaitoit que j'épousasse. Elle est, ajouta-t-il, ma nièce du côté de ma mère; c'est une fille d'un

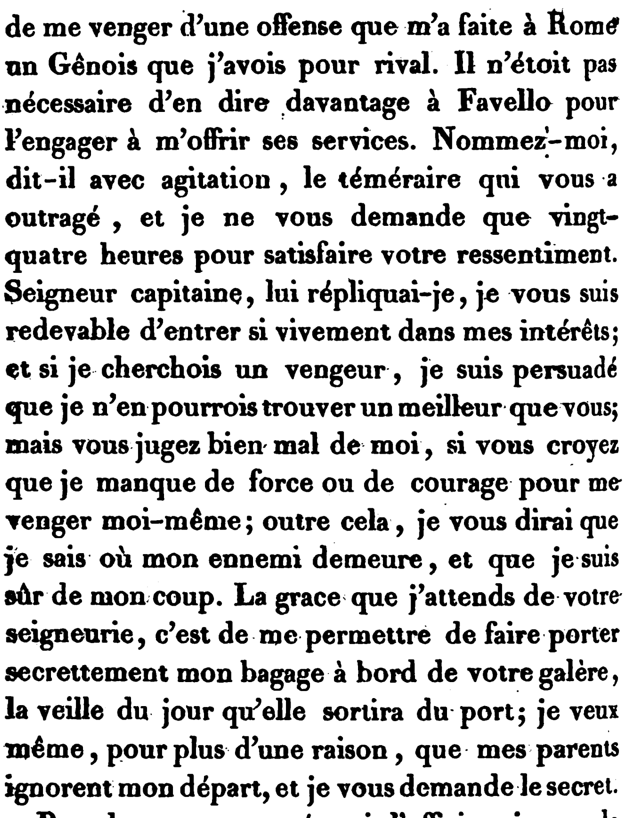
sang noble, et d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien; de plus, elle a une mère qui vous chérira comme la prunelle de ses yeux, vous et tous vos enfants.

Comme il me parut que le vieillard désiroit ardemment ce mariage, je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhaits. Que vous êtes séduisant, lui dis-je, mon cher oncle! Je sens que vous me dégoûtez de la vie ecclésiastique, et je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez, de grace, que je vous représente que j'ai déjà un bénéfice de dix mille livres de rente, et que j'en attends un autre de quinze mille, que des parents de ma mère, fort puissants à la cour de Rome, me font espérer. Il me seroit bien doux, en changeant d'état, d'avoir ces deux jolis présents à faire aux enfants de mes cousins. Ils applaudirent tous à ma pensée, et me firent par avance de grands remercîments. Sur la fin du repas, qui fut assez long, don Bertrand demanda au capitaine Favello s'il avoit reçu des ordres pour son départ. Oui, lui répondit l'officier, et nous devons partir dans trois jours pour Barcelone; on commence même dès-à-présent à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle, qui me fit connoître que je n'avois pas de temps à perdre. Aussitôt qu'on

eut dîné, je commandai à mon majordome d'enfermer mon argenterie et ma cassette dans les deux coffres, et de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure et devant mes parents, tandis que je m'entretenois avec eux. J'accompagnai mon oncle quand il voulut s'en retourner à son hôtel, et en y arrivant nous y trouvâmes, non les deux coffres où l'on avoit mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à-peu-près du même poids que la vaisselle, et que Sayavedra avoit changés fort subtilement.

Je ne pouvois mieux commencer. Voici comme je continuai : le capitaine Favello revint le soir à l'hôtellerie ; il me témoigna le chagrin qu'il avoit par avance du départ des galères par rapport à moi, dont il étoit sur-le-point de se séparer. Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittions si tôt ; peut-être nous verrons-nous plus longtemps que vous ne pensez. Il rêva un moment à ce que je venois de lui dire, et il me demanda si j'avois envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous céler, lui répondis-je, à vous dont je connois la prudence et la discrétion, à vous enfin que j'aime, et pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir mes parents m'attire moins à Gênes, que le désir





de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Gênois que j'avois pour rival. Il n'étoit pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi, dit-il avec agitation, le téméraire qui vous a outragé, et je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre ressentiment. Seigneur capitaine, lui répliquai-je, je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts; et si je cherchois un vengeur, je suis persuadé que je n'en pourrois trouver un meilleur que vous; mais vous jugez bien mal de moi, si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même; outre cela, je vous dirai que je sais où mon ennemi demeure, et que je suis sûr de mon coup. La grace que j'attends de votre seigneurie, c'est de me permettre de faire porter secrettement mon bagage à bord de votre galère, la veille du jour qu'elle sortira du port; je veux même, pour plus d'une raison, que mes parents ignorent mon départ, et je vous demande le secret.

Pour le secret, me répartit l'officier, je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur: Vive Dieu, poursuivit-il, je suis bien mortifié que dans la seule occasion que j'aurai sans doute de vous marquer mon zèle, vous refusiez de m'employer! Il me dit ces paroles d'un air si affligé, que je l'embrassai, et lui répondis, pour le conso-

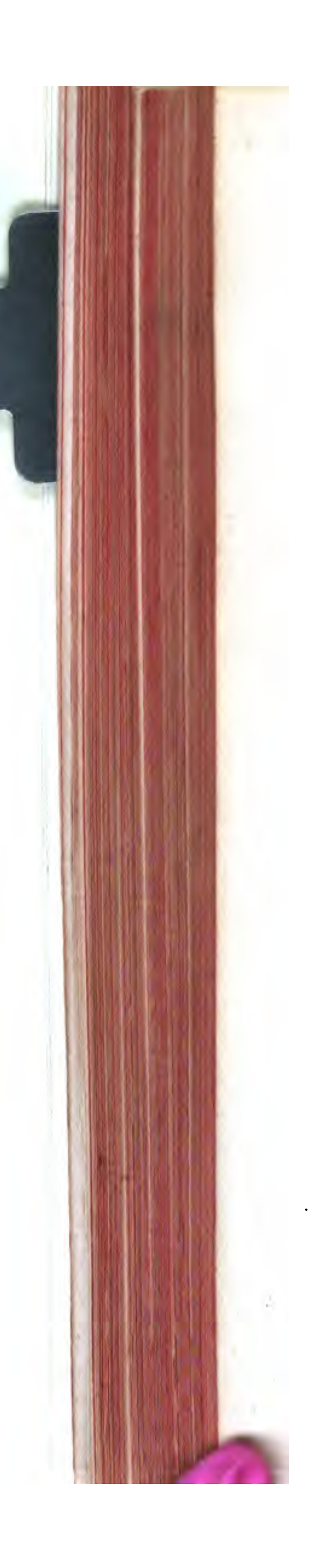
ler, que dans le cours de notre voyage il auroit dans sa galère assez d'occasions de faire éclater son amitié. Nous nous séparâmes sur cela tous deux pénétrés d'affectueux sentiments l'un pour l'autre. Le jour suivant, de grand matin, je renvoyai toute l'argenterie chez l'orfèvre par mes gens, qui me rapportèrent mes pistoles qui étoient en gage. Je les avois à-peine remises dans ma cassette, qu'un de mes cousins arriva pour me dire que notre oncle don Bertrand m'attendoit à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller; et j'y trouvai toute la famille assemblée. Nous nous mîmes gaiement à table, et nous tînmes des discours joyeux. Au milieu du repas, mon majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la salle, et m'apportant un billet: Le colonel don Antonio, me dit-il, est venu vous chercher à l'hôtellerie, et ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette lettre. Je l'ouvris sans façon, et la lus assez haut pour que mon oncle, qui étoit assis près de moi, m'entendît. Elle contenoit les paroles suivantes: « Je me marie après demain. Je compte bien que cette fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être, je romps pour jamais avec vous. Ce n'est pas tout; vous m'avez montré de belles pierreries de madame votre mère, je vous conjure de me les prêter. Ma maîtresse n'a osé apporter les siennes dans ce pays-ci. Nous ne retiendrons

vos diamants que deux jours, et nous en aurons grand soin. Je me flatte que vous ferez ce plaisir à don Antonio de Mendoce votre ami. »

Après la lecture de ce billet, je pris un air chagrin et embarrassé. Je fis le rêveur. Puis me tournant vers Sayavedra : Tu ne sais pas, lui dis-je, ce que me veut don Antonio. Il me demande mes pierreries pour en parer sa femme le jour et le lendemain de ses noces. Tu n'ignores pas que mes diamants sont à Rome chez M. l'ambassadeur. Va dire au colonel que je ne puis les lui prêter, et que j'en suis au désespoir. Monsieur, me répondit mon majordome, il croira que c'est une défaite, et que vous les lui refusez. Il aura tort, repris-je; et cependant, plutôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela, j'aimerois mieux louer des pierreries : en donnant à un joaillier quelque profit avec des sûretés, il me semble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute, dit alors mon oncle ? Mais pourquoi, continua-t-il, voulez-vous qu'il vous en coûte de l'argent pour emprunter des choses que vous pouvez avoir pour rien ? Est-ce que nous n'avons pas d'aussi belles pierreries que les marchands qui en vendent ? et ne sommes-nous pas disposés à faire tout ce qui peut vous être agréable ? Il suffit que ce cavalier soit votre ami pour que vos parents se fassent un plaisir de l'obliger. Oui certainement,

m'écriai-je, Mendoce est de mes amis. C'est un homme de qualité qui m'a rendu service à Rome, et à qui je dois la connoissance de l'ambassadeur d'Espagne. Ce colonel, dont le régiment est à Milan, s'est fait aimer dans cette ville d'une riche veuve, qui veut l'épouser en dépit de quelques parents qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Gênes pour y consommer leur mariage avec plus de liberté. C'est un officier plein d'honneur : quand on lui confieroit pour cent mille francs de bijoux, il n'y auroit rien à craindre. Quel qu'il soit, interrompit don Bertrand, puisqu'il veut voir son épouse couverte de pierreries, il aura cette satisfaction.

Charmé de ce qu'il mordoit si bien à l'hameçon, je lui dis avec transport : En vérité, mon cher oncle, vous êtes trop généreux, et je dois appréhender d'abuser de vos bontés. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation; c'est de bon cœur que je vous offre mes diamants. Pour vous le prouver, je vais tout-à-l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, et dans lequel il y avoit pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins, voyant que le bon-homme en usoit de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins généreux



que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, et véritablement le lendemain matin ils m'en apportèrent à mon hôtellerie à-peu-près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint que le dernier; et comme nous nous entretînmes assez long-temps, il fit tomber la conversation sur mon bénéfice. Il me dit que si je me trouvois dans le cas de m'en défaire, et que je fusse d'humeur à le résigner à quelqu'un de ses enfants, préférablement à ceux de ses cousins, un présent de mille pistoles accompagneroit ses remercîments. Je lui répondis que son fils aîné, étant le plus âgé de mes neveux, me sembloit le plus propre à posséder mon bénéfice; mais que je n'étois pas homme à le vendre, et que, l'ayant obtenu pour rien, je prétendois le donner de la même façon. Je m'aperçus que ma réponse ne déplut pas au cousin.

Mon majordome arriva dans ce moment. Il avoit sous le bras une petite cassette où étoit ma chaîne d'or. Souhaitez-vous, me dit-il, que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller? Tu devrois, lui répondis-je, en être déjà revenu. Souviens-toi seulement, avant que tu t'adresses à un orfèvre, de t'informer dans son voisinage si c'est un homme à qui l'on puisse se fier : si l'on t'assure qu'oui, tu lui feras peser ma chaîne, et tu reviendras me dire ce qu'elle pèse. Quoique mon cousin l'eût déjà vue, il eut envie de la considérer encore, et il l'admira,

tant pour le travail que pour la beauté de l'or; puis, se tournant vers Sayavedra : Mon ami, poursuivit-il, dites à mon valet, que vous trouverez là-bas, qu'il vous mène chez mon orfèvre, qui demeure à deux pas d'ici, et qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon écuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'orfèvre la prisoit. Six cent cinquante écus, me répondit Sayavedra. Hé bien, lui répliquai-je, tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cents écus sur ce gage, que je retirerai dans trois jours, en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'intérêt. Quoique honnête homme, dit mon cousin, il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour six mois, disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché, continua-t-il, de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant; mais je connois un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

Cet homme de bien étoit lui-même, qui, malgré l'espérance d'avoir mon bénéfice pour rien, étoit bien aise de souffler ce petit profit à l'orfèvre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me feroit plaisir de se charger de cette affaire. Ce n'est pas, lui dis-je, que je manque d'espèces, comme vous le pouvez voir. En même-temps je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines

de pistoles, que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage : on jouera gros jeu aux noces de mon ami le colonel, je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cents écus seroient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra, je l'ouvris un instant, pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y étoit; ensuite l'ayant refermée, je la livrai à son valet, qui m'apporta une heure après les six cents écus. Malheureusement pour le cousin, mon majordome, en rapportant de chez l'orfèvre la cassette sous son manteau, en avoit adroitement tiré la chaîne d'or, et mis l'autre à sa place.

Le soir, Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il étoit temps que je fisse le coup que je méditois, et qu'il falloit que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les galères devoient partir le jour d'après au lever de l'aurore. Cela suffit, lui répondis-je ; mes affaires seront faites en moins de vingt-quatre heures, et je ne manquerai pas de me rendre à votre galère demain au soir. De votre côté, envoyez, s'il vous plaît, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens ; mon départ en sera plus secret. Le capitaine me le promit, et prit congé de moi peu de temps après le repas, pour aller donner quelques ordres importants pour

lui. Nous passâmes presque toute la journée suivante à tout disposer pour notre embarquement. Nous serrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, et nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très-honoré oncle conservoit précieusement dans son cabinet. Un quart-d'heure avant la nuit, quatre hommes, qui servoient dans la galère de Favello, vinrent de la part de cet officier enlever les deux grands coffres. Nous laissâmes les deux autres dans l'hôtellerie pour le payement de l'hôte, à qui je fis dire, par mon majordome, de n'être point en peine de moi; que j'allois souper ce soir-là chez un colonel de mes amis, où je pourrois jouer, et passer la nuit tout entière. Nous gagnâmes enfin le port et la galère de notre capitaine, lequel m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gai; tout s'est passé comme je le désirois. J'en ai une extrême joie, me dit-il; car je vous avouerai que j'étois fort inquiet, l'événement des entreprises étant toujours incertain.

Cet officier m'avoit fait préparer une petite chambre dans laquelle il me fit entrer, et où je trouvai mes deux coffres rangés, avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes;

et, après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos; mais il nous fut impossible de dormir. Les soins divers dont Favello étoit chargé agitoient ses esprits, et la crainte qui troubloit les miens ne me laissoit pas un moment de tranquillité. Je mourois de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le port, et ne donnât à mes parents tout le loisir d'être informés de ma fuite, et d'obtenir un ordre du sénat pour me faire arrêter. Cependant mes alarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des galères. Je regardai par le trou de ma chambre, et j'aperçus avec plaisir toutes les chiourmes qui commencèrent à ramer jusqu'à ce que nous fûmes hors du port. Alors, profitant du vent, qui ne pouvoit être plus favorable qu'il l'étoit, nous mîmes à la voile, et fîmes bien du chemin en peu de temps.

CHAPITRE VI.

Guzman, après avoir volé ses parents, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, et a le malheur de perdre Sayavedra.

Nous avions déjà doublé le cap de Noli, quand le capitaine vint m'apprendre cette nouvelle; et il me dit que si le vent ne changeoit point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes mouiller à Monaco; et le lendemain nous étant remis en mer avec un vent qui nous flattoit, nous gagnâmes les îles d'Hières, où nous passâmes la nuit; le troisième jour nous donnâmes fond vers le château d'If, à la vue de Marseille, et le quatrième nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjouissois d'une si heureuse navigation, quand mon valet troubla ma joie en venant m'apprendre que Sayavedra avoit le mal de mer, et se sentoit très-malade. Je courus à lui sur-le-champ, et je le trouvai en effet attaqué d'une fièvre assez violente; j'en fus fort affligé : néanmoins, comme j'espérois que nous serions bientôt à Barcelone,

et que là il recevroit du soulagement, cette espérance me consoloit. Le cinquième jour se montra bien différent des autres; il nous parut couvert, et, pour surcroît de malheur, l'air n'étoit agité que d'un foible vent. Nous comptions toutefois, malgré cela, d'aller en ramant coucher à Barcelone; mais nous reconnûmes notre erreur deux heures après. Il survint une bourrasque si furieuse, que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre, la rame devint inutile; il fallut absolument faire canal cette nuit-là. Qu'elle fut terrible pour nous! Tantôt la mer élevoit ses flots jusqu'aux nues, et tantôt ouvrant son sein, elle nous faisoit voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui pourroit peindre dans ces horreurs la consternation générale qui régnoit dans la galère, et les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une mort prochaine faisoit éclater? Les uns invoquoient les saints les plus honorés dans leur pays, les autres faisoient des vœux; celui-ci à genoux adressoit au ciel de ferventes prières, et celui-là, confessant à haute voix ses péchés, en demandoit pardon à Dieu. Quelques-uns, quoique la mort s'offrît à leurs yeux, s'informoient du pilote si notre malheur étoit inévitable; il leur répondoit, pour les rassurer, qu'il n'y avoit rien à craindre, et ils ajoutoient foi à ce menteur, comme un père qui, dans

l'excès de son affliction, voit son fils unique mourant, croit un médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étois enseveli dans une profonde rêverie; et me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disois à moi-même : Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parents, et d'être chargé d'or; la mer va t'engloutir avec toutes tes richesses. Tu le mérites bien; et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le ciel veut punir.

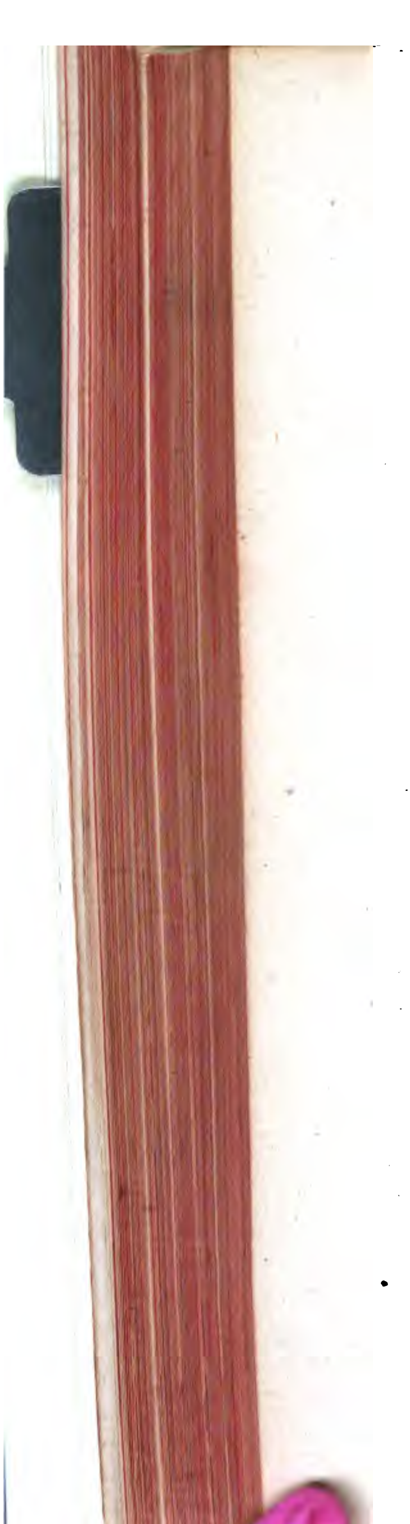
Ne pouvant faire autrement, je me résignai aux volontés célestes, et j'attendis patiemment la mort. Néanmoins, le péril qui nous effrayoit tous ne fut qu'une fausse alarme : le temps changea subitement, et fit succéder l'espérance au désespoir, l'allégresse à la désolation. Cette nuit ne devint funeste qu'au malheureux Sayavedra. Ce pauvre garçon, dont le cerveau étoit déjà troublé par une fièvre dont la violence augmentoit de moment en moment, acheva de perdre la raison en ententendant les cris et les lamentations que la crainte du naufrage excitoit dans la galère. Il se leva dans un transport qui lui prêta des forces pour se perdre, et, montant du côté de la poupe, il se précipita dans les flots, mon valet qui le gardoit n'ayant pu résister au sommeil. Un soldat qui étoit de garde entendit tomber quelque chose dans la mer;

il en avertit aussitôt le pilote. Cela fit du bruit dans la galère; et chacun s'empressant de savoir ce que c'étoit, on le découvrit après un gros quart-d'heure de recherche. Lorsque j'appris cet accident, j'en conçus une si vive douleur, qu'il n'est pas possible d'être plus affligé: on n'a jamais pleuré plus amèrement un frère que je pleurai mon cher Sayavedra; j'en étois inconsolable, et véritablement j'avois bien sujet de le regretter. La joie qu'eut tout le monde le lendemain matin, de voir la mer aussi tranquille qu'elle avoit été agitée le jour précédent, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'elle auroit faite, si la mort ne m'eût point enlevé mon fidèle écuyer.

Nous entrâmes sur le midi dans le port de Barcelone. J'avois déjà préparé Favello à ne s'attendre pas que je fisse un long séjour dans cette ville, lui ayant dit, après la tempête, que j'avois fait vœu d'aller à Notre-Dame de Monserrat, dès le moment que j'aurois mis pied à terre, et que de là je me rendrois en Andalousie, auprès de ma mère. Il n'osa s'opposer à un si juste devoir; et d'ailleurs, ne pouvant abandonner son bord ce jour-là, il me dit tristement, quand je voulus prendre congé de lui, que, selon toutes les apparences, nous ne nous reverrions plus, à moins que je ne demeurasse le jour suivant tout entier à Barcelone. En même-temps il me demanda où je

me proposois de loger. Je lui nommai une hôtellerie que je connoissois; mais j'avois dessein d'en choisir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin, sensible aux témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui, je l'embrassai tendrement, et lui fis présent d'une bague de cent pistoles, en le priant de la porter pour l'amour de moi. Il l'accepta, les larmes aux yeux, comme une preuve que c'étoit le dernier adieu que je lui disois; et de mon côté, me sentant trop attendrir, je me hâtai de le quitter, pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me causoit notre séparation.

Le premier soin dont je m'embarrassai en arrivant à l'hôtellerie où je fis porter mes coffres, fut de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commission deux hommes que l'hôte connoissoit pour des personnes capables de s'en bien acquitter, et qui m'assurèrent que je serois servi fort promptement: en effet, quatre heures après, ils m'amenèrent trois mules, qui me parurent telles que je les pouvois désirer. Tu peux bien penser que je les payai un peu cher; mais c'est de quoi je ne me souciois guère dans la situation où je me voyois. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvois me vanter de posséder, je venois encore d'hériter de quatre mille par la mort de mon compagnon



de fortune. J'arrêtai aussi un muletier qui savoit bien les chemins, et je partis le jour suivant dès que les portes de la ville furent ouvertes. L'impatience que j'avois de m'écarter de Barcelone me sembloit des mieux fondées : il y pouvoit arriver une felouque envoyée par mes parents, avec ordre de me faire pincer; je n'avois pas tort d'user de diligence. J'ajoutai même à une crainte si prudente la précaution d'éviter les grandes routes, en disant à mes valets que, ne voyageant que pour le plaisir de voyager, j'étois bien aise de gagner au plus tôt l'Èbre, et de parcourir ses bords, pour voir les paysages charmants qui sont le long de cette rivière.

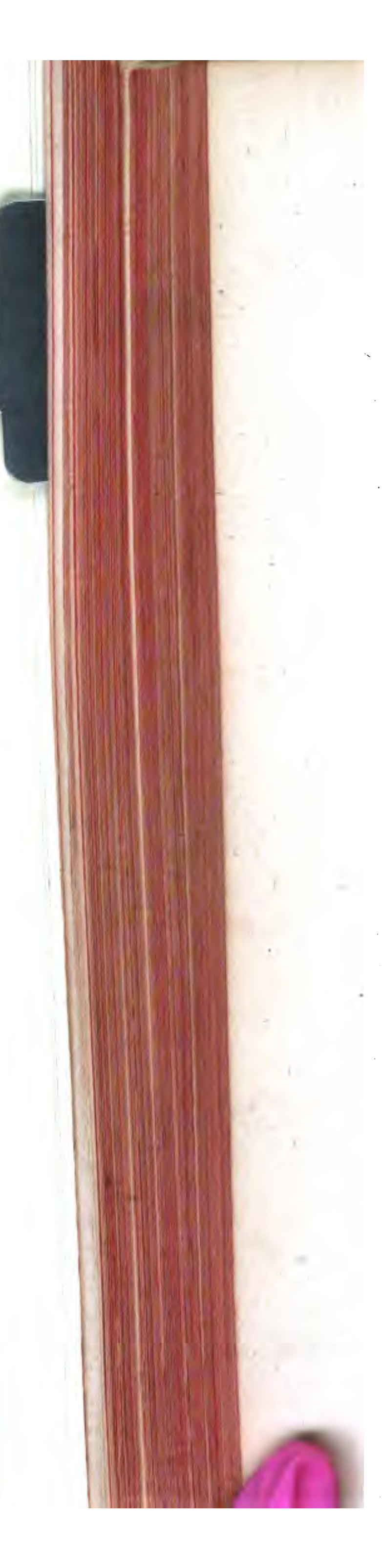
LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman s'avance vers Sarragosse. Il fait connoissance avec une jeune veuve. Il en devient amoureux. Progrès et fin de cette nouvelle passion *.

Je m'éloignois donc des grands chemins pour la raison que j'ai dite; et poussant ma mule de sentier en sentier vers l'Èbre, pour le côtoyer jusqu'à Sarragosse, j'allois avec autant de vîtesse que de peur. Les deux autres mules suivoient de près la mienne, comme pour me faire voir que j'avois acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette rivière : pour être affranchi de toute inquiétude, mon esprit sembloit avoir attendu que je fusse là. Je commençai à me croire

* Les aventures qui arrivent à Guzman, dans la ville de Sarragosse, sont si fades dans l'original, que je n'ai pas jugé à-propos de les traduire. J'ai mieux aimé suivre celles que M. Bremont a imaginées pour les remplacer.



à couvert de toute poursuite, et à compter sur mes richesses, sans faire réflexion que je voyageois dans un pays aussi fertile en voleurs que l'Italie. Il est vrai que mon valet et le muletier étoient armés de deux fusils dont je m'étois avisé de faire emplette à Barcelone; outre cela, je portois sur moi mes pierreries si bien cachées, qu'on ne pouvoit les apercevoir sans me mettre tout nu.

Je passe sous silence, ami lecteur, les aventures qui m'arrivèrent le long de l'Èbre, et que je ne juge pas dignes de t'être racontées, pour en venir à celle que la fortune me préparoit entre Ossera et Sarragosse. La nuit me surprit dans un endroit où il y a une belle abbaye, que je pris pour un château, et de laquelle je m'approchai dans l'intention d'y demander un logement; mais trouvant au bas un misérable village, je changeai de pensée. Nous nous arrêtâmes devant une chaumière où pendoit une enseigne de cabaret; tout étoit déjà fermé dans cette excellente hôtellerie. Nous frappâmes rudement à la porte en criant qu'on nous ouvrît; personne ne répondoit; il parut pourtant à-la-fin un paysan à une fenêtre. C'étoit l'hôte, qui, m'ayant considéré à la lueur d'une grande lampe qu'il avoit à la main, se mit à rire en me disant : Allez, seigneur cavalier, ma maison ne vous convient guère; allez à l'abbaye, on vous y recevra bien, et vous y serez mieux logé que chez

moi. Après avoir répondu au paysan que je suivrois son conseil, je le priai de me conduire au couvent, dont j'ignorois le chemin ; et pour rendre ma prière efficace, je lui donnai une poignée de réaux.

Le monastère étoit sur une éminence. Nous fûmes près d'une demi-heure à y monter par une route très-rude, ce qui ne laissoit pas d'être pénible pour des gens déjà fatigués. Néanmoins, comme le bien est toujours mêlé de mal ; il n'y a pas non plus de mal qui ne soit accompagné de quelque bien. L'hôte m'apprit que cette abbaye étoit un couvent de filles, presque toutes de qualité ; que c'étoit un des plus riches d'Espagne ; et qu'enfin on y recevoit agréablement toutes les personnes de distinction qui passoient par-là. Je sentis, sans savoir pourquoi, que ce rapport me faisoit plaisir, soit qu'il réveillât mon inclination naturelle pour le beau sexe, soit que j'eusse un pressentiment de ce qui devoit m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous sonnâmes et resonnâmes à plusieurs reprises, avant qu'on nous fît connoître du dedans qu'on nous entendoit. On vint toutefois nous parler par le guichet, et nous demander ce que nous voulions. L'hôte, que le portier connoissoit, lui dit que nous cherchions un gîte ; qu'il n'en avoit point à nous donner, et que par conséquent il nous ame-

noit à l'abbaye. Le muletier ajouta par mon ordre, à ces paroles, qu'il s'agissoit de prêter un asile jusqu'au jour à un seigneur étranger qui s'étoit égaré en allant à Sarragosse.

Le portier répondit qu'après huit heures on fermoit la porte du couvent, et qu'il en étoit plus de neuf; que néanmoins, quoique ce fût la règle, il alloit, par la considération qu'il avoit naturellement pour les personnes de qualité, informer madame l'abbesse de mon embarras, et qu'il feroit ce qu'elle lui ordonneroit. Il fallut m'armer de patience, et attendre à la porte la réponse qu'on devoit m'apporter; elle fut bien triste pour moi. Le portier revint nous dire que madame l'abbesse refusoit de recevoir à cette heure-là des cavaliers qui lui étoient inconnus. Ce refus m'affligea. Je descendis de ma mule; je m'avançai vers le guichet, et parlant moi-même au portier, je le conjurai, dans les termes les plus capables de le toucher, de retourner vers madame l'abbesse, et de lui dire de ma part que si elle savoit le plaisir qu'elle me feroit en m'accordant une retraite pour cette nuit, elle cesseroit d'être inexorable. Le portier, que je croyois avoir attendri, me répondit qu'il étoit inutile de m'obstiner à vouloir obtenir une chose qu'elle ne permettroit point. Ne pouvant engager ce portier par mes prières à faire ce que je souhaitois, je lui offris de l'argent, qu'il

méprisa en me fermant le guichet au nez. Tant de dureté m'ôta l'espérance de pouvoir loger dans ce monastère; et, cédant à la nécessité, je dis à mes valets de mener les trois mules chez le paysan; que pour moi, avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne, j'avois envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étois, et d'où j'entendois l'Èbre couler avec un murmure qui suspendroit mes ennuis.

Il faisoit la plus belle nuit du monde. Je me promenai aux environs de la maison, en observant d'un œil curieux tout ce que je discernois à la faveur des étoiles, qui brilloient extraordinairement. Je suivis un sentier en pente, qui me conduisit sous un balcon qui avoit vue sur la rivière. Je m'assis au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis le balcon, que je regardai attentivement, et que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'abbesse. J'aperçus de la lumière en dedans, et bientôt un bruit confus de voix de femmes frappa mon oreille; puis tout-à-coup un profond silence fit taire ce bruit, et ce silence, un moment après, fut à son tour interrompu par une chanson espagnole qu'une voix très-délicate chanta. Si la chanteuse donna du plaisir aux dames qui l'avoient écoutée, elle fut en récompense fort applaudie. Une autre personne chanta ensuite un air italien que je savois, et ne reçut pas moins d'applaudissements. Il me

prit alors une si grande démangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse, que je n'y pus résister; je n'avois pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde chanteuse. Je fus tenté d'abord de chanter ce même air italien que je venois d'entendre, et qui étoit un de ceux qui m'avoient fait le plus d'honneur à Florence au concert du grand-duc; cependant j'eus la politesse de n'en rien faire, pour épargner à la dame le dépit et la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avoit charmé la grande-duchesse, je le choisis.

Je me disposai donc à surprendre ces bonnes religieuses autant par la beauté de mon chant que par la singularité de l'aventure. Je chantai; et sitôt que j'eus achevé, ce furent des cris de surprise mêlés d'admiration. Une porte vitrée qui fermoit le balcon s'ouvrit à l'instant, et je vis paroître plusieurs dames, qui s'empressèrent à regarder de toutes parts, pour découvrir le personnage qui avoit chanté si agréablement. Je ne fis pas semblant de les remarquer; et, après m'être arrêté un moment, je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini, me voilà une seconde fois admiré des dames, qui, dans l'attente d'être régalées d'une nouvelle chanson, suspendirent les louanges pour me prêter silence. Je m'en aperçus bien; et, pour

irriter l'envie qu'elles avoient que je chantasse encore; je fus assez malin pour me taire, sans bouger de ma place. Une dame, plus impatiente que les autres, m'adressa la parole, et me dit qu'un air seul ne suffisoit pas pour une compagnie qui aimoit passionnément les belles voix. Si c'est peu pour tant de dames, répondis-je en italien, c'est beaucoup pour un pélerin à qui l'on a cruellement refusé l'hospitalité.

Ma réponse excita de grands éclats de rire, et fit connoître aux religieuses que j'étois l'étranger qui avoit demandé à loger dans l'abbaye. Seigneur cavalier, s'écria l'une d'entre elles, ne trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais qu'on en ait usé de cette manière avec votre seigneurie. C'est une loi établie dans ce couvent, de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir; mais en faveur de votre charmante voix, madame l'abbesse veut bien passer par-dessus la règle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte, si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de cette rivière, à la façon des chevaliers errants. Je répondis à la personne qui venoit de parler que j'étois ravi d'apprendre que, pour obtenir le couvert de madame l'abbesse, il falloit le demander en musique. A ce petit trait de raillerie, les religieuses recommencèrent à rire, d'autant plus que leur abbesse étoit présente, ou plutôt que c'étoit à

elle-même que je parlois. Elles jugèrent par-là que j'étois un gaillard, et cela ne leur déplut point. Comme elles souhaitoient de voir de près ma figure, qu'elles n'apercevoient que fort confusément dans l'endroit où j'étois assis, elles me prièrent d'entrer chez elles, en me disant que madame l'abbesse vouloit se réconcilier avec moi.

A ces mots, pour leur témoigner que je ne demandois pas mieux que de m'introduire dans leur monastère, je me levai, et, après avoir salué respectueusement la compagnie en passant devant le balcon, je regagnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas si tôt arrivé, que le portier vint me l'ouvrir. Il me dit de prendre la peine de le suivre, et il me conduisit à un vaste parloir, fort propre et bien éclairé. Je trouvai là madame l'abbesse, qui avoit auprès d'elle une dame séculière, toutes deux assises sur des carreaux de damas violet, et six à sept religieuses, qui se tenoient debout derrière elles. Toutes ces dames gardoient le silence, et avoient un air sérieux qui auroit déconcerté un autre que moi; mais j'avois fréquenté la grille à Rome, et mon humeur convenoit aux religieuses. Aussi je les abordai en plaisantant, et, par quelques saillies réjouissantes qui m'échappèrent, je leur fis perdre leur fausse gravité. Je me plaignis d'une façon si divertissante de la règle qui défendoit d'ouvrir la

nuit la porte du monastère aux pauvres étrangers, que je les mis en train de rire.

Pendant ce temps-là on dressa une petite table, sur laquelle on servit un gros morceau de pâté de venaison, avec du vin et force confitures. Elles n'eurent pas besoin de me presser de manger et de boire; je m'en acquittai en voyageur qui mouroit de faim et de soif. Je ne laissai pas, en me bourrant l'estomac, de dire à l'abbesse des galanteries, aussi-bien qu'à la dame séculière, qui me paroissoit toute jolie. Elle avoit un air de jeunesse et un enjouement qui la rendoient très-piquante. Quelques religieuses, remarquant que je la trouvois à mon gré, me demandèrent si leur communauté n'avoit pas raison de s'applaudir de l'acquisition qu'elle alloit faire d'une pareille dame; ce qui m'inspira mille pensées badines, et toutes très-obligeantes pour elle. Je ne parlois qu'en italien; et comme j'étois vêtu à l'italienne, je passai sans peine dans leur esprit pour un homme de cette nation. Celles de ces dames qui savoient cette langue affectoient, pour s'en faire honneur, de ne pas m'entretenir en espagnol. Quand elles virent que je ne mangeois plus, elles firent rouler l'entretien sur la musique, et toutes ensemble me prièrent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie. J'y consentis de bonne grace; et peu-à-peu animé par les éloges qui m'étoient

assurés à la fin de chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendoit pas l'autre. De leur côté, les dames, et particulièrement la séculière, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeoient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déjà plus de minuit. Je crois que le jour nous auroit surpris dans ce parloir, si l'abbesse, pour garder le *decorum* de la vie monastique, n'eût jugé à-propos de mettre fin à un passe-temps si contraire au recueillement intérieur, en reprochant aux religieuses qu'elles abusoient de ma complaisance. Ce cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué. D'ailleurs il faut conserver quelque chose pour demain : il ne partira pas, je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir. C'étoit honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame j'en fus ravi; et donnant le bonsoir à la compagnie, je joignis le portier, qui m'attendoit à la porte du parloir pour me conduire à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets, qu'on avoit eu soin d'envoyer chercher avec mon bagage, et de régaler comme moi; j'appris même que mes trois mules n'avoient pas été oubliées, et que, grace à la belle voix de leur maître, elles avoient, dans les écuries du couvent, de la litière jusqu'au ventre. La chambre où je couchai occupa long-temps mes regards;

elle me parut riche et modeste tout ensemble. Il y avoit dans les ameublements, quoiqu'ils fussent simples, un air de grandeur qui faisoit mépriser le luxe, et mon lit sembloit avoir été préparé pour l'archevêque de Sarragosse. M'étant mis entre deux draps des plus fins, je dis à mes gens qu'ils pouvoient aller se reposer où le portier les mèneroit; mais j'appelai auparavant le muletier, comme le moins sot, et je le chargeai de s'informer adroitement qui étoit cette dame séculière que j'avois vue avec madame l'abbesse. Il s'acquitta bien de cet emploi. Monsieur, me dit-il le lendemain matin à mon lever, j'ai parlé à un laquais de la personne que vous avez envie de connoître, et il m'a conté sans façon toutes les affaires de cette dame. C'est une veuve, m'a-t-il dit, très-riche, et d'une des plus nobles familles de Sarragosse. Elle a plusieurs galants qui la recherchent, et, entr'autres, un neveu de madame l'abbesse, un garçon de vingt-deux ans tout au plus, fait à peindre, et aussi beau que le jour. C'est dommage que ce n'est qu'une bête; sans cela il conviendroit fort à sa maîtresse, qui est une femme d'esprit, et qui ne l'aime guère, ou je suis bien trompé. Cependant madame l'abbesse, qui chérit beaucoup ce benêt, voudroit que ce mariage se fît. Voilà, monsieur, poursuivit le muletier, ce que j'ai tiré du laquais; et le portier de ce monastère vient de

me dire tout-à-l'heure que cette jeune veuve, qui n'arriva hier dans cette abbaye qu'une heure ou deux avant vous, doit s'en retourner cette après-midi.

Je poussai un profond soupir en entendant prononcer le mot de veuve : il me rappela le souvenir de celle de Florence. Je crus d'abord que je soupirois encore pour elle ; mais, à parler sincèrement, je sentis bientôt que mon cœur, moins occupé du passé que du présent, s'étoit rendu aux charmes de la veuve de Sarragosse. Il n'y eut plus moyen d'en douter, lorsque je la revis au parloir, où l'abbesse, après l'office, m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du soir précédent. Je n'y retrouvai pas toutes les religieuses que j'y avois vues ; il n'y en avoit alors que trois avec l'abbesse, et le bel objet de mon nouvel amour. La conversation ne tarda guère à devenir galante et badine ; elle s'échauffa, et l'arrivée de quelques dames des plus éveillées du couvent ne la refroidit point. Ma veuve, qui étoit très-spirituelle, y mettoit beaucoup du sien, et Dieu sait si j'applaudissois à chaque trait d'esprit qui lui échappoit. Elle remarquoit bien que j'étois fort content de ce qu'elle disoit, et que je la distinguois des autres personnes de la compagnie ; comme de mon côté, je m'apercevois que cela lui faisoit quelque plaisir

Nous étions tous bien en train de rire, quand on vint dire à madame l'abbesse que don Antonio de Miras alloit paroître au parloir; ce qui combla de joie cette dame; car c'étoit ce cher neveu qu'elle avoit envie que la belle veuve épousât. Il avoit été averti dès le soir précédent, par sa bonne tante, que dona Lucia (ainsi se nommoit la dame séculière) étoit dans cette abbaye, et il n'avoit eu garde de négliger une occasion si favorable de faire sa cour à une personne dont il souhaitoit fort d'être l'époux. Le portrait que mon muletier m'avoit fait de ce jeune gentilhomme n'étoit nullement flatté. Je n'ai jamais vu de cavalier si beau: la femme la plus vaine de sa beauté se seroit fait honneur d'avoir son visage. Ajoutez à cela qu'il étoit parfaitement bien fait, et qu'il avoit tout l'air d'un enfant de qualité. Son habillement, dont j'admirai la richesse et le goût, relevoit encore sa bonne mine. Je crois que je serois mort de jalousie en voyant sa figure, si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'étoit un sot. Mais cette pensée me soutint contre des avantages si redoutables, et je fis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce rival le cœur de dona Lucia: je m'aperçus que cette dame, bien loin de témoigner quelque joie quand il arriva, le vit d'un œil assez indifférent, et répondit avec beaucoup de froideur à ses civilités.

Don Antonio et moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes coqs : néanmoins, voulant faire connoissance avec lui, je l'accablai d'honnêtetés, et je lui tins des discours si obligeants, que je le contraignis à s'humaniser avec moi ; en moins d'une heure de temps nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner, l'abbesse fit dresser deux tables dans le parloir, l'une en dehors pour son neveu et pour moi, et l'autre en dedans pour les dames. Le repas, qui pouvoit entrer en comparaison avec ceux des plus grands seigneurs, fut assaisonné de bons mots et de quelques contes qui égayèrent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très-agréablement : enfin, je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étois homme à tout faire ; aussi les religieuses, quoique accoutumées à recevoir des visites de cavaliers, m'avouèrent qu'elles n'en avoient jamais vu un qui les eû tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer approchoit : il étoit temps que la belle veuve parti pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y vouloi arriver avant la nuit. Elle prit congé de madam l'abbesse et de ses religieuses, et monta dans s litière, qui l'attendoit à la porte. Mon desseir étant d'accompagner cette dame, j'avois fait préparer mon équipage ; je m'élançai promptemen sur ma mule, qui ne faisoit pas une trop bonn

figure auprès du coursier de don Antonio. Outre que ce jeune gentilhomme avoit un des plus beaux chevaux d'Espagne, il savoit bien le manier : il lui faisoit faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étois furieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique et sans école ; je ne laissai pas toutefois d'essayer de la mettre sur les voltes, mais ce fut seulement pour réjouir les dames, qui nous observoient de leurs fenêtres.

Nous nous emparâmes, mon rival et moi, des deux côtés de la litière, pour entretenir en chemin dona Lucia. Nous commençâmes, ou, pour mieux dire, je commençai à lier conversation avec elle ; car le jeune Miras y eut si peu de part, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il se contentoit de se tenir droit sur son cheval en bandant le jarret comme un académiste qu'il étoit, laissant aux agréments de sa personne le soin de prévenir en sa faveur. Connoissant don Antonio pour un petit génie, j'aurois encore été plus sot que lui si je n'eusse pas profité de cette connoissance. Lucie m'en offrit une occasion, que je ne manquai pas de saisir ; elle me demanda si je me proposois d'être long-temps à Sarragosse. Cela dépendra du plaisir que j'y aurai, lui répondis-je : si quelque chose que je désire arrivoit, j'y ferois un long séjour. J'accompagnai ces paroles d'un si tendre

regard, qu'elle n'eut pas besoin, pour m'entendre, que je m'expliquasse plus clairement. Elle pénétra si bien le sens de ma réponse, qu'elle en rougit tout-à-coup ; et je crus lire dans ses yeux qu'elle ne s'en trouvoit point offensée. Je fus fort content de moi d'avoir hazardé cette déclaration, puisqu'elle ne lui étoit point désagréable, et de l'avoir faite impunément devant Miras, pour qui elle n'avoit été qu'une énigme.

Je m'étonnois, sans en rien témoigner à Lucie, de voir une jeune et charmante personne comme elle sur le grand chemin, à plus d'une lieue de Sarragosse, et sans autre suite qu'une duègne, un laquais et un muletier. Je ne savois pas encore les privilèges que les veuves ont dans ce pays-là, où elles jouissent d'une grande liberté. Cependant, lorsqu'elles voyagent avec une si foible escorte, elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Dona Lucia, quoiqu'accompagnée de deux cavaliers et de ses gens, ne laissa pas d'être effrayée d'une petite aventure qui nous arriva sur la route. Nous avions déjà fait la moitié de notre chemin, que nous aperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure étoit semblable à celle de Bayard ou de Bridedor, et qui, s'avançant vers nous au petit galop, élevoit une si épaisse poussière autour de lui, que nous ne pûmes d'abord bien discerner le cavalier qui le montoit; mais si

tôt que nous pûmes le remarquer, je m'imaginai voir Roland le furieux, tant il avoit l'air fier et guerrier.

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous, il s'arrêta pour me regarder. L'air étrange de mon habit le frappa, et il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avois de parler à la belle veuve, que de la nouveauté de mon habillement. C'étoit un des soupirants de cette dame, et celui de tous qui se flattoit le plus de l'obtenir : il comptoit que l'opinion qu'il s'imaginoit que tout le monde avoit de sa bravoure le déferoit de ses rivaux. Nous voyant donc, moi d'un côté et don Antonio de l'autre, il donna des éperons à son cheval, et, le poussant avec fureur entre Miras et Lucie, il pensa renverser en même-temps ce jeune cavalier et la litière. La dame fut épouvantée de cette brutale action; puis se mettant en colère contre le matamore, elle lui dit que le chemin étoit assez large pour le dispenser de faire des extravagances pareilles, et d'insulter des personnes qui méritoient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuses à Lucie de très-mauvaise grace, ou plutôt d'un ton railleur et plus insolent que l'action même.

Miras, piqué de l'affront reçu, mit, dans son premier mouvement, la main sur un de ses pistolets, et ne le tira pourtant pas du fourreau, soit qu'il craignît de manquer son coup, soit que, par

un excès de respect pour sa maîtresse, il n'osât en venir à un combat qui lui auroit fait grand' peur. J'eus pitié de ce cavalier, et je me sentis une tentation violente de prendre son parti, jugeant que le spadassin auquel il avoit affaire n'étoit qu'un fanfaron; néanmoins je fis réflexion que je pouvois me tromper : et d'ailleurs, considérant que la partie intéressée ne se soucioit guère de se venger, je ne fus point assez fou pour épouser sa querelle, qui par conséquent n'eut aucune suite. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de le prier de passer de mon côté, et de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers, sans s'embarrasser de paroître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupoit. Le cavalier qui faisoit tant le rodomont se nommoit don Luc de Ribera. Il avoit appris que la belle veuve étoit partie le soir précédent pour aller coucher au monastère dont j'ai parlé, et qu'elle en devoit revenir ce jour-là. Il étoit sorti de la ville, sachant bien qu'il la rencontreroit, dans l'intention de la ramener et de lui servir d'escorte.

Dès que ce fier-à-bras vit que don Antonio quittoit son poste, au-lieu de songer à le conserver, il s'en saisit brusquement, et se prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la dame, qui trompa son attente; car, pour le mortifier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui put dire. Elle ne

daigna pas même le regarder une seule fois : elle affecta d'avoir toujours la vue attachée sur Miras et sur moi, et de ne parler qu'à nous. C'est ainsi que nous arrivâmes à Sarragosse, et que nous conduisîmes dona Lucia jusque chez elle. Cette dame me remercia de l'honneur que je lui avois fait, et me dit qu'elle espéroit que cette ville auroit assez de charmes pour m'arrêter du-moins quelque temps. A l'égard de ses deux autres conducteurs, elle fit moins de façons avec eux; elle ne paya leur peine que de deux révérences fort sèches. Je ne dis rien à l'orgueilleux don Luc en me séparant de lui; mais, pour don Antonio, je lui fis mille honnêtetés, auxquelles il se montra si sensible, qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'*Ange*, fameuse hôtellerie que j'avois remarquée en entrant dans la ville, et où j'avois dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là, Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuadèrent que, bien loin de me soupçonner d'être son rival, il me croyoit un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'hôtellerie mon valet et mon muletier occupés à me faire préparer un appartement fort propre, où je soupai à mon petit couvert. L'hôte, qui étoit un de ces mauvais plaisants qui sont remplis de jeux de mots et de quolibets, vint me saluer et me tenir compagnie, s'imaginant

que je serois enchanté de son entretien. Il commença par me conter tout ce qui se passoit dans la ville, dont il me vanta les privilèges, sans oublier la hauteur avec laquelle les habitans les soutenoient. Je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en disant mille impertinences il lui échappoit de temps en temps de bonnes choses, d'excellents traits de satire, ce qui est assez ordinaire aux babillards. Il cessa pourtant, lorsque j'eus soupé, de me fatiguer de ses discours; il me fit la révérence, et voulut se retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami; je vous prie de me faire venir demain matin un habile tailleur, je veux lui donner de la besogne. En chargeant mon hôte de cette commission, c'étoit lui fournir une nouvelle matière de parler. Aussi prit-il occasion de là de tomber sur les tailleurs, et de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement : néanmoins, après les avoir déchirés en général, il finit en m'assurant qu'il en connoissoit un qui avoit des mœurs, qui se contentoit de ses façons, sans escamoter le moindre morceau de drap, et qui me serviroit bien.

Il me tint parole. Il vint à mon lever se présenter de sa part un tailleur, qui me parut fort raisonnable et bien entendu. Je lui commandai un habit à l'espagnole de la manière que je le souhaitois. Il approuva fort mes idées là-dessus; me dit en s'en allant qu'il les suivroit exactement, et que

dans trois jours il m'apporteroit un habit des plus riches, et d'un goût si galant que tout le monde l'admireroit. En attendant, je me servis de mon habit à l'italienne que j'avois acheté à Florence, et qui me fit assez d'honneur au *Cosa*, qui est le cours où se promènent à Sarragosse toutes les personnes de distinction. Du-moins je parus sans honte parmi les amants de dona Lucia; mais si tôt que j'eus mon habit neuf, je les effaçai tous par son éclat et par le brillant de quelques-unes de mes pierreries, dont je m'avisai de me parer. On me regarda bientôt comme un homme amoureux de cette dame, dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnasse à la promenade, soit que je passasse sous son balcon, elle me distinguoit de tous mes rivaux. L'orgueilleux don Luc souffroit impatiemment cette préférence, et les regards qu'il me lançoit étoient pleins de fureur. Je vivois avec les autres en assez bonne intelligence, sur-tout avec Miras, qui ne me quittoit presque point, et qui me procuroit tous les plaisirs qu'il pouvoit, en me faisant faire connoissance avec les plus honnêtes gens de la ville. Je me voyois donc estimé et honoré à Sarragosse, et je n'étois guère moins bien avec Lucie que je l'avois été avec ma veuve de Florence, lorsqu'un matin mon valet vint me dire qu'un cavalier étoit à la porte de ma chambre, et deman-



doit à me parler. J'étois encore au lit, et m'imaginant que c'étoit quelque ami de don Antonio, je répondis qu'il pouvoit entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'aperçus le personnage qui s'étoit fait annoncer : c'étoit un grand homme de fort mauvaise mine, et que je n'avois point encore vu. Il portoit une moustache retroussée, un chapeau dont la forme haute et pointue touchoit presque au plafond, avec une longue rapière, dont il affectoit de baisser la poignée par-devant pour en relever la pointe par derrière, en serrant les épaules, et en marchant si pesamment, que ma chambre trembloit à chaque pas que faisoit cet olibrius.

Tu crois sans doute qu'après une entrée si fanfaronne il m'adressa quelque discours orgueilleux, c'est ce qui te trompe : il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot, se contentant de jeter sur moi des regards menaçants. Je me lassai enfin de souffrir ses bravades muettes; je me levai brusquement, et m'étant saisi de mes deux pistolets, je lui demandai ce qu'il avoit à me dire. Mon action, à ce qu'il me sembla, rabattit sa fierté. Connoissez-vous, s'écria-t-il d'un air troublé, le vaillantissime don Luc de Ribera, la fleur des chevaliers aragonois? Je répondis que je le connoissois de vue, mais qu'il m'importoit peu de le connoître ou non. Je viens, reprit-il en me présentant un papier plié en forme de lettre,

vous trouver de sa part; ce billet vous dira le reste. Je pris le billet d'un air assez tranquille, m'apercevant que le porteur étoit plus effrayé que moi; et l'ayant ouvert, j'y lus ces paroles :

« Qui que vous soyez, Italien ou Espagnol, vous êtes bien audacieux de venir dans ce pays nous disputer le cœur de nos dames. Cependant, comme nous vous croyons étranger, nous voulons excuser une si grande témérité, à condition que dans vingt-quatre heures vous serez hors de Sarragosse. Que si votre mauvais génie vous fait mépriser notre ressentiment, préparez vos armes pour vous défendre contre don Luc de Ribera, que personne jusqu'ici n'a pu vaincre, et dont il faut que vous soyez vainqueur pour parvenir à la possession de dona Lucia ».

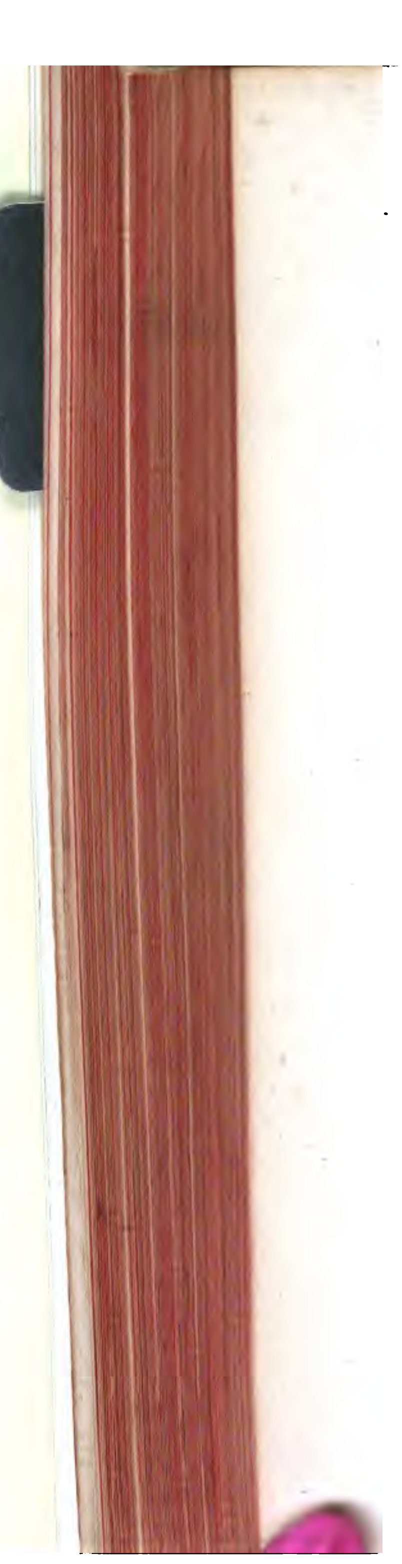
Je ne fus point étonné de ce compliment. J'avois pressenti, en ouvrant le billet, qu'étant de don Luc, il ne pouvoit contenir qu'un appel ou quelque chose d'approchant. Monsieur, dis-je au porteur, dites au cavalier qui vous envoye, qu'Italien ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service; que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie : point de cotte de mailles, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier. Que don Luc se règle là-dessus, et qu'il sache que, pour mériter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toutes sortes de périls;

voilà quelle est ma réponse. Donnez-la-moi par écrit, répondit le porteur du billet; je suis bien aise que le régulier don Luc soit assuré que j'ai fait mon message en cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave messager, je pris la peine d'écrire ce que je venois de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui régleroit l'heure et le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'applaudis de m'être si bien tiré de cette scène : quoique je n'eusse guère d'envie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace; et c'est ainsi qu'il en faut user. Il arrive quelquefois qu'on fait peur aux autres par une fausse fermeté. Au pis aller, mes mules étoient prêtes, et je savois parfaitement faire des retraites. Il est vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de dona Lucia; mais je ne l'aimois point encore assez, pour balancer entre elle et la conservation de ma petite personne.

Cette affaire ne laissoit pas de me causer quelque inquiétude, et j'en avois l'esprit tout occupé, lorsque l'hôte, sans que je m'en aperçusse, entra dans ma chambre pour me demander si je voulois dîner; et voyant qu'après m'être mouché je regardois dans mon mouchoir, il s'écria d'un ton de voix fort élevé : Ah! monsieur, prenez garde à vous! Je tressaillis à ces paroles, qui, dans le

troublé où j'étois déjà, ne manquèrent pas de m'épouvanter. Je crus que c'étoit l'impétueux don Luc qui venoit m'assassiner; et tout-à-coup frappé de cette image, je parus si effrayé, que l'hôte ne put s'empêcher de rire de ma terreur panique. Ses ris me remirent un peu; et ne lui sachant pas trop bon gré d'une pareille surprise, je lui en fis des reproches; ce qui fut pour lui un nouveau sujet de se réjouir à mes dépens. Pourquoi, me dit-il, avez-vous regardé dans votre mouchoir après vous être mouché? Cette action vous rend digne d'entrer dans la confrérie des Innocents, et vous devez payer l'amende, suivant les loix établies contre les sottes coutumes du monde. Alors faisant réflexion que l'hôte étoit un original qui ne cherchoit qu'à se divertir, j'entrai de bonne grace dans la plaisanterie, et lui demandai de combien étoit l'amende. Elle est arbitraire, me répondit-il, et, si vous voulez, il ne vous en coûtera qu'une réale. Je la lui donnai sur-le-champ : j'en aurois volontiers payé vingt, et n'avoir pas eu la frayeur que le bourreau m'avoit causée. Oh çà, reprit-il, je vous reçois dès ce moment au nombre des confrères, et je promets de vous délivrer une décharge, en vertu de quoi vous serez à couvert de toute poursuite, quelques sottises pareilles qu'il vous arrive de faire.

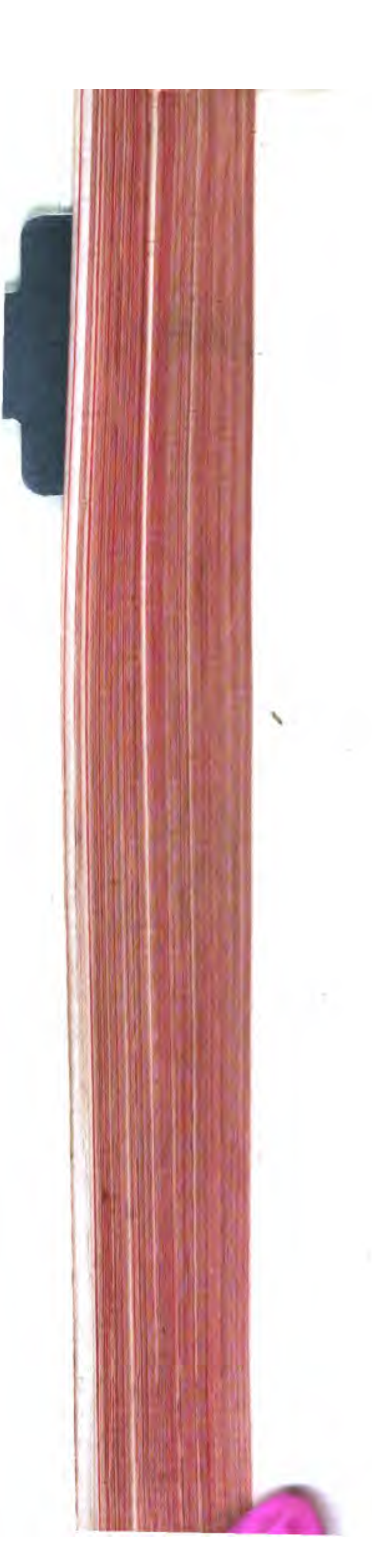
Il faut, poursuivit-il, lorsque vous aurez dîné,



que, pour votre récréation, je vous fasse lire mon sottisier; puisque pour votre réale vous êtes entré dans la grande confrérie des Innocents, il est juste que vous en sachiez les mystères. Je ne faisois que rire de tous ses discours, dans la pensée que c'étoit son humeur bouffonne qui les lui inspiroit. Néanmoins je ne fus pas hors de table, qu'il me fit voir une pancarte scellée d'un sceau de cire jaune, où étoient écrits, me dit-il, les noms des anciens et principaux confrères. La première page étoit ornée d'une estampe, qui représentoit un maître d'école qui donnoit des leçons à des enfants, et on lisoit ces mots tout autour : *A l'école des Innocents*. Les pages suivantes contenoient toutes les sottises dont il falloit faire quelques-unes pour mériter l'honneur d'occuper une place dans la société. Je ne t'en rapporterai seulement que cinq ou six, qui suffiront pour te donner une idée juste de ce bel ouvrage; et je supprimerai le reste, pour t'épargner la lecture d'une infinité de fadaises qu'il renfermoit. Voici donc les articles que tu ne trouveras pas mauvais que je te cite, quoiqu'ils ne valent guère mieux que les autres : « Nous déclarons dignes d'entrer dans la confrérie des Innocents ceux qui ont les mauvaises habitudes suivantes : Celui qui parle seul, soit dans une chambre, soit dans les rues; celui qui, jouant à la boule, court après la sienne, et fait des con-

torsions pour l'obliger à rouler à son gré; ceux qui ne découvrent leurs cartes que lentement l'une après l'autre, comme s'ils croyoient avoir par-là celles qu'ils souhaitent; ceux qui, entendant sonner l'horloge, demandent quelle heure il est; ceux qui, attendant avec impatience un valet qu'ils ont envoyé faire quelque commission, se mettent aux fenêtres, s'imaginant, par cette action, qu'ils hâteront son retour; celui qui, s'étant mouché, regarde dans son mouchoir, comme s'il y devoit trouver des perles, etc.

J'employai une partie de l'après-dînée à lire cette pancarte extravagante, en attendant des nouvelles de don Luc, pour prendre là-dessus mes mesures. Je commençois à m'ennuyer au logis, et je me disposois à m'aller promener, lorsque don Antonio et quelques-uns de ses amis arrivèrent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avois sur les bras. Je niai d'abord la chose, et voulus faire le mystérieux; mais ils m'apprirent que toute la ville savoit que don Luc m'avoit fait un appel, et que, les duels étant défendus, la justice venoit déjà de faire arrêter ce cavalier. Je jugeai par-là que Miras et ses amis étoient de ces gens qui s'empressent de courir à votre secours quand ils vous voyent hors de danger. Je cessai de dissimuler, et je leur contai, fort à mon avantage, ce qui s'étoit



passé le matin entre le porteur d'appel et moi. Sur cela don Antonio me représenta que je pourrois aussi être arrêté, et il me conseilla de me retirer chez lui; ce que je ne manquai pas de faire, pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce cavalier, qui fit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en défendis à cause de mes coffres, qui m'auroient inquiété toute la nuit, et sur les dix heures du soir je repris le chemin de l'hôtellerie.

Je rencontrai dans les rues deux femmes, précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fût aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies. Je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit; et ne doutant point, à voir l'éclat dont brilloit mon habit, que je ne fusse *una buena ropa*, elles m'agacèrent de façon, qu'elles m'engagèrent à les accompagner jusqu'au détour d'une rue, où, s'étant tout-à-coup arrêtées, celle des deux qui paroissoit la principale me dit : Seigneur cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie; attendez-nous dans cet endroit. Nous allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici, pour y voir une dame malade; nous en sortirons tout au plus tard dans un quart-d'heure, nous viendrons vous rejoindre ici

et peut-être ne serez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit : vous entendrez chanter et jouer du luth à ravir. En achevant ces mots, elles m'échappèrent toutes deux, et je fus assez sot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avoient dit : j'eus la patience de demeurer dans la rue jusqu'à minuit. Alors je ne fus que trop persuadé que j'étois la dupe de cette aventure, tout déniaisé que je me croyois sur cette matière : j'avouerai même, à ma confusion, que je ne pus sauver ma bourse de la subtilité de ces donzelles.

Comme j'étois obligé, en retournant au logis, de passer devant la maison de ma belle veuve, je ne pus me refuser le plaisir de jeter les yeux sur ce cher domicile de ma reine, et il me sembla voir à sa porte une figure d'homme. Je m'imaginai d'abord que c'étoit don Luc, parce que ce cavalier avoit coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, et je ne fis pas cette remarque sans sentir une émotion mêlée de frayeur et de jalousie : néanmoins venant à me souvenir qu'il étoit en prison, je me mis en tête que ce ne pouvoit être lui. Je me rassurai, et, poussé par un mouvement jaloux, je m'approchai de l'objet qui me causoit, et qui, selon toutes les apparences, ayant encore plus de peur que moi, disparut à mon approche. Étant arrivé à la porte, j'entendis le bruit sourd de verrou, qui me fit juger qu'on

alloit l'ouvrir : je ne me trompai pas tout-à-fa
dans ma conjecture, puisqu'un instant après o
l'entr'ouvrit de manière qu'un homme y pouvo
passer. La curiosité d'approfondir cette affaire
où je me croyois plus intéressé que je ne l'étois
m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. J
sentis aussitôt une main qui me saisit pour me con
duire ; car nous étions dans une allée où il n'y avoi
point de lumière. Je compris bien qu'on se mé
prenoit, et je n'en pus douter, lorsqu'ayant été
introduit dans une salle basse, j'y fus brusquemen
régalé d'une vive accolade, assaisonnée d'une odeu
de poivre, d'ail et de safran, qui me fit connoîtr
que l'amante emportée qui me prodiguoit ses fa
veurs devoit être une cuisinière. Cependant, au
milieu de ses transports, en touchant mes habit
et mon visage, elle soupçonna que je n'étois poin
l'amant chéri qu'elle attendoit. Pour expier son
erreur, elle lâcha prise subitement, et voulut pren-
dre la fuite; mais je la retins par sa jupe : elle fit
tous ses efforts pour se débarrasser de moi ; je
m'obstinai à les rendre inutiles, et, dans cette es
pèce de lutte, nous tombâmes tous deux av
bruit; ce qui réveilla deux laquais qui étoient cou
chés dans un cabinet assez près de là. Ils se lev
rent à la hâte, s'armèrent chacun d'une épée
croyant entendre des voleurs, et vinrent to
doucement avec une lampe dans la salle,

ils nous trouvèrent étendus sur le plancher.

Ils me reconnurent dans le moment; et, surpris de voir un cavalier qui aspiroit à la main de leur maîtresse, poursuivre avec tant de fureur les bonnes graces d'une grosse joufflue de cuisinière qui ne les avoit jamais tentés, ils firent des éclats de rire qui me jetèrent dans une étrange confusion. Admire l'insolence de cette créature : elle osa m'accuser d'avoir eu dessein de lui faire violence, et dit que je m'étois caché dans la maison pour cet effet. Au lieu de m'amuser à me justifier, je ramassai promptement mon chapeau qu'elle avoit fait sauter d'un coup de poing; et m'adressant au laquais qui tenoit la lampe, je le priai de m'éclairer jusqu'à la porte de la rue; ce qu'il fit avec des ris qui achevèrent de me désespérer. Je regagnai mon hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une si honteuse et si misérable aventure, ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la ville dès le lendemain, et que je ne devinsse la fable de tous les habitants. Cette idée, qui m'affligeoit plus qu'on ne peut se l'imaginer, me fit prendre la résolution de ne demeurer à Sarragosse qu'autant de temps qu'il m'en faudroit pour me disposer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, et mes mules, comme si elles eussent partagé l'impatience que j'avois de quitter un séjour où je ne

pouvois plus paroître sans honte, se mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaisir.

CHAPITRE II.

Guzman part pour Madrid, où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas si agréable pour lui que le commencement.

Je pris la route de Madrid, et six jours après mon départ de Sarragosse j'arrivai à Alcala de Henarès, ville dont la situation est charmante, et que la beauté de ses bâtiments rend comparable aux plus florissantes capitales du monde. D'ailleurs, ce qui avoit beaucoup de charmes pour moi, c'est que les belles-lettres sembloient y faire leur résidence. Je m'y serois établi certainement, si je n'eusse pas eu la sotte envie de revoir le pré de Saint-Jérôme, et d'aller briller dans un endroit où j'avois fait une figure si misérable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcala. Je poussai jusqu'à Madrid. Cette célèbre ville vit arriver avec trois mules, dont deux étoient chargées de bons effets, ce même Guzman qui avoit porté

le cabas dans son enceinte. Je fus quelques moments en peine de savoir où j'irois loger; mais comme je me souvins d'une hôtellerie qui de mon temps étoit la plus fameuse de la grande rue de Tolède, j'y allai descendre. J'y trouvai du changement : l'hôte étoit mort, et sa veuve n'avoit pu la soutenir sur le même pied. C'étoit pourtant une habile femme, et qui avoit plus d'une corde à son arc. Je m'aperçus bien de la décadence de cette maison; néanmoins les complaisances et les attentions qu'on y avoit pour moi, qu'on croyoit un riche seigneur, m'empêchèrent de changer de logement.

J'eus soin de m'informer de mon apothicaire aux trois sacs : j'appris qu'il étoit parti pour le pays où ses drogues avoient envoyé bien des malades. J'en eus une secrette joie; car il ne laissoit pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dusse pas craindre qu'on me reconnût. Il y avoit plus de dix ans que j'étois sorti de Madrid; et, outre que ma personne n'étoit plus la même, pour ainsi-dire, qui diable eût pu démêler Guzman sous les apparences superbes qui le déguisoient? Je me fis d'abord plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, et particulièrement de celui que j'avois fait faire à Sarragosse. Je les donnois tour-à-tour en spectacle, le matin dans les églises, et le soir au Prado.

Une nuit, rentrant au logis pour me coucher, j'entendis, en traversant un corridor qui conduisoit à ma chambre, une belle voix qui accompagnoit une harpe touchée délicatement. Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert, qui se faisoit dans un appartement fort proche du mien, et je sentis naître en moi un désir violent de voir les personnes qui l'exécutoient. Mon hôtesse, chargée de deux assiettes, l'une de confitures et l'autre de biscuits, qu'elle portoit pour rafraîchir la chanteuse, arriva dans ce temps-là, et satisfit ma curiosité. Elle me dit que c'étoit deux dames de Guadalaxara qui étoient venues loger chez elle ce soir-là même, et qu'un grand procès attiroit à Madrid. Je lui témoignai que je mourois d'envie de les entendre de plus près, et que je lui aurois une obligation dont je me souviendrois toute ma vie, si elle pouvoit obtenir de ces dames que j'eusse l'honneur de les saluer. Elle me répliqua qu'elle leur demanderoit pour moi cette permission, qu'elle n'osoit me promettre, attendu que c'étoit une mère qui menoit une vie retirée avec sa fille, qui étoit très-jolie, et qu'elle ne perdoit point de vue. A ces mots, je redoublai mes prières pour engager l'hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitois. Elle m'assura qu'elle n'épargneroit rien pour cela. Sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces dames, et j'attendis à la porte leur réponse,

qui fut qu'elles me prioient de les excuser si elles refusoient à cette heure-là de recevoir la visite d'un cavalier qu'elles ne connoissoient point.

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus, qui me piqua véritablement. Si bien que ma bonne hôtesse, de son côté paroissant touchée de ma peine, rentra chez les dames pour faire un dernier effort, et revint enfin m'annoncer qu'elles vouloient bien m'accorder cette grace, pourvu que je ne fusse qu'un quart-d'heure dans leur chambre. Je ne demandois qu'à y être introduit, persuadé que quand j'y serois une fois entré la condition du temps ne s'observeroit pas. Je me présentai donc d'un air d'homme d'importance, et d'abord m'adressant à la mère, je lui fis une révérence très-profonde. Je saluai ensuite la fille, et elles me reçurent toutes deux d'une manière qui me fit connoître qu'elles savoient parfaitement bien vivre. Elles étoient l'une et l'autre si proprement vêtues, pour des dames qui venoient de faire un voyage, que j'en fus fort étonné. La mère pouvoit passer pour une belle femme : tout ce que je trouvois à redire en elle, c'étoit un air fin et hardi. Pour la fille, elle avoit le visage tendre et piquant tout ensemble, et c'étoit une personne de dix-sept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent sur une table, et deux magni-

fiques toilettes préparées; j'y vis aussi trois coffres de bagage, avec un maître valet qui portoit la livrée, et qui, prêt à servir ses maîtresses, se tenoit debout dans un coin, de l'air du monde le plus respectueux. Je ne doutai point que ces dames ne fussent d'une des premières maisons de Guadalaxara : aussi je débutai par de très-humbles excuses de la liberté que j'avois prise, et je leur dis, pour la justifier, que j'avois été si charmé de leur concert, que je n'avois pu résister à l'envie de leur en témoigner ma satisfaction. La mère répondit à mon compliment avec beaucoup d'esprit et de modestie, ce qui nous donna naturellement occasion de nous entretenir de musique. Je leur fis assez comprendre par mes discours que j'étois un peu musicien. Je les priai de recommencer leur concert; et, pour mieux les y engager, je m'offris à y tenir ma partie. Les dames curieuses de m'entendre, s'y disposèrent. La mère reprit sa harpe, et la fille se mit à chanter un air que je savois. Je fis en même-temps éclater ma voix, qui produisit le même effet qu'à Florence, et qu'à l'abbaye près de Sarragosse. Les dames en parurent transportées de plaisir. Elles oublièrent la condition du quart d'heure, et minuit étoit déjà sonné que nous ne songions point encore à nous séparer. La mère toutefois, pour observer les règles de la bienséance, me représenta fort poliment qu'il

étoit temps que je me retirasse, en me disant qu'elles seroient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi pendant le séjour qu'elles feroient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une manière à lui persuader que je n'avois pas vu ses charmes impunément; ce qui n'étoit dans le fond que trop véritable, puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupière.

Le lendemain, mon hôtesse, que j'avois accoutumée à venir tous les matins prendre du chocolat avec moi, entra dans ma chambre d'un air riant, et me dit : Je sors de l'appartement de vos voisines. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point vous leur avez plu. Outre qu'elles trouvent votre personne tout-à-fait aimable, elles sont charmées de votre esprit badin et amusant. Pour peu que de votre côté vous vous sentiez disposé à pousser votre pointe, je doute fort que vous soyez maltraité. La mère et la fille sont également contentes de vous. J'avalai comme beau miel ces douces paroles, et ravi d'avoir fait en si peu de temps une si vive impression sur ces dames, je répondis que je n'étois pas moins satisfait d'elles; que la mère me paroissoit encore très-ragoûtante; mais que je ne voyois rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrois volontiers la conquête, si quelque femme d'esprit vouloit bien m'aider à

réussir dans cette entreprise. Je vous entends, reprit l'hôtesse, vous souhaitez que je vous y rende service ; j'y consens. Par où commencerons-nous cette affaire ? Je mènerai ce soir les dames à la promenade, lui répartis-je, et je leur ferai préparer quelque part une superbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente ; cela révolteroit la mère, qui, pénétrant d'abord votre dessein, romproit brusquement avec vous, et ne vous verroit de sa vie. Faisons mieux, poursuivit-elle, après avoir rêvé quelques moments ; il faut que cette fête se donne sous mon nom : je ferai apprêter une collation, suivant vos ordres, dans un jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, et j'y mènerai les dames passer la soirée. Vous viendrez nous y surprendre, comme si le hazard vous avoit amené là, et nous serons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée, et mon hôtesse se chargea du soin d'engager la mère dans cette partie de plaisir.

Ma confidente fut sur-le-champ la proposer dans la chambre des dames, où elle demeura près d'une heure ; ce qui me fit juger qu'elle n'avoit pas peu de peine à les persuader : en effet, m'étant revenue joindre, elle me dit que la mère avoit bien fait la difficultueuse. J'ai long-temps, ajouta-t-elle, désespéré de lui faire accepter la proposition ; néanmoins j'en suis venue à bout. Nous avons

conclu la partie. Tout ce que je vous demande, c'est de vous conduire de façon qu'il ne paroisse pas qu'elle ait été faite de concert avec vous : quand vous viendrez au jardin, faites semblant d'être étonné de nous y rencontrer ; en un mot, que votre arrivée semble un effet du hazard. Je lui répondis qu'elle pouvoit compter que je ne gâterois rien. Nous prîmes ensuite toutes les mesures nécessaires pour rendre la fête agréable.

Nous y réussîmes : le repas fut d'un amant qui vouloit plaire, et les convives le reçurent sans s'appercevoir du motif qui l'avoit fait donner, ou du-moins sans le témoigner. Nous nous divertîmes parfaitement bien. Comme la mère n'avoit point là sa harpe, nous nous contentâmes, sa fille et moi, de chanter tantôt ensemble et tantôt tour-à-tour, en nous lançant l'un à l'autre, à la dérobée, les plus douces œillades. Les siennes redoubloient mon amour, et les miennes le lui faisoient connoître. La nuit insensiblement nous surprit au jardin, et tandis que l'hôtesse, pour me favoriser, entretenoit la mère, je tenois des discours passionnés à la fille, qui ne les écoutoit pas sans plaisir. Il fallut enfin retourner à la ville. Je conduisis les dames jusque dans leur appartement, où, par grace spéciale, on m'accorda une demi-heure d'entretien ; après quoi je me retirai plus amoureux, à ce qu'il

me sembloit, de ma nouvelle maîtresse, que de toutes ses devancières.

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune personne, par mon hôtesse, un billet des plus tendres et des plus galants; mais on n'y fit point de réponse : on crut que l'avoir reçu à l'insçu d'une mère, c'étoit une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces dames, qui furent encore régalées à mes dépens par l'hôtesse, et cette fois-là on me répondit, fort laconiquement à-la-vérité, car il n'y avoit que deux lignes, qui ne signifioient rien, et que je ne laissai pourtant pas de trouver très-spirituelles. C'est ainsi qu'on me tenoit la dragée un peu haute pour irriter mes désirs, ou, pour mieux dire, toute cette manœuvre étoit l'ouvrage de notre bonne hôtesse, qui, travaillant pour et contre dans cette intrigue, faisoit jouer des deux côtés à son profit les personnages qu'il lui plaisoit. Je vivois cependant de jour en jour plus familièrement avec ma belle voisine, et je ne sortois presque plus, tant j'étois retenu au logis par l'agrément de la voir presque toute la journée. La mère alloit souvent le matin solliciter, à ce qu'elle disoit, son procès; et lorsque cela arrivoit, mon officieuse confidente venoit m'en avertir, m'introduisoit sans façon chez la fille, que j'entretenois à sa toilette; et de peur que la facilité

d'avoir de pareilles conversations ne m'y rendît moins sensible, elle les troubloit quelquefois en venant m'annoncer faussement que la mère revenoit.

Lorsque ma confidente jugea que j'étois fortement épris, elle me proposa d'épouser dona Helena de Melida; c'est ainsi que se nommoit la jeune personne que j'aimois. Cette proposition me tint en garde contre l'hôtesse, dont je pénétrai alors le système. Elle m'avoit si fort vanté les biens et la noblesse de cette dame, que je ne pouvois raisonnablement espérer qu'on voulût la sacrifier à un homme que l'on ne connoissoit point. Ma confidente me devint suspecte, et, pour me débarrasser de ses importunités sur ce point, je lui dis franchement que j'avois pris ailleurs des engagements qui ne pouvoient être rompus. Si tôt que j'eus déclaré mes sentiments sur cet article, les dames changèrent de conduite à mon égard: elles avoient jusque-là refusé tous les présents que l'hôtesse leur avoit offerts de ma part; elles se mirent sur un autre pied: elles résolurent de plumer l'oiseau, et eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aile. Il est vrai qu'à mesure que je me montrois plus généreux, ma belle Hélène devenoit moins réservée; si bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se ralentit, et il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse et d'honnêteté.

Un nouvel incident acheva de me guérir. Un matin je vis sortir de l'église des dominicains, où j'allois entendre la messe, une dame d'une taille majestueuse et très-richement habillée. Je la pris pour une personne de qualité; et comme elle passa près de moi, si je n'osai la saluer, en récompense je la regardai d'un air si respectueux que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma personne, de quoi je me sentis fort honoré, en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle étoit; je la suivis. Elle s'en aperçut, et continua son chemin d'un air toujours grave. Il y avoit derrière elle deux suivantes et un estafier, ce qui me confirmoit dans l'opinion que j'avois qu'elle ne pouvoit être qu'une dame de condition. Quand elle fut au milieu de la grande rue, elle s'arrêta devant une maison parfaitement belle, et y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fit sa demeure; et, après quelques informations, je découvris que c'étoit la fille du seigneur don Andrea, qui prenoit le don, en qualité de banquier de la cour, et que cette jeune dame avoit la réputation d'être fort vertueuse.

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, et je ne pus m'empêcher vers le soir d'aller passer et repasser devant les fenêtres du banquier. Je ne pris pas une peine inutile : je vis à loisir ce

marchand, qui s'entretenoit avec sa fille sur un balcon; il me parut un homme de très-bonne mine. Pour la dame, je ne puis te dire, sans surfaire, que c'étoit une beauté achevée; elle avoit seulement un air agréable et des manières aisées, qui me prévenoient en faveur de son esprit. Si j'en avois été touché le matin, ce fut bien autre chose e soir. Je m'en retournai chez moi tout brûlant l'amour pour elle, et résolu de faire connoissance ivec son père dès le lendemain; ce qui s'exécuta le la façon que je vais te le conter. Depuis mon rrivée à Madrid, j'avois eu soin de faire démonter t employer mes diamants d'une autre sorte qu'ils 'étoient, de peur que si, par hazard, mes parents 'avisoient d'en envoyer un état à leurs correspondants, je ne fusse arrêté. J'avois même risqué eaucoup en les montrant à l'ouvrier. Je portai our dix à douze mille francs de pierreries au banuier, à qui je dis que j'en avois encore chez moi our une somme plus considérable. Il les regarda e tous ses yeux, et les estima douze mille livres, u'il s'offrit à me payer dans six mois, si je voulois s lui laisser trafiquer.

Comme je n'avois pas d'autre intention que 'entrer en commerce avec lui, j'acceptai son fre, et je refusai généreusement un billet qu'il mit en devoir de me faire de la valeur des pierries. Je lui dis que je savois trop bien quelle

que j'étois l'homme que le ciel lui destinoit pour gendre. Il en parla à sa fille, qui lui dit que je l'avois suivie dans la rue depuis l'église des dominicains jusqu'au logis; que je passois incessamment devant leurs fenêtres; en un mot, que toutes mes actions faisoient assez connoître que j'avois des vues sur elle. Le père avoit trop d'expérience pour n'en être pas aussi persuadé; il ne douta plus que la confiance que je lui avois marquée, en lui abandonnant mes pierreries sans billet, ne fût un effet de l'amour que j'avois pour sa fille. Ils s'en réjouirent tous deux, en conférèrent ensemble, et, me croyant plus riche qu'un juif, ils résolurent de me ménager si bien, qu'il ne me fût pas possible de leur échapper.

Conformément à cette délibération, le banquier vint me rendre visite à l'hôtellerie. Je m'y étois bien attendu, et j'avois mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux, qui firent sur lui beaucoup d'impression. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or; il en admira le travail, et me dit que si j'étois dans le dessein de la vendre, il me feroit gagner dessus un tiers de ce qu'elle m'avoit coûté. Je le pris au mot, et je la lui lâchai comme j'avois fait de mes pierreries, je veux dire sans billet; il en fut transporté de joie : il me fit mille caresses, et, me regardant déjà en beau-père, il me donna des conseils pour tirer un gros intérêt de l'argent

comptant que je pouvois avoir. Peu de jours après il m'apporta la somme qu'il m'avoit promise pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avois en lui, et m'obligea de reconnoître ses peines par un présent convenable à une jeune dame, que j'envoyai à sa fille après qu'il me l'eut permis. Ce présent, n'ayant pas été mal reçu d'elle, me rendit assez hardi pour oser lui découvrir mes sentiments à l'usage du pays, c'est-à-dire par des mines, et il me sembla qu'elle ne les désapprouvoit point. A l'égard du père, avec qui je m'entretenois tous les jours, je ne lui parlois que de commerce; et cependant je me proposois de profiter de la première occasion favorable que j'aurois de lui déclarer ma passion.

Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en aperçurent que trop tôt pour elles : les collations et les présents cessèrent. Je passois les journées hors du logis, et, quand j'y revenois le soir, je rentrois le plus souvent dans ma chambre pour me coucher, ou bien, lorsque je n'évitois pas la conversation de ces dames, j'avois avec elles des entretiens si froids, qu'elles comprirent aisément que j'avois secoué leur joug. Hélène éprouvant que ses bontés, au-lieu d'avoir irrité mon ardeur, n'avoient servi qu'à la ralentir, en pleura de dépit. Elle tint un grand conseil avec sa mère et l'hôtesse sur mon change-

ment, qu'elles ne manquèrent pas d'attribuer à un engagement nouveau, et le résultat fut qu'elles mettroient à l'épreuve ma générosité, et que, si elles n'avoient pas lieu d'être contentes de moi, elles auroient recours à quelque artifice pour se venger de mon inconstance. Il se présenta bientôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet. Il vint demeurer dans mon hôtellerie deux jeunes seigneurs qui avoient de l'argent frais. Ils m'engagèrent à jouer avec eux, et je leur gagnai en trois séances deux cent cinquante pistoles; ce que les dames n'eurent pas plus tôt appris, qu'elles m'entraînèrent à la promenade, sans que je pusse m'en défendre. En revenant, nous passâmes devant la boutique d'un marchand d'étoffes d'or et de soie. Notre hôtesse, qui étoit avec nous, m'y voulut faire entrer malgré moi, et m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour dona Helena, en me disant que j'avois assez gagné pour lui faire ce petit présent. Je laissai parler l'hôtesse tant qu'il lui plut; et, me moquant de ses instances, je trompai l'attente de ces dames, qui avoient compté qu'elles feroient à ma bourse une copieuse saignée, et cette action acheva de leur persuader que je n'étois plus dans leurs filets.

J'avois un meilleur usage à faire de mon argent. On venoit de bâtir dans le quartier une maison que j'avois vue plusieurs fois en passant, et qui

m'avoit paru fort jolie; j'étois tenté de l'acheter. Je consultai sur cela don André, qui approuva cette acquisition. Il se mêla même de cette affaire, et fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me coûta que trois mille ducats, que je payai devant lui en espèces sonnantes, et d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre-fort. Tu peux bien t'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beau-père, qui étoit un homme fin. Il crut, pour le coup, avoir rencontré le gendre qu'il lui falloit, et il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je fis meubler ma maison assez proprement, et je me disposai à l'aller occuper. Le jour que j'y devois coucher, jugeant que je ne pouvois me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines, je pris congé d'elles en leur faisant des compliments qu'elles reçurent avec beaucoup de civilité, et d'un air si gai que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'hôtesse pour la remercier de toutes les attentions qu'elle avoit eues pour moi, et l'assurer que je m'en souviendrois jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politesses d'une manière flatteuse, et me pria le plus obligeamment du monde de lui permettre, en quittant sa maison, de me donner à dîner. Connoissant l'hôtesse pour une femme d'un assez mauvais caractère, et voulant me

séparer d'elle à l'amiable, je n'osai lui refuser la satisfaction qu'elle me demandoit.

Je dînai donc avec mon hôtesse, qui me fit servir trois plats qu'elle savoit que j'aimois passionnément ; mais elle m'en gardoit un autre qui n'étoit nullement de mon goût. Il me fut apporté par un alguazil de la cour et six archers, qui entrèrent dans la salle avec un décret de prise de corps contre moi. A cette apparition, qui me troubla extraordinairement, je ne doutai point que je ne fusse perdu. Tous mes parents s'offrirent à ma mémoire, et je m'attendois à chaque instant à voir paroître quelqu'un de leur part ; car je ne croyois pas que d'autres personnes qu'eux pussent avoir à Madrid action contre moi. Je me levai de table sans savoir ce que je faisois : je voulus enfiler la porte, que je trouvai gardée par trois archers : je gagnai ensuite une fenêtre dans le dessein de me sauver par-là ; mais les trois autres archers m'en empêchèrent. L'alguazil, qui étoit un des plus raisonnables de ses confrères, remarquant le désordre où je me trouvois, s'approcha de moi en souriant, et me dit tout bas : Seigneur cavalier, rassurez-vous ; il ne faut pas tant vous effrayer. L'affaire dont il s'agit n'est qu'une bagatelle ; vous en sortirez avec honneur pour quelques pistoles. Tenez, ajouta-t-il en me donnant le décret, lisez ; vous verrez que vous vous alarmez mal-à-propos.

Ces paroles, qui me parurent d'un railleur qui, bien instruit de mes tours, se divertissoit à me faire prendre le change, ne diminuèrent pas ma crainte. Je m'assis d'un air tremblant, et parcourant des yeux ce papier, j'y lus le nom de dona Helena de Melida. Je respirai un peu, et m'adressant à l'alguazil : Que signifie ceci ? lui dis-je. Quoi ! c'est cette dame qui me fait arrêter? que lui ai-je donc fait? Elle prétend, me répondit-il en riant encore, que vous avez obtenu d'elle par la force ce que sa vertu refusoit à vos désirs.

Qu'entends-je, m'écriai-je avec une extrême surprise ! Hélène seroit-elle assez effrontée pour soutenir que je suis coupable d'un pareil crime ? Pourquoi non ? repartit l'alguazil. Elle peut avoir ses raisons pour vous accuser de l'avoir commis : il est vrai qu'il faudra qu'elle le prouve, et qu'il vous sera permis de vous défendre. Ce qu'il y a de fâcheux pour vous, continua-t-il, c'est que le devoir de ma charge m'oblige à vous mener en prison. Alors devenu un peu plus tranquille, je lus le décret d'un bout à l'autre ; et après avoir rêvé à ce que je devois faire, je me levai, je tirai à part l'alguazil : Monsieur l'officier, lui dis-je, vous me paroissez un très-honnête homme. Considérez, je vous prie, l'injuste persécution qu'on me fait. Je vous proteste que, bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes

vœux, la belle Hélène a fait plus de la moitié du chemin. Si vous saviez combien d'argent j'ai dépensé..... Je n'en doute pas, interrompit-il; je ne connois que trop cette nymphe et sa friponne de mère : elles demeurent depuis dix ans à Madrid, où elles ne font pas d'autre métier que celui d'attraper les jeunes étrangers. Vous êtes le troisième à qui elles font le tour dont vous vous plaignez; et, entre nous, je ne crois pas que vous puissiez vous tirer de leurs pattes qu'aux dépens de votre bourse. Je pense comme vous, repris-je, qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement et sans bruit cette affaire. Je vous conjure, ajoutai-je en lui glissant secrettement dans la main une bague de douze à quinze pistoles, de vous mêler de cet accommodement. Il mit la bague à son doigt, et me répondit, d'un ton d'alguazil, qu'il alloit trouver ces dames, et que si elles refusoient de se désister de leur poursuite contre moi, il les menaceroit de son attention à leur conduite, ce qui ne manqueroit pas de les rendre raisonnables.

En achevant ces mots, il me laissa dans la salle avec ses archers, qui, faisant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes, me tinrent en respect jusqu'à son retour. Si l'hôtesse, que je regardois avec raison comme l'auteur de cette fourberie, eût été présente, je me serois un peu soulagé en l'apostrophant dans les termes qui lui convenoient.

mais, pour éviter mes reproches, elle avoit pris la fuite à la vue de ces limiers de justice. Je n'étois pas sans inquiétude en attendant le résultat de la conférence qui se tenoit dans l'appartement de mes parties : je n'étois pas assez assuré de la fidélité de mon procureur, pour le croire plus dans mes intérêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins, il agit rondement dans cette occasion. Il les obligea de se contenter de cent pistoles, dont il y en eut vingt pour lui. Je bénis le ciel d'en être quitte à si bon marché. Je sortis de l'hôtellerie pour n'y jamais rentrer, et je me retirai dans ma maison, fort satisfait de voir que cette aventure n'avoit pas fait le moindre bruit.

CHAPITRE III.

Guzman recherche la fille du banquier, et l'épouse. Suites de ce mariage.

AUSSITÔT que je fus débarrassé d'Hélène, de sa mère et de mon hôtesse, je m'abandonnai entièrement à mon nouvel amour. Je ne songeai plus qu'à devenir gendre de don André, qui, de son côté, craignant que je ne m'embarquasse dans quelque

commerce de galanterie, avoit autant d'impatience de me donner sa fille que j'en avois de l'obtenir. J'allai dès le lendemain chez ce banquier, qui me retint à dîner. Sur la fin du repas, ma future parut comme par hazard. Je me levai d'abord pour la saluer et lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causoit. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, et voulut en même-temps se retirer. Son père l'arrêta : Eugénie, lui dit-il, demeurez avec nous : ce convive est de mes amis, et je suis bien aise de le lui faire connoître en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier d'une si grande faveur, dont je parus charmé, et à laquelle dans le fond j'étois encore plus sensible que je ne le paroissois.

J'entrai donc en conversation avec Eugénie, et, pour comble de joie, don André, sous prétexte d'avoir quelques lettres à lire, se retira dans un coin de la salle où nous étions, pour nous laisser un peu plus libres. S'il en usa de cette sorte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un sot; car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon génie, qui me servit assez bien, et la dame m'enchanta par la délicatesse de son esprit. Pendant ce temps-là, le père, faisant fort l'occupé, me demandoit quelque-

fois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendois alors compliment pour compliment, et, allant toujours mon train, j'en contois à sa fille d'une voix basse, comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avoit déjà près de trois heures que cela duroit, quand le banquier, jugeant à-propos de finir notre conversation, vint nous joindre, et Eugénie, après m'avoir fait la révérence, disparut.

J'étois si plein d'estime, ou plutôt si amoureux de cette dame, que je me répandis en louanges sur son compte; et, parlant de l'abondance du cœur, je dis à don André qu'on ne pouvoit être plus touché que je l'étois du mérite de sa fille. Ce vieux renard m'écouta fort attentivement; ensuite, pour m'exciter à m'expliquer plus clairement, il me tint de longs discours sur la nécessité où les gens de mon âge étoient de se marier pour éviter les écueils qu'ils avoient à craindre, et sur l'importance de bien choisir une femme, puisque c'étoit elle ordinairement qui faisoit le bonheur ou le malheur de son époux. De là passant aux sentiments favorables qu'il avoit conçus pour moi, il me dit que j'avois gagné son cœur par mes manières honnêtes, et par la confiance que j'avois eue en lui, et que je pouvois compter qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le persuader. Je ne demeurai pas court à des paroles si propres à

m'obliger de rompre le silence : je lui découvris le fond de mon ame, et lui dis qu'il pouvoit me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugénie. Il rêva, ou fit semblant de rêver pendant quelques moments, pour me faire croire que je mettois son amitié à une grande épreuve. Nous ne nous séparâmes pourtant pas sans que je susse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand je le quittai, et me dit qu'il avoit eu certaines vues pour établir avantageusement sa fille; mais qu'il me les sacrifioit, pour me marquer jusqu'à quel point il m'avoit pris en affection. A ces mots je saisis une de ses mains, et je la baisai avec un transport qui lui témoigna, mieux que tout ce que j'aurois pu lui dire, la reconnoissance dont j'étois pénétré.

Depuis cet entretien le banquier ne m'appela plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires, m'avança, pour achever de meubler ma maison, les premiers six mille francs qu'il s'étoit engagé à me payer dans trois mois, et me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques, qu'une personne qui avoit besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin je mangeois tous les jours avec mon beau-père futur; je voyois sa fille en toute liberté; je jouissois de tous les priviléges de gendre, si vous en exceptez celui que la seule qualité d'époux me pouvoit donner. Une chose

me surprenoit, c'est que dans les conversations que j'avois eues jusque-là avec don André, il ne m'avoit point du tout parlé de dot. Je voulus le sonder sur cela, et voici ce qu'il me dit : Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage : vous ne toucherez que dix mille francs ; mais vous pouvez faire fond sur cinquante mille après ma mort. Cette dot me sembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyois bien riche ; néanmoins, faisant réflexion que les marchands n'aimoient point à se dessaisir de leurs espèces, je m'en contentai.

Je pressai don André de ne me pas laisser languir plus long-temps dans l'attente d'être réellement son gendre ; il se rendit à mon impatience, et les noces furent célébrées avec éclat. Mon beau-père me compta les dix mille francs qu'il m'avoit promis, et qui furent bientôt employés. Je fis présent à mon épouse des pierreries que j'avois de reste ; je lui donnai des habits de la dernière magnificence, et je l'emmenai dans ma maison, où nous fîmes des réjouissances pendant quinze jours. Je pris des femmes et des valets pour la servir ; en un mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de temps, si je ne trouvois moyen, par mon industrie, de gagner autant que je dépenserois. Le banquier, à-la-vérité, me faisoit espérer des monts d'or, pour peu que la fortune secondât les projets

qu'il formoit : c'étoit un homme à grands desseins, et son gendre étoit aussi de ce caractère-là. Nous ne nous proposions pas moins que de mettre en mouvement la cour et la ville, et de faire toutes les affaires du royaume. Malheureusement, pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, et moi sur la sienne; ce qui n'étoit que pure illusion, comme nous nous en aperçûmes dès que nous fûmes obligés de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous désabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher; au contraire, la mutuelle confidence que nous nous fîmes rendit notre union encore plus étroite, et nous connoissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fidèles.

Notre société fit d'abord un très-grand bruit, par le soin que don André prenoit de dire, d'un air mystérieux à tout le monde, qu'il avoit choisi pour gendre un homme qui avoit des richesses immenses. Cela se répandit par-tout, et nous attira de la pratique. On venoit à nous préférablement à tous les autres banquiers; et nous aurions, par notre seul crédit, augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avoit de nos biens; si nous nous fussions bornés à vivre avec les marchands, nous aurions infailliblement fait une grosse fortune; mais le foible étonnant que mon beau-père

avoit pour les personnes de qualité nous empêchoit de nous enrichir : ce qu'il venoit de recevoir d'une main, il le donnoit de l'autre. Il étoit si entêté d'un comte, d'un marquis, d'un chevalier de Saint-Jacques, qu'il ne pouvoit rien leur refuser, lorsqu'ils s'adressoient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent, pour peu qu'ils lui fissent d'honnêtetés ; ce qu'ils ne manquoient pas alors de lui prodiguer. Qu'un ministre en passant l'eût regardé d'un air gracieux, il lui faisoit dès le lendemain des présents aussi considérables qu'inutiles. Il vouloit toujours suivre les chimères que son esprit enfantoit ; et lorsqu'il m'arrivoit de lui en représenter l'extravagance, il se mettoit à rire, se moquoit de moi, comme si je n'eusse pas eu le sens commun, et me traitoit d'homme neuf en matière d'affaires du grand monde.

Cependant, avec toute son expérience, il dissipoit tout ce que nous avions de plus liquide, et nous étions réduits à nous servir de toutes sortes de moyens pour nous faire de nouveaux fonds. Que ne mettions-nous point en œuvre pour cela ! Nous nous mêlions d'acheter et de vendre ; nous troquions, nous prêtions à gros intérêts : il n'y avoit aucun commerce que nous ne fissions. Outre ce que je savois déjà, mon industrie, que je raffinois tous les jours en l'exerçant, me fournissoit de nouvelles idées pour le bien de la société.

J'avouerai pourtant qu'avec tout cela je n'étois qu'un ignorant en comparaison du beau-père. Les profits que nous faisions auroient suffi pour nous entretenir agréablement, pour peu que nous eussions été capables d'user d'économie, et nous n'aurions pas été obligés de faire de méchantes affaires, qu'avec toute notre adresse nous avions quelquefois assez de peine à cacher; mais nos dépenses domestiques étoient excessives. Si don André aimoit le luxe et la bonne chère, sa fille le surpassoit encore en cela : elle ne trouvoit rien de trop riche et de trop beau pour elle. Nous avions une table de seigneur, une fois plus de domestiques qu'il ne nous convenoit d'en avoir, et notre maison ne désemplissoit point de parentes et d'amies qu'il falloit régaler à grands frais.

Ce train de vie ne flattoit pas moins mon humeur que celle de ma femme, et je m'en accommodai à merveille, tant que l'état de nos affaires fut florissant. Je ne m'en lassai que deux ou trois années après notre mariage; et lorsque je m'aperçus que notre fortune commençoit à prendre une nouvelle et vilaine face, tant par notre mauvaise conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut essuyer, frappé du péril de nous voir bientôt à sec, je voulus, d'un air de douceur, représenter ma crainte à Eugénie. Dieu sait de quelle façon elle me reçut, et comme elle me traita! Je

n'en plaignis à don André, qui lui fit des re-
roches; toute sa famille même m'appuya. Cepen-
lant mes plus douces paroles, les remontrances
le son père, et les prières de ses parents ne ser-
irent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En un
not, elle me déclara qu'elle ne prétendoit point
ue l'on fît la moindre réforme dans notre maison.
Après cet arrêt, que le caractère de ma femme
endoit définitif, je pris sagement le parti de ne
lus la contredire, et de m'armer d'une nouvelle
atience.

Je ne laissois pas pourtant de voir avec une ex-
rême douleur fondre ainsi mon argent d'Italie,
t s'en aller au bruit du tambour ce qui m'étoit
enu au son de la flûte. Je ne pouvois penser aux
uites de mon mariage, sans soupirer amèrement
e regret d'avoir été assez insensé pour me marier.
Quelquefois, pour m'excuser d'avoir fait cette
ottise, je me rappelois la figure brillante que fai-
oit don André lorsque je devins son gendre; et
me disois à moi-même : Qui se seroit jamais
naginé que tu trouverois ta ruine dans un éta-
issement qui sembloit te répondre de la plus
lide fortune? Quand je remarquai qu'il n'y avoit
as d'espérance de me soutenir encore long-temps
r le même pied où j'étois, je m'adressai au beau-
re pour lui demander conseil dans une conjonc-
e si délicate.

C'est dans cette occasion qu'il me fit voir qu'il étoit consommé dans toutes sortes de rubriques. Il s'agit ici, me dit-il, de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas; il s'agit de sauver le bien qui vous reste aux dépens de celui du prochain. Alors, sans perdre de temps, il composa des contre-lettres, des transports, de faux contrats, et je ne sais combien d'autres actes semblables, tous également dignes d'une récompense publique, si l'on rendoit justice aux honnêtes gens qui en font usage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions: pour remettre en vigueur mon crédit, qui lui étoit nécessaire, il me fit acheter une rente de cinq cents ducats que son frère possédoit: quand je dis acheter, je veux dire en apparence; car nous n'avions pas, le beau-père et moi, à nous deux, la somme d'argent que nous devions montrer au notaire, afin qu'il pût témoigner que la rente avoit été payée. Il ne nous en coûta que cinquante écus d'intérêt pour avoir cette somme, que nous empruntâmes pour un jour seulement, et cette vente se fit par ce moyen: bien entendu qu'en même-temps je remis au vendeur un écrit, par lequel je déclarois formellement que ladite rente desdits cinq cents ducats ne m'appartenoit point, et qu'elle étoit réellement à lui, à qui j'en abandonnois la jouissance, comme une chose à laquelle je n'avois aucune prétention. J'étois très-content de

ces tours de passe-passe, parce qu'ils m'étoient avantageux. De plus, je savois qu'on les faisoit sans scrupule dans toutes les villes marchandes, et les contre-lettres sur-tout me paroissoient une belle invention pour le commerce.

Grace à mon beau-père, je me vis donc assuré de quelque chose, en cas que la fortune me devînt tout-à-fait contraire; et pouvant négocier de nouvel argent sur ces cinq cents ducats de rente, je continuai mon train ordinaire. Malheureusement il n'étoit pas possible que ce fût pour longtemps. Les gens qu'on trompe se désabusent; et d'ailleurs ma femme, dépensant toujours plus que je ne gagnois, me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étois chargé. Don André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue. Pour moi, je ne pus éviter les griffes d'un maudit alguazil, qui m'arrêta de la part de mes créanciers, et me conduisit en prison; mais ils furent bien sots lorsque, s'apprêtant à se saisir de mes effets, ils apprirent qu'ils étoient à couvert. J'eus pourtant la conscience assez bonne pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout; je leur donnai la dixième partie de leur dû, et je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans. C'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

L'orgueilleuse Eugénie conçut un si grand déplaisir de mon emprisonnement et de ma banque-

route, dont elle s'imaginoit que toute la honte ne tomboit que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin; et comme elle ne laissa point d'enfants, je me trouvai dans l'obligation de rendre sa dot; ce qui, dans l'état où j'étois, ne pouvoit que m'incommoder, ou plutôt achever de m'abîmer. Aussi, pour dire la vérité, les larmes que sa mort me fit répandre ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme; je ne pleurois que l'argent qu'elle m'avoit dépensé follement, et celui que j'avois à remettre au beau-père. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon mari par bienséance, et j'ordonnai des funérailles si superbes, que mes créanciers en murmurèrent. Étant devenu veuf, je ne cessai pas de vivre en bonne intelligence avec don André. Véritablement notre société se rompit, et je rendis à ce banquier ses dix mille francs, sans avoir avec lui la moindre dispute. Outre que je n'aurois pas gagné à le chicaner, c'étoit un homme qui étoit le maître de mes affaires, et dont j'avois encore besoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi, et il me sut si bon gré de la conduite que j'avois tenue avec lui, qu'il en usa de son côté parfaitement bien avec moi.

CHAPITRE IV.

Guzman, après la mort de sa femme, veut embrasser l'état ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruit de ses études.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ma femme, et sa dot à son père, je demeurai dans ma maison, seul reste de tous mes biens. Encore étoit-elle toute nue, à la réserve d'une chambre que don André, par compassion, avoit bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de valeur. Là, je m'occupois à faire des réflexions sur le passé, et à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Que faut-il que je fasse? disois-je en moi-même. Il n'y a plus pour moi d'apothicaires, plus de banquiers comme celui de Milan, plus de parents qui veuillent me confier leurs pierreries. Que vais-je devenir? Où êtes-vous, Sayavedra, mon cher confident? Que ne pouvez-vous être témoin de mes peines! vos conseils et votre adresse me seroient ici d'un grand secours. Je pourrois former avec vous quelque entreprise, qui me feroit sortir de

misère. Mais, hélas! je vous ai perdu. Je ne dois plus compter sur votre assistance, et peut-être en ce moment vous repentez-vous bien de me l'avoir prêtée.

Je m'attendris en m'occupant de cette dernière pensée. Je rentrai en moi-même, et me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disois-je, que je me tourne du côté de l'église. Je pourrai trouver dans cet asile le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en prenant ce parti! Je veux essayer s'il ne me sera pas aussi favorable qu'à eux. Pourquoi non? Je puis devenir un bon prédicateur; et la chaire est le chemin des évêchés. Au pis aller, avec le peu d'argent que je retirerai de la vente de ma maison, je pourrai acheter quelque bénéfice de hazard; et si je suis assez malheureux pour ne rencontrer aucun bénéficier qui veuille permuter avec moi, je ferai travailler, comme on dit, mes espèces; et si l'intérêt qui m'en reviendra ne me suffit point pour mener une vie tout agréable, j'y saurai bien suppléer en me faisant chapelain dans quelque riche couvent de religieuses. Quoique je sache plus de latin qu'il n'en faut pour remplir une pareille place, je ne laisserai pas d'aller à Alcala faire un cours de philosophie et un autre de théologie, pour m'en rendre plus digne; et si la condition d'écolier me paroît trop

pénible pour un homme de mon âge, j'aurai recours aux bons pères de Saint-François. Ce sont les meilleures gens du monde. Quand ils m'auront entendu chanter, ils me recevront chez eux, quand je ne saurois pas lire.

Tu vois, lecteur mon ami, que les gens d'esprit ne manquent jamais de ressources. La belle ressource ! me répondras-tu. Embrasser l'état ecclésiastique, dans la seule vue de s'y procurer toutes les délectations terrestres, c'est n'avoir pas une vocation fort canonique. D'accord. Je ne prétends pas tenir tête aux casuistes sur ce point. J'avoue que je consultois moins les canons que l'usage, et que je ne songeois à me faire prêtre que pour avoir le reste de ma vie toutes mes petites commodités. Je communiquai mon dessein à mon beau-père, en voulant lui persuader que c'étoit l'ouvrage de mille réflexions morales que j'avois faites sur l'instabilité des choses d'ici-bas, ou plutôt que c'étoit le ciel qui me l'avoit inspiré. Comme ce banquier ne valoit guère mieux que moi, il applaudit à ma résolution, qu'il ne pouvoit assez louer, disoit-il, quand je ne l'aurois prise que pour me mettre à l'abri de mes créanciers.

Je ne pensai plus qu'à vendre ma maison; ce qui fut bientôt fait. Il se présenta un homme qui m'en donna presque autant qu'elle m'avoit coûté, attendu que le quartier étoit devenu plus considé-

rable par la grande quantité de maisons qu'on y avoit bâties depuis la mienne. Nous allâmes chez un notaire qui dressa le contrat, et qui nous dit qu'il falloit, avant que de le signer, nous accommoder avec le seigneur censier pour les lods et ventes. Ce seigneur étoit un vieux conseiller du conseil des Indes, et de plus, grand usurier. Bien loin de rabattre un maravédi seulement de ses droits, il les fit monter trois fois plus haut qu'il ne devoit. Nous eûmes beau lui représenter qu'il avoit affaire à des chrétiens comme lui et non à des Maures, l'acquéreur fut obligé d'en passer par-là, parce qu'il vouloit absolument avoir ma maison.

Aussitôt que je la lui eus vendue, je portai l'argent qui m'en revint à la banque. Il ne pouvoit me rapporter que très-peu de chose; mais, outre qu'il étoit en sûreté, j'avois le droit de le retirer quand il me plairoit. Après avoir ainsi placé mes deniers, je fis travailler à mon habillement d'écolier aspirant aux ordres sacrés, lequel consistoit en un manteau long et une soutane; ensuite, ayant dit adieu à don André et à mes meilleurs amis, je partis pour la ville d'Alcala, où j'arrivai quelques jours avant l'ouverture des écoles. Je fus d'abord irrésolu sur mon logement : je ne savois si je devois me mettre en pension, ou bien louer un appartement où je ferois mon ordinaire. J'étois accoutumé à jouir d'une entière liberté chez moi, à vivre à ma

fantaisie, à manger ce qu'il me plaisoit d'avoir, sans m'assujettir à des heures réglées, comme il faudroit que je le fisse chez un maître de pension, où je dînerois et souperois avec des écoliers, dont la plupart pourroient être mes enfants, et où l'on me feroit mourir de faim pour mon argent. D'un autre côté, lorsque je venois à considérer ce que c'étoit qu'un ménage de garçon; que j'y envisageois une servante voleuse ou galante, ou adonnée au vin, et souvent à ces trois choses ensemble, sans parler des autres incommodités qui sont attachées à la vie libre d'un jeune homme qui est son maître, il me sembloit que je ferois mieux de me mettre dans une pension. C'est à quoi je me déterminai; mais je choisis celle que je jugeai la plus convenable à un garçon de mon âge, et qui vouloit se consacrer à l'église.

Je ne fus pas long-temps sans faire des connoissances. J'eus le bonheur de rencontrer des étudiants aussi vieux que moi. Je me faufilai avec eux; car j'aurois eu honte de me voir lié avec des écoliers sans barbe. Je commençai par m'appliquer à l'étude de la philosophie, et j'ose dire que j'y fis d'assez grands progrès : il est vrai que je joignis à d'heureuses dispositions un travail opiniâtre. Je passai au bout de deux années pour un des meilleurs sujets de notre université. Après avoir fait mon cours de philosophie, je pris mes licences de

maître ès-arts. Quoique j'eusse mérité la première place, je n'obtins que la seconde. On me fit cette injustice en faveur du fils d'un de nos plus respectables professeurs. Je ne m'en plaignis point : au contraire, j'étoit plus fier d'entendre dire à tout le monde qu'on m'avoit fait un passe-droit, que je ne l'aurois été si l'on m'eût rendu justice. Je m'attachai ensuite à la théologie; et continuant d'étudier avec la même ardeur, je parvins à me faire un jeu de mes études. Je sentois que de jour en jour je devenois plus savant, ou du-moins je me l'imaginois.

Quoique je me fisse un point d'honneur de ne pas manquer une leçon, et que je fusse fort occupé de mes devoirs scolastiques, je ne laissois pas d'avoir des moments à donner à mes plaisirs. Comme j'étois depuis long-temps accoutumé à la bonne chère, et que j'en faisois une très-mauvaise dans ma pension, je me réjouissois deux ou trois fois la semaine avec mon hôte et quelques amis que je régalois; et, par tous ces petits repas, je m'acquis la réputation d'homme riche et généreux. Ce qui doit te paroître un miracle, c'est que, pendant trois ou quatre années que je vécus de cette sorte, je n'eus aucun commerce avec les femmes, même les plus honnêtes. Je ne m'informois pas s'il y en avoit d'aimables dans la ville: j'évitois toutes les occasions d'en connoître; je

m'interdisois jusqu'à la curiosité de les regarder. Je n'avois pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le beau sexe; je savois par expérience combien il étoit redoutable pour moi. J'eus donc la force, pendant presque tout le cours de mes études, de m'éloigner de cet écueil : heureux si je les eusse achevées sans y aller échouer.

J'étois sur-le-point de me faire passer bachelier en théologie; et comme il falloit auparavant prendre les ordres sacrés, qui ne se donnoient qu'à des personnes qui possédoient quelques chapelles ou autres titres, cela me jeta dans un grand embarras; car, depuis que j'étudiois à l'université d'Alcala, j'avois mangé plus de la moitié de mon fonds; si bien que ne sachant comment faire pour me tirer de là, je fus obligé d'avoir recours au père des expédients, c'est-à-dire à don André. J'avois eu soin d'entretenir toujours avec lui un commerce de lettres. Je lui avois exactement rendu compte de mes succès dans les écoles, et il m'en avoit témoigné beaucoup de joie. Je lui mandai donc quel obstacle s'opposoit à mon dessein, le priant de m'enseigner le moyen de le lever. Il me fit réponse qu'il ne demandoit pas mieux que de m'obliger; qu'il me feroit un don de l'héritage de ma femme en forme de fondation, et que dans l'acte il seroit stipulé que je dirois chaque jour de l'année une messe pour le repos de l'ame de la défunte; mais

qu'en même-temps je déclarerois par un écrit particulier que ce bien n'étoit pas à moi, et que je le remettrois à don André quand il le jugeroit à-propos. Une pareille contre-lettre faite pour une œuvre pie, bien loin de me sembler contrevenir aux décrets des saints conciles, ne souleva pas un moment contre elle ma conscience. Je conviens que je n'étois pas un homme à y regarder de si près, non plus que mon beau-père, qui n'avoit peut-être fait de sa vie aucune affaire qui blessât moins que celle-là les canons de l'église. Quoi qu'il en soit, ne pouvant faire autrement, voilà par quelle porte je me disposai tout de bon à entrer dans le sanctuaire des ministres de la religion.

En attendant que je pusse recevoir les ordres, je commençai à m'écarter de toutes les compagnies, et, pour vivre plus régulièrement, à fréquenter les lieux saints. Un jour qu'il faisoit un très-beau temps pour la promenade, je sortis de la ville pour aller en pélerinage à Sainte-Marie-du-Val, agréable hermitage qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue. Je rencontrai en chemin un grand concours de monde, qui avoit entrepris comme moi ce petit voyage par dévotion, et la chapelle de la sainte en étoit si remplie, qu'en y arrivant, je ne sus où me placer pour faire ma prière. Une dame, qui n'étoit qu'à deux ou trois pas de moi, remarquant ma peine, se retira promp-

tement en arrière, comme pour m'inviter par cette action à me mettre auprès d'elle. Je fus surpris et touché de cette honnêteté d'une femme qui m'étoit inconnue, et à qui je croyois l'être. Malgré la gravité que j'affectois, je ne pus me défendre d'attacher ma vue sur une personne si polie, et je ne doutai point, à voir la propreté de ses habits, que ce ne fût une dame hors du commun.

Elle me cachoit avec soin son visage, ne me laissant apercevoir qu'un œil, qui me lança une œillade dont je fus percé jusqu'au fond du cœur. Je me glissai tout ému derrière la belle, et, voulant lui témoigner ma reconnoissance par quelques paroles obligeantes, je lui dis tout bas : Que vos politesses sont dangereuses! Je crois que vous ne les craignez guère, me répondit-elle sur le même ton. Je n'osai lui répliquer, de peur d'être entendu de quelques femmes qui étoient autour d'elle, et qui me paroissoient de sa compagnie. Je les regardai toutes; et m'étant sur-tout appliqué à en considérer une qui se cachoit moins que les autres, je la reconnus pour la veuve du docteur Gracia, professeur en médecine, femme déjà surannée, et qui tenoit des pensionnaires. Je savois qu'elle avoit trois filles, qu'on appeloit par excellence les trois Graces, à cause du nom de leur père, et qui véritablement passoient pour des personnes charmantes. Je ne doutai point que la dame à qui

je venois de parler ne fût une de ces trois illustres sœurs ; et comme la renommée vantoit particulièrement la beauté de l'aînée, aussi-bien que son bon esprit, je souhaitai que ce fût celle-là : souhait que je ne pus former, sans craindre en même-temps pour mon cœur. Il faut tout dire : avec la réputation d'être fort jolies, elles avoient celle de n'être pas des vestales ; ce qui ne me surprenoit point, le docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avoit obligé sa veuve à prendre des pensionnaires pour soûtenir sa maison. Si la médisance ne respecte pas les filles élevées avec sévérité, comment pouvoit-elle épargner les trois Graces, qui étoient sans cesse environnées de galants? Elles avoient appris la musique, et leur père, homme de plaisir, s'étoit plus attaché à les rendre propres à la société, qu'à les former à la vertu.

J'étois parfaitement instruit de tout cela, comme de leur côté elles n'ignoroient pas qui j'étois. On leur avoit dit que je savois la musique à fond ; que l'argent ne me manquoit point, et que j'avois un penchant naturel à le dépenser. Ces bonnes qualités, qu'elles aimoient fort dans un homme, leur donnèrent envie de me connoître, et de m'engager à grossir le nombre de leurs pensionnaires. Elles m'en avoient adroitement fait faire la proposition, que j'avois rejetée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. J'avois même bien fait

serment d'éviter tous les pièges que l'amour me tendroit, et je ne croyois pas que, dans le lieu saint où je me trouvois, je violerois mon serment. Néanmoins je sentis certaine agitation, qui ressembloit si fort aux premiers mouvements d'une passion naissante, que j'en fus alarmé. Guzman, me dis-je à moi-même, prends garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette église? Ne laisse pas surprendre ton cœur. Veux-tu perdre le fruit de tant d'années d'étude?

Dans le temps que ma raison se révoltoit ainsi contre ma foiblesse, les dames ayant fini leurs prières se levèrent pour sortir. Elles étoient au nombre de sept à huit personnes, toutes de la même compagnie. Elles passèrent devant moi. Je me levai aussitôt pour les saluer. Celle qui m'occupoit l'esprit, et qui étoit effectivement l'aînée des trois sœurs, sous prétexte de rajuster sa mante, me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement, et les regards dangereux qu'elle jeta en même-temps sur moi achevèrent de me troubler. Peu s'en fallut, dans le désordre où étoient mes esprits, que je ne la suivisse, entraîné par je ne sais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement, qui ne pouvoit venir que du ciel, me retint tout-à-coup, et me donna la force de résister à un attrait si puissant. Je me représentai dans le moment le

péril que je courois, et considérai l'abîme où j'allois me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma prière, ou plutôt pour la commencer; car j'avois été jusqu'alors si distrait, si ému, qu'il ne m'avoit pas été possible de m'en bien acquitter. Je ne pus même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupoit; et plus agité qu'un vaisseau qui se trouve sans voiles et sans gouvernail au milieu de la mer, je cédois aux divers mouvements qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la chapelle, j'en sortis, non pour marcher sur les traces de la beauté qui avoit fait tant d'impression sur moi, au contraire, je voulois la fuir; et craignant de la rencontrer sur le chemin de la ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la rivière, dans l'espérance qu'en me promenant le long de ses bords, je perdrois insensiblement le souvenir de cette redoutable personne, dont toute ma philosophie ne pouvoit me détacher. Peut-être serois-je redevenu tranquille à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi me fit tourner la tête du côté qu'elle partoit, et la première chose qui s'offrit à ma vue fut dona Maria Gracia, cette même dame dont j'évitois les charmes avec tant de soin. C'étoit elle qui chantoit, assise sur l'herbe

fleurie, tandis que ses sœurs et les autres dames de sa compagnie étendoient auprès d'elle une magnifique collation.

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi, je m'avançai vers elles en les saluant. Convenez, mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout; mais, pour être parfaitement heureux, il faudroit que je fusse de votre écot.

Dona Maria me répondit en souriant qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en être; qu'aussi-bien il étoit juste que tant de bergères eussent du-moins un berger pour les défendre des loups. Cette réponse me ravit et m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des dames, j'ôtai mon manteau pour être plus à mon aise, et m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gaieté de mon humeur. Animé de la présence de la personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mère et les filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetés. Il me sembloit n'avoir jamais passé des moments si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plus tôt faufilé avec une famille si charmante, et d'en avoir fui les occasions. Les autres dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit là rassemblé; c'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en surent bon gré; et, pour me montrer que je leur

rendois justice, elles se disposèrent, après avoir fait collation, à former un concert. Deux dames prirent des guitares qu'elles avoient fait apporter, et dona Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une guitare me fut ensuite présentée, et l'on me pria de jouer quelques airs à danser; ce que je fis avec moins de plaisir que je n'en eus à voir les danses légères de ces dames, qui paroissoient à mes yeux dans cette prairie autant de nymphes de Diane.

L'aînée des trois sœurs étoit la danseuse qui avoit le plus de part à mes regards. Elle avoit un air de noblesse et des graces qui la distinguoient de ses compagnes. Tu ne seras pas étonné qu'un homme, qui prenoit feu aussi facilement que moi, ne pût résister à ces belles qualités. Je devins si amoureux de dona Maria, que je ne voyois plus qu'elle. Lorsqu'elle eut cessé de danser, je m'assis à ses pieds, et, lui présentant la guitare que j'avois entre les mains, je la conjurai d'en joüer elle-même, et de chanter en même-temps; ce qu'elle ne refusa point de faire, à condition que je l'accompagnerois aussi. Elle avoit ouï parler de ma voix, et elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaire, je fis aussitôt retentir la prairie de cette voix touchante que je ne faisois jamais éclater sans m'attirer des applaudissements. Toute la compa-

gnie en fut si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner.

Nous continuâmes à nous divertir de cette manière jusqu'à la nuit. Alors la veuve du docteur Gracia fit sonner la retraite, et nous commençâmes à défiler tous vers la ville, de façon que dona Maria et moi nous marchions les derniers, comme si, déjà d'intelligence tous deux, nous eussions affecté de demeurer derrière pour nous entretenir en particulier. Il est inutile de dire que notre conversation roula sur l'amour : nous étions l'un et l'autre trop en train de nous agacer, pour nous parler d'autre chose que de tendresse. Nous nous fîmes une déclaration réciproque de nos sentiments, et dès ce jour-là nous aperçûmes que nous étions faits l'un pour l'autre. Comme les autres personnes de la compagnie n'avoient pas ensemble un entretien si amusant que le nôtre, elles alloient plus vîte que nous. Dona Maria, voulant les suivre, fit par hazard ou autrement un faux pas, de sorte qu'elle seroit tombée, si je ne l'eusse soutenue. Je la retins entre mes bras, et je fus assez hardi en la relevant pour lui dérober un baiser. Je n'eus pas si tôt pris cette liberté, que la crainte d'avoir déplu par cette action m'obligea d'en faire des excuses à la dame, qui, bien loin de s'offenser de ma hardiesse, me dit fort spirituellement que j'avois bien fait de me payer par

mes propres mains du service que je lui avois rendu, et qu'elle auroit pu négliger de reconnoître.

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison des trois sœurs, leur mère me pria d'entrer ; ce que je fis fort volontiers. On m'y présenta des rafraîchissements, et je m'y arrêtai jusqu'à ce que je jugeai que la bienséance exigeoit que je prisse congé de la compagnie : néanmoins, avant que je me retirasse, je demandai à la veuve la permission de la venir quelquefois assurer de mes respects. Enfin, je quittai dona Maria. J'étois si transporté d'amour, et j'en avois l'esprit si troublé, qu'au-lieu de m'en retourner chez moi, je pris le chemin de l'université : je ne reconnus mon erreur que lorsqu'étant arrivé à la porte, je me mis en devoir d'y frapper. Tu conçois bien que je ne dormis guère cette nuit, après avoir passé la journée comme je te l'ai raconté.

Je fus le jour suivant aux écoles de l'université, où ma distraction fut telle, qu'en sortant je n'aurois pu dire de quelle matière on y avoit traité. L'après-dînée, sans pouvoir m'en défendre, je me rendis chez dona Maria, que j'écoutai plus attentivement que je n'avois fait mon professeur le matin, et qui me détacha si bien de l'université, que je cessai bientôt d'y aller. Je renonçai aux ordres que j'avois voulu prendre. Je changeai mon

habillement ecclésiastique en un habit séculier des plus riches, et, après avoir payé mon hôte, je me mis en pension chez la veuve du docteur Gracia, ou, pour parler plus juste, je m'abandonnai au démon qui m'entraînoit. Tous les gens sensés, et qui étoient dans mes intérêts, déplorèrent mon aveuglement. Le recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance sur le changement de ma conduite; mais tous ses discours judicieux furent inutiles; il fallut que je subisse mon sort, qui étoit de m'abîmer; ou bien le ciel vouloit peut-être par-là dérober un mauvais sujet à l'église.

CHAPITRE V.

Guzman se remarie à Alcala, et revient peu de temps après demeurer à Madrid, avec sa nouvelle épouse.

Je vivois délicieusement chez mes nouvelles hôtesses : j'y faisois très-bonne chère; elles prévenoient mes désirs; elles ne cherchoient qu'à me plaire en toutes choses; en un mot, j'étois le maître du logis. Une vie si voluptueuse dura trois

mois, au bout desquels je parlai de mariage. Nous fûmes bientôt d'accord sur les articles; et, pour pousser la folie encore plus loin, je fis une grande dépense en habits de noces, tant pour la mariée que pour son prétendu : il sembloit que j'eusse des écus à compter par boisseaux. Cependant, pour dire la vérité, je jouois de mon reste.

Ma belle-mère, qui étoit une bonne femme des plus faciles à éblouir, voyant tout le fracas que je faisois, s'imagina que j'avois des biens considérables; que la fortune de ses autres filles étoit assurée, et qu'un gendre tel que moi alloit améliorer les affaires de sa maison. Comme il faut qu'un jeune homme s'occupe, elle me proposa de m'appliquer à la médecine, en me disant que c'étoit une profession très-lucrative, et que si son mari eût été plus laborieux, il auroit laissé sa veuve et ses enfants fort à leur aise. Pour mieux m'engager à prendre ce parti, elle m'offrit tous les livres et les mémoires du docteur Gracia, ne doutant pas, disoit-elle, qu'avec ce secours, et l'excellent esprit que j'avois, je ne devinsse en peu de temps un habile médecin. Pour la contenter, j'eus la complaisance de m'assujettir pendant six mois à étudier sous de fameux professeurs en médecine. Leurs leçons ne furent guère de mon goût; aussi m'ennuyant d'une étude si désagréable, que je n'aimois point, et qui ne pouvoit me donner de quoi vivre que dans ma

vieillesse, je m'en dégoûtai. Je feignis d'avoir reçu des lettres d'un de mes amis, qui me mandoit qu'il avoit occasion de me procurer à Madrid un emploi honorable, et où je ne manquerois pas de m'enrichir en très-peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mère, qui, la croyant véritable, fut la première à me conseiller d'accepter cet emploi, malgré le regret qu'elle avoit de me perdre.

L'aversion que je me sentois pour la médecine n'étoit pas la seule raison que j'eusse de quitter Alcala; j'en avois encore d'autres. Je me voyois fort court d'argent, et je n'étois pas bien aise de montrer la corde dans une ville où j'avois jusqu'alors passé pour un homme aisé. Outre cela, je te dirai que dona Maria, depuis notre mariage, s'étoit avisée de renouer commerce avec certains écoliers dont elle n'avoit pas dédaigné la tendresse auparavant; ce qui me déplaisoit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit attendre de la reconnoissance de ces galants que des sérénades et des boîtes de confitures. Je n'étois nullement satisfait de ces viandes creuses : il me sembloit qu'un mari qui vouloit bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme méritoit du-moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un séjour où mon épouse avoit de si mauvaises connoissances, et d'aller nous établir à Madrid, où

nous pouvions compter d'en faire de meilleures.

Nous étant préparés à ce voyage, nous dîmes adieu à nos amis et à notre famille, et nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid, ville appelée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étois brouillé avec le seigneur don André, mon beau-père, à l'occasion de mon second mariage, que j'avois contracté contre son avis : nous avions rompu tout commerce ensemble ; je ne songeois plus à lui. A l'égard de mes créanciers, comme j'avois encore devant moi plus de deux ans, j'étois fort en repos de ce côté-là. J'espérois qu'avant qu'ils fussent en droit de m'inquiéter, je ferois quelque bon coup de ma façon, ou que la beauté de ma femme nous mettroit en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos filets. Nous l'avions rencontré sur notre route ; il s'étoit joint à nous ; et, pour ses péchés, en voyant dona Maria, il avoit conçu pour elle un amour violent. Nous nous en aperçûmes bien, lorsqu'étant arrivés à Madrid, il nous entraîna, pour ainsi-dire, dans son auberge, où il nous assura que nous serions à merveille. L'hôtesse, nous dit-il, est une des meilleures femmes du monde : elle a des chambres de la dernière propreté, et il demeure à deux pas de chez elle un fameux rôtisseur, qui nous fournira

tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ses instances, qui nous déclaroient assez la bonté de ses intentions : nous nous laissâmes persuader et conduire à son auberge. Nous y fûmes parfaitement bien reçus par l'hôtesse, qui nous parut effectivement d'un très-bon caractère, et fort amie du marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de sa maison, et s'offrit civilement à nous rendre service dans toutes les occasions où nous pourrions avoir besoin d'elle.

Notre compagnon de voyage nous pria de lui laisser le soin de nous faire apprêter un bon souper; et il s'en acquitta en homme riche, et qui avoit envie de plaire. Il n'épargna rien pendant le repas, pour gagner mes bonnes graces. Il me fit plus d'honnêtetés qu'à ma femme, peut-être parce qu'il me croyoit plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper je demandai à compter, et l'on me dit que tout étoit payé. J'en fus ravi; mais, pour lui faire connoître que je savois régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à dîner pour le lendemain. J'envoyai chercher le traiteur, ou rôtisseur, car il étoit l'un et l'autre, et je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois personnes. Il est vrai que je me promettois bien que le marchand en feroit les frais; et, pour cet effet, aussitôt que nous eûmes dîné, je sortis sous

prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appeloit dans le quartier de la cour, en le priant de m'excuser, et de vouloir bien tenir compagnie à mon épouse. C'étoit là justement ce qu'il souhaitoit, et moi de même. Dona Maria, quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avoit passé toute la matinée à y ajouter tous les charmes qu'elle avoit pu emprunter de l'art; de sorte qu'elle avoit un éclat dont il étoit tout ébloui. Elle lui proposa de jouer pour le désennuyer, et lui gagna cent beaux ducats, qu'il voulut perdre par galanterie.

Ce ne fut là que le commencement du branle; car, devenant plus libéral à mesure qu'il prenoit plus d'amour, il se jeta dans une dépense effroyable. Il fit présent à ma femme de plusieurs habits magnifiques, et de quantité de bijoux. Il la menoit tantôt à la promenade, tantôt aux spectacles, et nous régaloit, elle et moi, tous les jours à grands frais. Je m'imagine, me diras-tu, que toutes ses générosités n'étoient pas en pure perte pour lui. Je le crois comme toi. Dona Maria étoit naturellement trop reconnoissante pour les payer d'une parfaite ingratitude; mais c'est de quoi je ne me soucioìs guère. L'époux d'une coquette, quand il est dans l'indigence, et qu'il trouve son compte à laisser sa femme coqueter, doit être complaisant: les sots sont les galants qui achètent chèrement de

lui une chose dont il est saoûl. Pour moi, je me revis en peu de temps, par ma complaisance, dans une gracieuse situation. Tout ce qui nous chagrinoit, mon épouse et moi, c'est que notre hôtesse faisoit semblant de ne souffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyoit entre ma femme et le marchand. On ne lui avoit fait que de petits présents pour la rendre traitable; elle vouloit de plus grands profits; cela fut cause que nous délogeâmes. Nous louâmes une maison tout entière, pour y vivre en pleine liberté, et nous la garnîmes d'assez beaux meubles, dont le segnor Diego, c'est ainsi que se nommoit le marchand, eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans ! La bonne chère, l'amour et tous les plaisirs sembloient y faire leur séjour.

Le marchand ne pouvoit être plus satisfait qu'il l'étoit de son sort, et nous n'étions pas moins contents du nôtre. La concorde et la paix régnoient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune seigneur flamand, beau, bien fait et à grand équipage, vit ma femme à la comédie avec le segnor Diego, et la trouva si aimable, qu'il eut envie de la connoître. Il ne souhaitoit pas moins de savoir qui étoit l'homme qui l'accompagnoit. La dame lui paroissoit une personne de qualité, tant par ses habits que par son air noble, et le marchand avoit une mine basse, avec un habillement qui ne don-

noit pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne savoit que penser de ce bizarre assemblage. Il prit d'abord Diego pour un domestique de la dame ; mais Diego avoit avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'étoit son mari. Pour être informé de la vérité, il les fit suivre après la comédie par un laquais qui avoit de l'esprit, et ce laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en fit un fidèle rapport. Le gentilhomme flamand, ravi d'avoir jeté les yeux sur une personne de bonne composition, se flatta de la souffler au négociant, dont la figure étoit si différente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrette conférence avec notre ancienne hôtesse, qu'il mit dans ses intérêts par des présents, et qui, ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien servir pour son argent. Cette femme, dont nous nous étions séparés à l'amiable, nous venoit voir quelquefois : elle ménageoit notre connoissance, ou, si vous voulez, celle de mon épouse, pour en profiter dans l'occasion. Un jour, dans un entretien particulier qu'elle eut avec dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, et lui parla de façon qu'elle l'engagea, sans que Diego en sût rien, à une promenade où ce jeune gentilhomme se trouva comme par hazard. Outre qu'il étoit fait à peindre et beau par excellence, il

avoit l'esprit agréable et insinuant. Ma femme se sentit d'abord du goût pour lui, et ne le laissa pas long-temps languir. Les marques de reconnoissance de ce galant ne furent pas, comme celles de Diego, des montres de dix à douze pistoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourses de cent doublons, des diamants de prix, de superbes tentures de tapisseries et de la vaisselle d'argent. Vive la noblesse! Dès que nous vîmes que ce seigneur répandoit sur nous ses richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, et nous commençâmes à négliger furieusement notre bourgeois d'Alicante : plus de complaisance, plus d'attention pour lui; dona Maria, en sa présence même, favorisoit son rival.

Le segnor Diego ne manquoit pas de fierté : c'étoit un de ces riches marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour nous, il en murmura; des murmures il passa aux reproches, et des reproches aux menaces. Ses emportements excitèrent mon courroux : je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans sa maison; en un mot, je le maltraitai fort, et lui fis même comprendre que, s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien; s'il avoit dépensé beaucoup chez moi, on lui en avoit donné

quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois sur un ton si haut; et jugeant par-là qu'il avoit plutôt été ma dupe, que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage et de dépit, au-lieu de rendre mille graces au ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse sangsue.

Le gentilhomme flamand, bien loin de diminuer la dépense qu'il faisoit au logis, l'augmentoit de jour en jour ; il nous accabloit de présents. Aussi c'étoit une chose à voir que les grands airs que nous nous donnions : j'avois trois laquais, ma femme deux suivantes ; nous vivions comme si la prospérité dont nous jouissions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de sa fin. Notre galant s'avisa, pour nos péchés et pour les siens, de vanter sa bonne fortune à un comte de ses amis, jeune seigneur de la cour, et de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas si tôt vu dona Maria, qu'il devint rival du Flamand. Passe encore pour cela : elle avoit assez d'esprit pour les accorder tous deux. Mais le comte voulant associer à ses plaisirs deux ou trois autres petits-maîtres, les introduisit dans notre maison, où toute cette brillante jeunesse se mit à faire un fracas de tous les diables. On n'entendoit au logis que rire et chanter nuit et jour ; on n'y faisoit que jouer et boire; et comme ces jeunes gens n'étoient pas toujours bien en espèces, ils empruntoient, ils pil-

ient, et tout leur argent venoit fondre chez nous, ns que je m'aperçusse que notre fonds augmentât beaucoup, quoique nous tirassions journellement un profit certain de leurs débauches : nous ssipions le bien à mesure que nous le gagnions.

Une vie si agitée ne pouvoit manquer de nous tirer quelque malheur. Deux de ces petits-maîtres, jà désunis par la jalousie, eurent au jeu une spute, qu'ils poussèrent jusqu'à mettre l'épée à main. Ils se battirent, et, avant qu'on pût les parer, il y en eut un qui fut blessé mortellement. es parents de ces jeunes seigneurs, ayant appris ıe cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui ur parut une source de désordres, m'envoyèrent lever de mon lit un beau matin par une grosse oupe d'archers, qui me menèrent en prison, rès avoir joué de la griffe chez moi et raflé mes eilleurs effets.

Cette subite irruption de la justice réveilla désréablement ma femme, qui se leva et s'habilla omptement pour aller trouver le principal de s juges, personnage des plus graves, et aussi pectable par son air prude que par son âge ancé. Elle se jeta les larmes aux yeux à ses pieds, implora son appui par des paroles très-touchan-. Le vieillard, malgré le froid des années, fut ins attendri par les discours de la solliciteuse, échauffé par les charmes de sa personne. Il la

releva, et, pour lui donner, disoit-il, une audience particulière, il la fit entrer dans son cabinet, où, tandis qu'assise auprès de lui elle racontoit son affaire le plus à son avantage qu'elle pouvoit, le vieux satyre, qui ne l'écoutoit point, lui essuyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main, et lui passoit l'autre en tremblant sur la gorge. Enfin il consola mon épouse, en lui faisant espérer que la triste aventure arrivée chez elle n'auroit aucune fâcheuse suite, et sur-le-champ il envoya ordonner de sa part, au concierge de la prison, de m'y faire un bon traitement. C'étoit un magistrat d'une grande autorité, et qui, dès ce moment-là, auroit pu m'en faire sortir s'il l'eût voulu; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme; comme en effet il lui dit, en la quittant, qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir le lendemain à la même heure; ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet, où elle le trouva frisé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit, dans cette seconde visite, que je serois élargi le jour suivant; et il fallut encore que ma femme prît la peine de retou ner chez lui, pour recevoir de sa main l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si prom tement hors de cette affaire, quoique ce fût à dépens de la moitié de mes effets. Je me flatt qu'à l'ombre du puissant protecteur que d

Maria venoit de se faire, nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée je me rendis à son hôtel, où je le remerciai de ses bontés. Il me reçut d'un air honnête, et me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois et de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur, et je le suppliai, en prenant congé de lui, de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus, et, pour m'en donner une forte assurance, il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception, dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le premier ministre de la monarchie d'Espagne, nous ne lui aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique, nous fîmes, mon épouse et moi, un petit concert, qui fut fort de son goût; ensuite nous le régalâmes de quelques confitures, qui lui donnèrent occasion de nous en envoyer le lendemain une caisse, dont on lui avoit fait présent.

Ce galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçu. Ma présence, pourtant, ne laissoit pas de le gêner; et pour m'écarter, il me dit, un jour qu'il m'avoit invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois, passât sa jeunesse dans

l'oisiveté; qu'il avoit dessein de m'occuper, en me faisant avoir un emploi; qu'il en savoit un qui me convenoit, et où je serois bien maladroit si je ne m'enrichissois pas en peu de temps. Je lui répondis que je n'étois oisif que malgré moi; qu'il m'obligeroit sensiblement, s'il me procuroit quelque occupation utile, et que je m'en acquitterois de façon qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après il vint au logis, et me mit entre les mains une commission toute prête d'officier receveur des tailles du roi, en me signifiant qu'il falloit que dès le lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guère cet emploi, je l'acceptai, et j'en fis à mon bienfaiteur les mêmes remercîments que je lui aurois faits, s'il m'eût élevé à un des premiers postes du royaume. Ma femme n'en étoit guère plus contente que moi; néanmoins, nous résolûmes, dans notre conseil secret, d'en tâter un peu, et d'éprouver si, pendant mon absence, notre amoureux barbon seroit assez généreux pour réparer la perte du gentilhomme flamand.

Je m'éloignai donc de dona Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département; je suis installé dans mon emploi. Je me prépare à l'exercer; mais, hélas! que nous trouvons de près les choses différentes de

qu'elles paroissent de loin ! Je connus bientôt que mon poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant; et que, pour y gagner seulement ma vie, je devois m'attendre à suer sang et eau, outre qu'en tourmentant les misérables, et en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du public. En un mot, ce métier me déplut. Je ne sais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands chemins. Aussi me proposois-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappelât. Ils n'étoient pas encore expirés, que mon patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa lettre me causa plus de joie que je n'en avois ressenti lorsqu'il m'avoit si charitablement tiré de prison. J'abandonnai de bon cœur mon poste, et m'en retournai vers mon protecteur, fort curieux de savoir pourquoi il s'ennuyoit de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de dona Maria. Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut; elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui représenter que les fréquentes visites qu'ils lui font la perdront infailliblement, jusqu'ici je n'ai pu l'engager à leur rompre en visière. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappelé, poursuivit-il, que pour vous informer de son indiscrétion, et vous avertir

de prendre garde à sa conduite, de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scène pareille à celle que vous savez. On ne trouve pas toujours des protections puissantes et désintéressées. J'entendis bien ce que cela signifioit, et je promis au vieillard d'employer tout le pouvoir que j'avois sur ma femme pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promesse qui réjouit un peu le bon-homme, je me rendis chez moi, fort assuré que mon épouse, de son côté, m'en alloit bien conter. Je l'excusois par avance d'avoir fait quelques infidélités au protecteur, qui avoit un vrai visage de vieux, et qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroissoit. Effectivement, à peine eus-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire, qu'elle se déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, et disant qu'elle n'avoit reçu de lui, depuis mon départ, que des présents frivoles.

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain jaloux, et je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant; ce que notre magistrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole; et, comme s'il eût fait ma fortune, il me dit que je reconnoissois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuser, mais je n'en fis ni plus ni moins. Il

me parla une seconde fois, se plaignant que, pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeoient. Je perdis à-la-fin patience, et, pour nous défaire d'un homme si incommode, je lui fis dire deux ou trois fois qu'il n'y avoit personne au logis, quoiqu'il sût bien que nous y étions.

Dès qu'il s'aperçut que nous cherchions à nous affranchir de sa tyrannie, son amour se convertit en haîne, et ce juge passionné, dans sa fureur, nous fit condamner à sortir de Madrid dans trois jours, sous peine d'être enfermés pour le reste de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là, sans doute, à implorer sa miséricorde, et à faire ce qu'il lui plairoit; il se trompa. Dès que cette injuste sentence nous fut signifiée, nous devinâmes aisément qui l'avoit fait rendre, et nous prîmes la résolution d'y obéir, ma femme aimant mieux aller jusqu'au bout du monde, que d'avoir jamais affaire à ce vieux sorcier, et moi voyant approcher le temps que mes créanciers attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en prison.

CHAPITRE VI.

Gusman et sa femme, ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie et mœurs, vont à Séville. Guzman retrouve là sa mère. Suites de cette rencontre.

Nous nous défîmes, dès le premier jour, de nos meubles et de tout ce qui auroit pu nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mulès dont nous avions besoin pour nous voiturer et pour porter notre bagage, et le troisième, d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une ville où, pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le désir que j'avois de revoir ma patrie, que pour contenter dona Maria, qui, sur les merveilles qu'elle m'en avoit ouï raconter, souhaitoit ardemment d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment arriver du Pérou à Séville un grand nombre de marchands chargés d'or, d'argent et de

pierreries. Elle brûloit d'impatience d'essayer ses regards sur ces riches mortels, et de remplir ses coffres de leurs dépouilles. Cependant, quelque bon dessein que nous eussions sur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un secret plaisir à considérer les pays par où j'avois passé, quoiqu'ils me rappelassent le souvenir des tristes aventures de ma première jeunesse. Je reconnus le cabaret où j'avois été garçon d'écurie, et à la vue de Cantillana, je m'imaginai sentir encore ces excellents ragoûts de mulet dont on m'y avoit autrefois régalé. Je me souvins aussi, à quelques lieues de là, des coups de bâton que j'avois reçus de deux archers de la Sainte-Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeoit des poulets en omelette, et le récit que je fis de cette histoire à ma femme la divertit infiniment. Enfin je m'arrêtai à cet hermitage qui m'avoit servi de gîte la première nuit de ma sortie de Séville; et, transporté d'une joie si tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apostrophai le saint dans ces termes : « O grand saint Lazare, quand je m'éloignois des degrés de votre chapelle, j'avois la larme à l'œil, j'étois à pied, misérable, et vous me revoyez aujourd'hui content, bien en fonds et bien monté ».

Il étoit nuit quand nous arrivâmes à la ville. Nous descendîmes à la première hôtellerie que

nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, j'en trouvai un dans le quartier de Saint-Barthélemi, et j'y fis aussitôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la ville des nouvelles de ma mère, et personne ne put m'en dire; ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeoit, je m'en retournai chez moi bien tristement. Néanmoins j'étois dans l'erreur; la bonne femme vivoit encore, et demeuroit à Séville même. Ce fut dona Maria qui fit cette découverte deux mois après, et voici comment. Elle avoit fait connoissance avec quelques jolies dames de son humeur; elle leur parla par hazard de ma mère, et elle fut fort étonnée d'apprendre qu'elle logeoit dans notre voisinage avec une jeune et belle personne qui passoit pour sa fille. Bon sang ne peut mentir. Je ne sus pas si tôt le domicile de ma mère, que j'y volai. Je la vis, je la reconnus, et nous nous embrassâmes de part et d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement, et en peu de mots, ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation, chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeoit à-propos de dire. Elle voulut, par exemple, me faire entendre qu'elle avoit élevé par pure charité la fille qu'elle avoit auprès d'elle,

l'ayant prise en amitié dès sa plus tendre enfance. Je feignis de la croire copieusement sur sa parole, quoique je me doutasse bien qu'en se chargeant d'un si pénible soin, elle avoit eu des vues qu'elle n'osoit m'avouer. Après un assez long entretien sur les affaires de la famille, j'allai rejoindre dona Maria, pour la lui amener : elles s'embrassèrent toutes deux à plusieurs reprises, et avec des témoignages d'amitié que j'admirois dans une belle-mère et dans une bru.

Pour célébrer notre réunion, ma mère nous donna chez elle quelques repas, que nous lui rendîmes chez nous à notre tour. Comme j'avois besoin d'une vieille routière telle qu'elle étoit pour enseigner à ma femme les manières coquettes des dames de Séville, où la galanterie avoit des usages différents de ceux d'Alcala et de Madrid, je lui proposai de venir demeurer avec nous, en lui représentant qu'elle y seroit plus agréablement et plus à son aise qu'elle n'étoit. Elle me fit comprendre par sa réponse qu'elle ne pouvoit se résoudre à quitter sa fille d'adoption, et que d'ailleurs elle appréhendoit de ne pouvoir s'accorder long-temps avec mon épouse. Je levai le premier obstacle en consentant de recevoir aussi chez moi la personne dont elle ne pouvoit se séparer. Vous n'y pensez pas, mon fils, me dit ma mère; vous connoissez encore bien peu les femmes. Croyez-vous que deux

créatures aussi vives que Pétronille et dona Maria puissent vivre seulement un mois ensemble sans se brouiller, et même sans mettre le feu de la discorde dans toute la maison?

Je ne laissai pas toutefois de vaincre la répugnance que ma mère avoit à m'accorder la satisfaction que je lui demandois. Il est vrai que ne je l'obtins d'elle que sur l'assurance que je lui donnai, qu'elle trouveroit toujours dans ma femme une fille soumise à ses volontés; encore vint-elle toute seule loger avec nous, aimant mieux que Pétronille demeurât chez elle, que de s'exposer, en l'amenant, à faire naître des divisions dans la famille. Au commencement, comme on dit, tout est beau. De l'un et de l'autre côté, c'étoit à qui feroit paroître plus de complaisance. Si la belle-fille avoit toutes les attentions du monde pour la belle-mère, la belle-mère cherchoit à prévenir les désirs de la belle-fille; elles ne se parloient toutes deux qu'avec douceur; et si leur bonne intelligence eût duré, il seroit tombé sur nous une pluie d'or. Mais malheureusement, au bout de trois mois, tout changea de face au logis. Ces mêmes dames, qui s'étoient si bien accordées jusque-là, commencèrent à tenir une autre conduite; ma mère voulut gouverner despotiquement, ma femme ne le put souffrir. Elles se brouillèrent, et leur brouillerie alla si loin, que la paix fut bannie de la maison. Elles

disputoient et se querelloient à chaque moment du jour. Quelquefois, croyant rétablir entre elles l'union, je m'érigeois en arbitre de leurs différends, et prenois le parti de celle qui avoit raison; alors l'autre, quelque tort qu'elle eût, me sachant très-mauvais gré de la condamner, m'apostrophoit d'une manière qui faisoit peu d'honneur à l'arbitrage.

Une chose encore contribuoit à entretenir leurs dissensions. Les vaisseaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point; l'argent devenoit rare, et par conséquent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres. Il falloit néanmoins qu'on fît toujours la même dépense dans notre ménage, dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie; j'étois même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuoient à vue d'œil, et nos chagrins augmentoient. Nous avions compté sur les marchands du Pérou, qui ne venoient pas; et ce n'étoit que dans l'espérance de disposer de leurs piastres que nous avions pris un si haut vol. Ma femme, à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence et de la générosité de ces négociants, n'en pouvoit détacher son esprit, et, dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver, elle me reprochoit leur retardement, comme si j'en eusse été la cause; tout retomboit sur moi.

Pour comble de bonheur, je fis connoissance

avec un Italien, capitaine d'une galère napolitaine. Il avoit eu ordre de la cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'évêque de cette ville à Naples; et n'ayant pas trouvé ce prélat prêt à s'embarquer, il venoit, en attendant, à Séville chercher des marchands qui eussent des marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hazard, dès le second jour de son arrivée, chez un négociant; et comme il ne parloit qu'italien, faute de pouvoir s'expliquer en espagnol, qu'il entendoit pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa langue aussi-bien que lui, et il se faufila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit, et il étoit très-agréable de sa personne. Je le menai chez moi, et le présentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits présents, et nous en aurions reçu de lui de plus considérables, s'il eût eu plus de temps à demeurer à Séville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'évêque de Malaga, et de se gâter dans l'esprit du premier ministre. Ce n'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de dona Maria; et je doute qu'il eût pu s'y résoudre, s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier son amour avec son devoir,

en engageant ma chaste épouse à m'abandonner pour le suivre en Italie ; ce qu'il fit fort bien sans truchement.

Après tout, je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche. Outre que ma femme étoit plus que jamais mécontente de ma mère, et qu'elle m'avoit pris en aversion, pour lui avoir le plus souvent donné le tort dans leurs démêlés, elle aimoit le changement; je suis persuadé que le capitaine qui l'enleva ne tarda guère à s'en apercevoir. Quoi qu'il en soit, au-lieu de courir après elle, et de songer à la rattraper, ce que j'aurois pu faire en allant à Malaga, où je serois arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie, je fis pont d'or à mon ennemi. Bien fou qui court après sa femme qui l'a quitté. J'aurois plutôt remercié le ciel de m'avoir délivré de la mienne, si, pour me rendre sans doute sensible à son éloignement, elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avoit de meilleur au logis ; en quoi le capitaine l'avoit honnêtement aidée, sans que j'y eusse pris garde. Je n'en avois pas eu le moindre soupçon.

CHAPITRE VII.

Guzman, après la fuite de sa femme, demeure quelque temps avec sa mère. Par quelle ruse il devient ensuite intendant d'une femme de qualité.

J'EUS la prudence de tenir cette affaire secrette, pour éviter la honte d'un éclat, sans parler des lardons que les railleurs m'auroient donnés. Je vendis le reste de mon bien, qui consistoit en quelques meubles et en quelques hardes que ma femme n'avoit pas daigné emporter, et j'employai l'argent qui m'en revint à me divertir avec mes amis. Ma mère s'accommoda le plus long-temps qu'il lui fut possible de la vie que je menois; puis s'en étant enfin lassée, elle se retira dans la maison où elle avoit laissé Pétronille, en me disant qu'elle vivroit là plus en repos; et dans le fond cette fille étoit plus propre que moi à servir d'appui à sa vieillesse. Je ne m'opposai pas au dessein de ma mère, et nous nous séparâmes tous deux sans nous brouiller.

Tu ne seras pas surpris si, en dépensant toujours

sans rien gagner, je me trouvai bientôt réduit à mon premier état; mais tu t'étonnerois si je te disois qu'en me revoyant gueux, je sentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. Tu aurois raison. Cela seroit indigne d'un aventurier qui, dans quelque mauvaise situation où le mette la fortune, doit toujours trouver des ressources dans son génie. Aussi le mien ne m'abandonna-t-il pas. J'appris un jour qu'il y avoit dans Séville une riche veuve dont le mari étoit mort dans les Indes gouverneur d'une ville, où il avoit amassé de grands biens, dont elle jouissoit en Andalousie; que cette dame, qui vivoit dans une haute dévotion, n'avoit point d'enfants, et que ses héritiers étoient tous des personnes de considération; qu'elle avoit besoin d'un intendant ou homme d'affaires, et qu'elle en faisoit actuellement chercher un qui eût de la probité, n'ignorant pas que ces sortes de places n'étoient pas toujours remplies par d'honnêtes gens.

Ce poste tenta ma cupidité, et je résolus de ne rien épargner pour l'obtenir, comptant ma fortune faite si j'avois le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'esprit pour inventer quelque ruse qui pût m'y faire parvenir, je m'arrêtai à celle que je vais te conter. Je découvris que cette dame avoit pour directeur un vieux père de l'ordre de Saint-Dominique. On me dit qu'elle ne faisoit pas la moindre chose sans avoir auparavant con-

sulté ce bon religieux, qui avoit un empire absolu sur ses volontés. Cela me fit songer aux moyens de surprendre l'estime de sa révérence, et c'étoit en effet une voie sûre pour arriver à mon but. Voici donc comme je m'y pris. Ma mère m'avoit donné une bourse assez propre; j'y mis huit pistoles et vingt écus d'or; j'y ajoutai une bague de peu de valeur, un cachet d'or et un dé d'argent, dont ma mère avoit fait présent à ma femme le jour qu'elles s'étoient vues pour la première fois; après quoi j'ôtai mon épée, et pris un habit simple et modeste. J'allai dans cet état au couvent des dominicains, où je demandai à parler au révérend père dont je viens de faire mention. C'étoit un grand prédicateur et un saint homme, qui avoit fait plusieurs conversions. On crut que je venois le trouver, sur sa réputation, pour me mettre au nombre de ses pénitents; on me conduisit à sa chambre. J'y entrai d'un air hypocrite, et adressant la parole au religieux, sans oser attacher sur lui ma vue, je lui dis, d'une voix foible et douce: Mon très-révérend père, je viens de ramasser dans la rue cette bourse, qui paroît pleine de pièces d'or ou d'argent. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je sais bien qu'il ne m'est pas permis de la retenir; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander pour la remettre, telle que je l'ai trou-

vée, entre les mains de votre révérence, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Le bon père, à ces mots, ouvrit de grands yeux pour me considérer depuis les pieds jusqu'à la tête; et aussi charmé de mon action, qu'elle lui auroit paru condamnable s'il en eût pu pénétrer le motif, il loua d'autant plus la délicatesse de ma conscience, qu'elle étoit plus rare dans les hommes indigents. Il ne pouvoit assez m'admirer; et se sentant en même-temps une envie de me rendre service, pour récompenser ma vertu, il me fit des questions sur mon état et sur mes talents, afin qu'il pût savoir de quoi j'étois capable. Mon révérend père, lui dis-je, il y a quelque temps que je suis à Séville, où je ne suis point occupé. J'ai quitté la recette des tailles de Madrid, où j'ai été employé, et où j'ai mieux aimé mettre du mien que de me résoudre à persécuter les pauvres gens. De receveur des tailles je me suis fait intendant d'un grand seigneur, dont les affaires étoient fort dérangées. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, je serois venu à bout de les rétablir, s'il ne les eût pas gâtées à mesure que je les raccommodois. Enfin, après l'avoir servi pendant quatre années avec tout le zèle et toute la fidélité que je lui devois, je suis sorti de chez lui plus gueux que je n'y étois entré, et sans avoir été payé de mes gages.

Le révérend père m'écouta jusqu'au bout avec

une extrême attention; et surpris d'entendre parler en si bons termes un homme dont l'habillement ne prévenoit point en faveur de son éducation, il me demanda si j'avois étudié. Je lui répondis que j'avois fait toutes mes études, dans l'intention d'être prêtre; mais qu'après avoir bien réfléchi sur un dessein qui demandoit trop de vertus que je n'avois pas, je m'étois déterminé à l'abandonner. Il fut curieux de m'interroger sur des matières théologiques, pour voir jusqu'où pouvoit s'étendre ma capacité; et comme j'avois la mémoire encore toute pleine des leçons de mes professeurs de théologie, je lui répondis d'une manière qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures, et il parut si content de moi, qu'il me témoigna que j'avois gagné son amitié. Allez, me dit-il ensuite en me congédiant, je dois, demain dimanche, prêcher dans notre église; j'y publierai la bourse que vous avez trouvée. Revenez ici mardi; j'espère que j'aurai quelque bonne place à vous offrir.

Après avoir quitté sa révérence, je me rendis chez ma mère. J'ai perdu, lui dis-je, la bourse que vous m'aviez donnée, et dans laquelle sont votre bague, votre cachet et le dé d'argent de dona Maria, avec huit pistoles et vingt écus d'or qui faisoient tout mon bien. Heureusement elle est tombée entre les mains d'un père dominicain, qui doit la publier au sermon qu'il fera demain dans

son église : il faut, s'il vous plaît, que vous l'alliez réclamer comme une chose qui vous appartient. Je ne veux pas paroître devant ce bon religieux, pour certaines raisons que je vous dirai dans la suite. J'ajoutai à ce discours quelques instructions, avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour suivant de se rendre à l'église des pères de Saint-Dominique. Elle entendit le moine prêcher. Il employa la plus grande partie de son sermon à louer l'action que j'avois faite. Il ne pouvoit, disoit-il, trouver des termes assez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme, qui, sans avoir égard à sa misère, n'avoit pas voulu retenir un bien qui n'étoit pas à lui. Enfin le prédicateur s'étendit beaucoup là-dessus, et parla d'une façon si pathétique, qu'il fit fondre en pleurs son auditoire. Toute l'assemblée, touchée de mon indigence, en faveur de ma vertu, m'auroit volontiers fait part de ses richesses : il y eut même des personnes qui portèrent au père, après son sermon, de l'argent pour moi. Ma mère se fit connoître à lui pour la maîtresse de la bourse, en spécifiant ce qu'il y avoit dedans; et lorsque le religieux la lui eut rendue, elle l'ouvrit devant lui, pour en tirer deux pistoles qu'elle lui mit dans la main, en le priant de les donner, comme une marque de sa reconnoissance, à l'honnête homme qui avoit si bien observé les commandements de Dieu. Ce ne fut

pas tout encore : pour suivre exactement mes instructions, elle remit une pistole à sa révérence, pour faire dire des messes pour les ames du purgatoire.

Ma bourse ayant donc ainsi passé sans péril par deux mains étrangères, revint entre les miennes comme elle en étoit sortie, à trois pistoles près. Le mardi ne fut pas si tôt arrivé, que je retournai vers le dominicain, qui me reçut avec toutes les marques d'une véritable affection. Mon fils, me dit-il, une bonne vieille, à qui la bourse que vous savez appartient, est venue ici pour la réclamer, et je la lui ai rendue; voici deux pistoles dont elle m'a chargé de vous faire présent de sa part. Je témoignai au religieux que je me faisois un scrupule de les accepter, attendu que je n'avois fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui, et que je ne méritois aucune récompense pour cela. Alors le père me dit que je poussois trop loin ma morale, et il m'obligea de prendre les deux pistoles; ce que je fis seulement par obéissance.

Ensuite ce bon dominicain m'apprit qu'il avoit une autre nouvelle à m'annoncer. Il se présente, me dit-il, un poste qui me paroît vous convenir. Il s'agit d'occuper une place d'intendant chez une dame des plus considérables de Séville. Vous serez heureux dans cette maison, et vous y gagnerez du pain pour le reste de vos jours, si vous remplissez

fidèlement votre emploi, comme je n'en doute pas. J'ai conçu pour vous tant d'estime, que je n'ai pas hésité à vous servir de répondant. A des paroles si flatteuses pour un fripon, je me prosternai aux pieds de sa révérence. J'embrassai ses genoux avec un transport qui lui fit assez connoître qu'il me faisoit un grand plaisir de me procurer une pareille place. Il m'aida aussitôt à me relever, et m'assura qu'il me protégeroit toute sa vie; puis il me chargea d'une lettre pour la veuve en question, en me disant qu'il s'étoit entretenu de moi avec cette dame, et l'avoit préparée à me bien recevoir.

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages, et il ne me fut pas difficile de m'apercevoir, par l'accueil qu'elle me fit, que le religieux lui avoit dit des merveilles de moi. Elle me reçut moins comme un garçon qui se présentoit pour être son domestique, que comme une personne de mérite, à qui, par estime, elle auroit donné chez elle un logement. Le révérend père avoit aussi pris soin de régler mes gages et mes profits avec elle. Cependant, dans la crainte que ce réglement ne me satisfît pas, elle eut la bonté de me demander si j'en étois content. Je répondis d'un air modeste qu'on ne pouvoit l'être davantage, et que je ferois tout mon possible pour qu'elle le fût autant de mes services. Ma personne et ma conversation lui plurent infiniment, et elle

me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires, qui avoient, disoit-elle, grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce moment-là, je ne laissai pas, pour me faire encore plus désirer, de demander deux jours; et le troisième enfin j'y fis porter un coffre où étoient toutes mes hardes, qui consistoient en deux habits assez propres, et en quelques nippes.

On me donna un bel appartement, et je remarquai avec plaisir que tous les autres domestiques me regardoient comme un intendant que madame prétendoit qu'on respectât. On me confia tous les papiers, et je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail, que je fis plus de besogne en quinze jours, qu'on n'en attendoit de moi dans un an. Ma maîtresse, ravie d'avoir fait l'acquisition d'un homme d'affaires si expéditif, ne voyoit pas le dominicain qu'elle ne lui en fît de nouveaux remercîments; ce qui causoit une extrême joie à ce bon religieux, qui se remettoit à me louer, et qui me croyoit effectivement un garçon intègre et vertueux, tant il est vrai qu'un saint homme est facile à tromper.

J'étois souvent obligé d'aller demander à la dame des éclaircissements sur des choses dont je ne pouvois être instruit que par elle-même, et cela nous engageoit tous deux dans de longs entretiens. Il falloit me voir alors et m'entendre parler; j'étois

tout sucre et tout miel. Je joignois à l'air du monde le plus respectueux des manières pleines de douceur; et quand son propre intérêt me forçoit à la contredire, ce qui arrivoit quelquefois, je lui rendois mes contradictions agréables par les tours flatteurs et délicats dont je savois les assaisonner. Il me sembloit que de jour en jour elle prenoit plus de goût à ma conversation. D'abord il y avoit des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, et c'étoit ordinairement le matin, tandis qu'elle étoit à sa toilette, et le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas là : elle se mit sur le pied de venir l'après-dînée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et d'y passer des heures entières à me parler de toute autre chose que de ce qui concernoit l'administration de ses revenus. Elle en fit tant, qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi. Je feignis long-temps de ne les pas pénétrer; mais quand ces sortes de veuves s'abaissent jusqu'à jeter les yeux sur quelqu'un de leurs domestiques, elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts et demi du chemin, et me dit, pour excuser sa foiblesse, que son dessein étoit de m'épouser secrettement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune, et certainement j'en aurois tiré de grands avantages, si j'eusse eu assez de prudence pour la conserver.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi Guzman perd tout-à-coup l'amitié de sa maîtresse, et pour quelle raison il est condamné aux galères.

Quand j'ai nagé en grande eau, j'ai toujours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma maîtresse et considéré des domestiques, comme celui qui faisoit la pluie et le beau temps, je commençai à jouer un autre rôle dans la maison. Je tranchai du maître absolu; j'achetai de riches habits; je prodiguai l'argent, et, pour comble d'extravagance, je pris un sous-intendant, que je chargeai de tout l'embarras des affaires. Madame n'étoit pas plus prudente, et consultant moins sa raison que son amour, elle approuvoit, au-lieu de blâmer, ma conduite indiscrette.

Il n'en étoit pas de même de ses parents: comme ils la connoissoient pour une veuve fragile, et qu'ils visoient à sa succession, ils observoient exactement ses démarches et les miennes. Ils ne m'avoient pas déjà regardé de trop bon œil lorsqu'ils m'avoient vu entrer à son service; ils s'étoient

défiés de mon air dévot, et ils furent fort alarmés, quand ils apprirent des gens du logis que j'y taillois et rognois à ma fantaisie. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne savoient qui j'étois, et ne me croyant pas marié, ils mouroient de peur que la tendre veuve ne me fît remplir la place du défunt gouverneur, si ce n'étoit pas une affaire déjà faite. Cette crainte leur paroissoit d'autant mieux fondée, que leur parente avoit, quelques années auparavant, contracté un mariage clandestin avec un de mes prédécesseurs, qui, par bonheur pour les héritiers de la dame, étoit mort peu de temps après. J'inquiétois donc ces messieurs, qui tinrent entre eux plusieurs conseils pour délibérer sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auroient néanmoins perdu leur peine, si je ne me fusse pas détruit moi-même dans l'esprit de ma maîtresse, de la façon que je vais te le dire.

Le commerce que j'avois avec elle devenoit moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raisons; la première, c'est que je possédois sans crainte et sans désir; et la seconde, c'est que la dame n'étoit pas bien ragoûtante. Pour surcroît de malheur pour elle, il arriva que je trouvai une de ses suivantes très-jolie : c'étoit une fille de seize à dix-sept ans, faite à peindre, vive et coquette. Je ne sais qui de nous deux fit les avances, car nous nous sentîmes

tout-à-coup de l'inclination l'un pour l'autre, et nous nous le témoignâmes en même-temps. Un homme à qui l'argent ne coûtoit rien à répandre, et qui dominoit dans la maison, n'étoit pas, pour une soubrette, une conquête à mépriser. Elle m'écouta, et nous prîmes si bien nos mesures, que nous trompâmes tous les yeux : il y avoit pourtant d'autres femmes au logis. Mais il n'est pas possible que la plus secrette intelligence ne se découvre tôt ou tard. Célie, c'étoit le nom de la suivante, commença à se parer de bijoux, et à montrer de l'argent; ses compagnes, par jalousie, en avertirent leur maîtresse, qui leur ordonna de veiller sur cette fille, et de ne rien négliger pour apprendre la cause d'une nouveauté qui lui étoit suspecte. La veuve fut bien servie : on m'épia, on m'éclaira de si près, qu'on s'apercut que j'avois avec Célie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la patronne ! Elle fut d'autant plus sensible à cette nouvelle, qu'elle étoit plus prévenue en faveur de ma fidélité. Elle ne pouvoit me croire capable de cette perfidie, et elle voulut savoir la vérité avant que de faire éclater sa vengeance.

Je couchois dans une chambre qui communiquoit à la sienne par un cabinet où il y avoit une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorois, c'est qu'il y avoit aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet, laquelle

répondoit au chevet de mon lit, de sorte qu'il étoit aisé d'entendre par-là tous les discours que je pouvois tenir dans ma chambre, et particulièrement quand j'étois couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La veuve vint une nuit à cet endroit, d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avois alors avec Célie, elle entendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifiants pour elle. Quoique nous en disions ordinairement beaucoup de mal, il ne nous étoit encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soir-là. Il sembloit que le diable s'en mêlât pour nos péchés. Nous fîmes un sévère examen des défauts que chacun de nous avoit remarqués en elle ; en un mot, nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. Tu t'imagines bien la rage dont elle fut saisie, lorsqu'elle ouït que l'on faisoit de si beaux portraits de sa personne. J'ai su depuis que, dans son premier mouvement, elle avoit été tentée d'entrer dans ma chambre pour venir décharger sur nous sa fureur ; mais qu'après y avoir fait réflexion, elle avoit mieux aimé se retirer, pour se consulter sur le parti qu'elle devoit prendre, que de faire rire à ses dépens tous ses autres domestiques, en leur donnant une semblable scène.

Elle employa le reste de cette triste nuit à méditer sa vengeance. Il ne fut pas si tôt jour, qu'elle

envoya chercher son plus proche parent, pour lui dire que j'étois un parfait fripon ; que je n'étois pas content de la voler, de la piller, et de mettre ses affaires en désordre ; que j'ajoutois à l'infidèle régie de ses biens l'audacieuse insolence de déshonorer sa maison ; enfin, qu'elle me livroit au juste ressentiment qu'il devoit avoir de mes friponneries, et qu'il n'avoit qu'à me faire subir la rigueur des loix. Elle ne pouvoit charger de cette commission un homme plus propre à l'exécuter que ce parent, qui, devant être un jour son légataire universel, avoit plus d'intérêt que personne à m'écarter de la testatrice. Aussi fut-il charmé d'en trouver une si belle occasion ; et il se hâta d'en profiter, de peur que la dame ne vînt à changer de sentiment. Il la connoissoit, et voyoit clairement qu'elle n'agissoit ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence, qu'il obtint en moins de deux heures un décret de prise de corps contre moi ; de manière que je n'étois pas encore levé, qu'un alguazil et six archers vinrent me pincer dans ma chambre, et me traînèrent en prison.

Je crus pour le coup que c'étoit une marque de souvenir que me donnoient mes parents de Gênes ou mes créanciers de Madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guère affligé. Je me mis

dans l'esprit que ma maîtresse m'aimoit trop pour vouloir m'abandonner à la sévérité des loix; et j'attendois à tout moment que l'on m'annonçât de sa part que, n'étant plus irritée contre moi, elle venoit d'obtenir des juges mon élargissement. Ainsi je portois, sans impatience et sans chagrin, des fers que l'amour, à ce qu'il me sembloit, se préparoit à briser; et je me regardois moins comme un intendant emprisonné pour ses mauvaises œuvres, que comme un amant dont on punissoit l'infidélité. Cependant je me flattois d'une fausse espérance. On me fit rendre compte de mon administration, qui avoit duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencèrent à me prendre. La dissipation que j'avois faite des biens de la veuve, desquels j'avois disposé comme s'ils eussent été à moi, laissoit un si grand vide entre la recette et la dépense, que j'aurois défié tous les intendants des grandes maisons de le remplir. J'eus beau travailler d'esprit, inventer des emplois de deniers, faire des parties d'apothicaire; tout compté, tout rabattu, je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer, l'honnête homme sur qui je me reposois du soin des affaires de la dame, pendant que je ne songeois qu'à mes plaisirs, ne me vit pas plus tôt entre les mains de la justice, que pour se dérober au même sort, qu'il ne méritoit pas moins que moi, il disparut avec tout

l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà responsable de sa conduite, et chargé de toute l'iniquité. Comment pouvois-je impunément me tirer de là? Je n'avois ni bien ni caution; et la partie à qui j'avois affaire étoit si puissante, que je ne devois me flatter de sortir de prison, que pour aller servir le roi sur mer.

J'étois si persuadé de cela ou de quelque chose d'approchant, que je fis une tentative pour me sauver de prison sous un habillement de femme. J'avois déjà passé deux portes, et j'étois sur le point d'enfiler la dernière, lorsqu'un maudit guichetier borgne, qui y étoit, me reconnut. Je portois sous ma robe un poignard, que je tirai pour lui faire peur; mais il cria. On accourut à son secours, et l'on m'enferma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux galères, à quoi je fus condamné seulement pour toute ma vie.

CHAPITRE IX.

Guzman est mené au port Sainte-Marie avec d'autres honnêtes gens comme lui. Ses aventures en chemin et sur les galères.

LA chaîne, composée de vingt-six jeunes forçats, ous revêtus du collier de l'ordre, étant prête à archer, nous partîmes de Séville pour nous ndre au port Sainte-Marie, où étoient alors les léres. Nous étions divisés en quatre bandes, us enchaînés les uns aux autres ; et notre conicteur, escorté de vingt gardes, nous menoit petites journées.

La première, nous allâmes coucher à *Cabeças*, lage éloigné de Séville de trois lieues. Le lenmain, dès la pointe du jour, nous étant remis marche, nous rencontrâmes un jeune garçon i chassoit des petits cochons devant lui. Ce ivre malheureux, au-lieu de faire prendre à bêtes une autre route pour nous éviter, eut iprudence de les faire passer entre nos bandes, sorte que nous en enlevâmes la moitié. Il eut iu s'en plaindre à notre conducteur, et le prier

d'interposer son autorité pour nous obliger à les rendre, le conducteur, qui se promettoit bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prières. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire : nous en eûmes autant de joie que si notre liberté y eût été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivés à une hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner, je fis présent de mon cochon au conducteur, qui l'accepta volontiers, en me témoignant qu'il m'en savoit bon gré. Il demanda aussitôt à l'hôte et à l'hôtesse s'ils accommoderoient bien ce gibier ; ces bonnes gens lui firent connoître par leur réponse qu'il ne pouvoit s'adresser à de plus mauvais traiteurs. Sur quoi prenant la parole, je lui dis que s'il vouloit me faire détacher de la chaîne pour une heure de temps seulement, je lui servirois de cuisinier, et que j'étois persuadé qu'il seroit content de mon savoir-faire. Il ne balança point à me mettre en état de le lui montrer, et je lui préparai un repas dont il fut très-satisfait ; ce qui l'engagea, pendant le voyage à me traiter plus doucement que les autres.

Je fis un autre tour de mon métier dans cette hôtellerie, où il y avoit deux marchands qui dînoient. Nous voyant là tous pêle-mêle avec eux, ils avoient une furieuse inquiétude pour leur

hardes. Un des deux sur-tout ne perdoit point de vue les siennes, et avoit mis sous la table sa valise, sur laquelle il appuyoit ses pieds. Je me sentis tenté de friponner celui-là. Je me glissai subtilement sous sa chaise, et fendant avec un couteau bien tranchant sa valise, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut-de-chausse, et dont je chargeai adroitement un de mes camarades, nommé Soto, avec lequel j'avois fait connoissance dans la prison. Lorsque la chaîne fut hors de l'hôtellerie, et qu'elle eut fait un quart de lieue, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle espèce étoit notre butin, et pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne savoit de quoi je lui parlois. Je crus d'abord qu'il vouloit rire ; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il persista constamment à nier qu'il eût reçu quelque chose de moi. Je pris mon sérieux. Je lui reprochai son ingratitude et sa mauvaise foi. Il se moqua de mes reproches et de mes menaces, et demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procédé me piqua. Je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au conducteur, aimant mieux qu'il profitât du larcin que Soto, et je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exécuter ma résolution.

Je n'eus pas sitôt conté le fait au conducteur, qu'il fit appeler Soto, pour lui demander les deux

paquets. Le forçat lui répondit effrontément qu'il ne les avoit pas, et qu'il falloit que je fusse un grand fourbe pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le conducteur? Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous comme vous le méritez. En même-temps il ordonna aux gardes de lui donner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel, et craignant pour sa peau, il avoua lâchement que les paquets étoient cachés dans le ventre de son cochon, car il en avoit aussi attrapé un. Véritablement on les y trouva; et quand on les eut défaits, on vit plusieurs chapelets et bracelets de corail garnis d'or, et bien travaillés. Notre conducteur, en homme qui entendoit parfaitement son métier, les serra sans façon dans ses poches, en me promettant une récompense, que j'attends encore aujourd'hui; ce qui prouve bien que ces sortes de gens profitent des mauvaises actions des voleurs, sans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là, Soto et moi nous nous jurâmes une haîne immortelle.

Nous poursuivîmes notre route, et à notre arrivée au port Sainte-Marie, nous trouvâmes qu'on y espalmoit six galères pour les envoyer en course. On nous laissa reposer pendant quelques jours dans la prison, après quoi nous fûmes partagés en

six bandes. Je fus assez malheureux pour être de celle dont étoit Soto, et par conséquent condamné à vivre avec lui dans la même galère. On nous y fit entrer. On me plaça au milieu, vis-à-vis le grand mât; et ce qui me causa un véritable chagrin, c'est que Soto fut mis au banc du patron, de manière qu'il étoit fort près de moi. On nous donna deux chemises avec l'habit du roi, deux caleçons de toile, une camisole rouge, un bonnet de la même couleur, et un capot. Après cela, le barbier vint nous raser le menton et la tête. Je ne perdis pas mes cheveux sans regret : quoiqu'ils fussent d'un blond qui tiroit sur le roux, ils ne laissoient pas d'être assez beaux. Me voilà donc forçat dans les formes, et il y avoit assurément long-temps que je méritois bien de l'être.

Comme le comite est un officier qui a un grand pouvoir sur les galériens, et qu'il l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité, je crus que je ferois une bonne affaire si je pouvois gagner son amitié. Il couchoit et mangeoit auprès de moi; j'étois à portée de lui rendre de petits services, et je ne manquois pas une occasion. J'allois le servir à table, faire son lit, nétoyer ses habits. J'étois toujours le premier à courir au-devant de ses besoins, et à lui marquer mon zèle. Tant de peines et tant de soins ne demeurèrent pas sans récompense. Je m'aperçus bientôt qu'il me regar-

doit d'un œil désarmé de cet air terrible qui fait trembler une chiourme; ce qui me parut une grace toute particulière. Aussi, pour m'en rendre encore plus digne, je redoublai mon attention à lui plaire, et j'y réussis si bien, qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à son service. Pour m'y attacher encore davantage, il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire son petit ménage, et sur-tout de lui apprêter à manger, étant très-content de quelques ragoûts que je lui avois déjà faits. Je fus un peu fier de cet honneur, et j'avois sujet d'en être bien aise, attendu que, par cet heureux changement, je devenois exempt de toute fonction de forçat.

Notre galère eut ordre d'aller à Cadix prendre des mâts, des antennes, du goudron et autres choses semblabes. Quoique je ne fusse pas obligé de me mettre à la rame, cependant je fis comme les autres, pour ne pas augmenter leur jalousie, qui n'étoit déjà que trop grande de me voir aimé du comite. D'ailleurs, puisque j'étois condamné à cet exercice, il me sembloit que je devois m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée; mais le soir, en arrivant, je me sentis si fatigué d'un travail si pénible et si nouveau pour moi, qu'après avoir couché mon maître je m'étendis sur mon capot, où je m'endormis. Mon sommeil fut si profond, que deux de mes camarades me volèrent

sans que je me réveillasse. Ils me prirent quelques écus que j'avois cousus à ma camisole. Je m'en aperçus à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au comite, qui me les fit restituer à bons coups de cerceau; ensuite il me conseilla, pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon trésor me causeroit, de l'employer en marchandises, sur lesquelles je pourrois gagner en les revendant. Je suivis son conseil, et continuant à faire tous mes efforts pour contenter un maître qui avoit tant de bonté pour moi, je puis dire que je menois une vie heureuse, quoique je fusse aux galères.

Sur ces entrefaites, un jeune seigneur, parent de notre capitaine et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, ayant dessein de commencer ses caravanes, vint avec son bagage occuper une place dans notre galère. Il avoit, suivant la coutume de ce temps-là, une chaîne d'or au cou. On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons. On soupçonna de ce larcin, premièrement ses valets, qu'on voulut adroitement engager à le confesser, et lorsqu'on vit que par douceur on n'y pouvoit réussir, on fit jouer le cerceau. Le capitaine, qui connoissoit ses propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup, les fit traiter comme ceux de son parent. Tout cela fut inutile; les chaînons ne se retrouvèrent point. Sur quoi le capitaine lui dit :

Mon neveu, il faut que vous vous fassiez servir par un forçat, qui ait soin de faire votre chambre, et qui soit responsable de vos hardes. S'il vient à perdre la moindre chose, il sera roué de coups. Le chevalier témoigna qu'il seroit bien aise d'en avoir un qui fût propre à le servir. Il ne s'agissoit plus que de savoir lequel des forçats auroit cet honneur. Plusieurs personnes de la galère lui vantèrent mon adresse et mon esprit, de sorte qu'il souhaita que je fusse auprès de lui. Là-dessus le capitaine fit venir le comite, et lui demanda s'il étoit content de moi. Le comite, ne sachant pourquoi on lui faisoit cette question, s'étendit sur mon mérite, et me loua tant, que le chevalier, dès ce moment-là, se résolut à me choisir. On me fit appeler. Je plus à ce seigneur, qui, m'arrêtant pour son service, m'enleva au comite, dont je fus bien regretté.

Me voici donc devenu valet-de-chambre d'un chevalier de Saint-Jacques. Pour me rendre plus libre et me mettre plus en état de le servir commodément, il obtint du capitaine que je n'aurois que l'anneau au pied. On me donna par compte ses hardes, ses bijoux et sa vaisselle d'argent ; on m'en chargea, en me recommandant, pour mon propre intérêt, d'être fidèle et vigilant. Je rangeai aussitôt les effets de mon nouveau maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyois tous. Il fut fait

très-expresses défenses à ses valets d'entrer sans ma permission dans sa chambre lorsqu'il n'y seroit pas; ce qui me dispensoit d'avoir toute l'attention dont j'aurois eu besoin pour veiller sur ces gaillards, qui valoient bien des forçats pour faire des tours de main.

Je m'attachai à étudier l'humeur et le génie du chevalier, et je ne tardai guère à m'en faire aimer, et même estimer, tout galérien que j'étois. Il se plaisoit à m'entretenir, et je lui paroissois homme de bon conseil. Il me consultoit quelquefois sur ses affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avoit l'air sombre et rêveur : Mon ımi, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une ettre qui me chagrine et m'embarrasse. Il souhaite jue je me marie; il m'en presse, si je veux hériter le tous ses biens. C'est un garçon qui a vieilli dans 'oisiveté de la cour, sans avoir jamais pu se résoudre subir le joug auquel il veut me lier. Je ne sais juelle réponse faire pour m'excuser honnêtement; ne me sens aucun penchant pour le mariage. Ionsieur, lui dis-je en plaisantant, si j'étois à otre place, je lui manderois que je ne demande as mieux que de me marier, pourvu que ce soit rec une de ses filles. Mon maître fit un éclat de re à ce trait plaisant, et me dit qu'il s'en serviroit ›ur se débarrasser des importunités de son oncle.

CHAPITRE X.

Guzman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé ; mais le ciel finit tout-à-coup ses peines, et lui fait recouvrer la liberté.

J'étois très-content de mon sort auprès de ce jeune chevalier, qui faisoit si bonne chère, que des restes de sa table j'avois de quoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurois sur-tout fait part à Soto, malgré ce qui s'étoit passé entre nous, si ce mauvais homme, que l'envie tenoit toujours armé contre moi, n'eût pris soin de nourrir ma haîne par les discours médisants qu'il tenoit de moi, tant aux valets de mon maître qu'à ceux du capitaine. Ces domestiques, qui ne m'aimoient guère ni les uns ni les autres, l'écoutoient avec plaisir, et ne manquoient pas d'aller rapporter à leurs patrons tout le mal qu'ils lui entendoient dire de moi; et, entr'autres choses, que je guettois l'occasion de faire un bon coup, et que tôt ou tard le chevalier me connoîtroit pour un fripon.

Quoique tous ces rapports dussent être suspects dans de pareilles bouches, ils ne laissèrent pas de

faire quelque impression sur l'esprit de mon maître. Je m'en aperçus bien. Ce seigneur feignoit en vain d'avoir toujours une entière confiance en moi; je remarquois qu'il prenoit garde, contre sa coutume, à mes actions, et n'étoit pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté, sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avoit inspirés, je continuois à servir avec beaucoup de fidélité, ayant sans cesse les yeux ouverts, pour éviter les pièges que mes ennemis me pourroient tendre. Cependant, avec toute ma vigilance, je fus la dupe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scélérat, un valet du chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent, et la cacha sous mon lit entre deux ais, de façon qu'on ne la voyoit point. Je m'aperçus d'abord qu'elle me manquoit; je le dis à mon maître d'un air qui devoit bien lui persuader qu'elle m'avoit été prise. Néanmoins on ne me crut pas; on fouilla par-tout, et on découvrit enfin où elle étoit. Alors le capitaine, jugeant que j'étois le voleur, malgré ce que je pouvois alléguer pour ma défense, me condamna à cinquante coups de latte. Mon maître fut touché de la douleur que je fis paroître quand j'entendis prononcer cet arrêt; et s'opposant à l'exécution, il obtint ma grace, à condition que s'il m'arrivoit une seconde fois de perdre quelque chose, je payerois le tout ensemble.

Comme je vis par cette aventure que j'avois des ennemis secrets qui travailloient sourdement à ma perte, et que j'aurois bien de la peine à me garantir d'une nouvelle surprise, je suppliai très-humblement le capitaine et mon maître de donner mon emploi à un autre. Le chevalier expliqua mal ma prière ; il s'imagina que je ne voulois quitter son service que pour me remettre à celui du comite; il m'en sut mauvais gré, et refusa, pour me mortifier, ce que je demandois. Il fallut donc me déterminer à continuer de le servir, et à me tenir nuit et jour sur mes gardes; ce que je fis pendant quelque temps avec tant de bonheur, que je mis en défaut l'adresse des traîtres conjurés contre moi. Mais il n'étoit pas possible que je fusse toujours assez heureux pour parer leurs coups fourrés. Un soir mon maître, étant revenu de la ville, voulut se déshabiller; je lui donnai son bonnet et sa robe-de-chambre; et tandis que je portois d'une chambre à une autre son épée, ses gants et son chapeau, on m'escamota le cordon. Je ne sais comment se fit un tour si subtil, et je n'ai jamais pu le concevoir; cependant c'est un fait. Le lendemain, lorsque je pris le chapeau pour le nétoyer, je le trouvai sans cordon. A cette vue, je devins plus pâle que la mort; je cherchai par-tout. Peine inutile; je reconnus qu'il y avoit dans la galère des filous plus fins que moi.

Que faire à cela? et comment sauver ma peau des coups qui la menaçoient? Je crus qu'il n'y avoit point pour moi d'autre parti à prendre que celui d'implorer la miséricorde du chevalier. Je m'imaginai qu'au-lieu de me faire éprouver le rude châtiment qui m'avoit été promis, il entreroit dans ma peine, et auroit encore la bonté de demander grace pour moi. C'étoit une fausse espérance dont je me flattois. Quand je contai à mon maître le nouveau malheur qui m'étoit arrivé, j'eus beau lui parler d'une manière pathétique, et lui représenter la malignité de mes ennemis, dont j'assurois que la perte du cordon étoit l'ouvrage, il ne fit que me rire au nez. Monsieur Guzman, me dit-il d'un air moqueur, je suis persuadé que vous êtes un garçon plein d'intégrité, quoique vous n'ayez pas tout-à-fait cette réputation-là dans la galère, et qu'on m'ait dit que j'étois bien hardi d'avoir tant de confiance en vous. Encore une fois, je vous crois un très-honnête homme, et je suis fâché de vous dire que, si vous ne retrouvez pas mon cordon, vous serez livré au sous-comite, qui vous traitera en enfant de bonne maison; c'est sur quoi vous pouvez compter, malgré les assurances que vous me donnez de votre fidélité.

Telle fut la réponse du chevalier. Le capitaine, homme des plus violents, arriva dans ce moment-là. Dès qu'il sut de quoi il s'agissoit, et qu'il vit

que je m'obstinois à nier que j'eusse pris le cordon, il se mit en fureur, et me fit battre si cruellement, que je demeurai sur la place à demi-mort. Le barbare m'auroit sans doute fait ôter la vie, s'il n'eût pas craint d'être obligé, comme c'est la coutume en pareil cas, de me remplacer à ses dépens par un autre homme, ou de payer la taxe ordinaire d'un forçat. Pour comble de misère, je fus chassé de la poupe, et envoyé au dernier banc de la proue : c'est l'endroit de la galère le plus incommode, et où il y a le plus à travailler. Ajoutez à cela que le comite eut ordre de ne me point ménager, sous peine de déplaire à la cour. Je crois bien qu'au fond de son ame, ce bon officier me plaignoit; et, quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur, il me laissa en repos pendant plus d'un mois, me voyant hors d'état de rendre le moindre service.

Je repris enfin peu-à-peu mes forces. Déjà même je commençois à faire, sur la mer où nous étions alors, la rude fonction de rameur, lorsque le ciel, satisfait des peines que j'avois injustement souffertes, eut pitié de moi, et voulut me tirer de l'affreuse situation où je me trouvois; c'est ce que je vais te raconter en peu de mots. Soto, qui méditoit un grand dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans le secours d'un homme qui fût dans le poste où j'étois, c'est-à-dire auprès de la poudre, eut

envie de se réconcilier avec moi. Il se servit, pour cet effet, de l'entremise d'un Turc, qui avoit la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la galère. Soto me croyoit avec raison fort irrité contre le capitaine, et ne doutoit point que je n'aimasse autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le Turc d'oublier le passé, et de lui rendre mon amitié, qu'il confessoit avoir justement perdue. Je témoignai ne demander pas mieux que de renouer avec lui; sur quoi le Turc me parla dans ces termes:

« Soto m'a chargé de vous communiquer le projet qu'il a courageusement formé pour nous délivrer tous. Quand nous serons auprès de la côte de Barbarie, où nous allons, et dont nous ne sommes pas fort éloignés, nous devons égorger, premièrement le capitaine, ensuite les autres officiers et les soldats, en criant : *Liberté! liberté!* Les forçats se soulèveront aussitôt; nous nous rendrons maîtres de la galère, et nous trouverons un asile chez les Turcs. Il y a plus de deux mois, poursuivit-il, que nous nous préparons à exécuter notre entreprise. Nous avons des armes cachées; toutes nos mesures sont prises, et nous sommes un grand nombre de gens, tant Turcs que Chrétiens, qui avons résolu de nous sauver ou de périr tous ensemble. On n'exige de vous qu'une chose; c'est de mettre le feu aux poudres, si, par malheur,

vous remarquez que nous ne soyons pas les plus forts. Tel est notre complot. Après le châtiment inhumain que le capitaine vous a fait souffrir, nous avons cru que vous ne refuseriez pas de vous joindre à nous ».

Je répondis au Turc qu'on avoit eu raison de présumer qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable de faire pour me venger du capitaine, et qu'il pouvoit assurer de ma part tous les conjurés que je ferois ce qu'ils attendoient de moi. J'avois cependant une autre pensée. Lorsque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un soldat, qui vint par hazard auprès de moi, d'aller dire au capitaine que j'avois un secret de la dernière conséquence à lui révéler. Mais, ajoutai-je, dites-lui qu'il m'envoye chercher tout-à-l'heure; que la chose presse, et qu'il y va même de sa vie. Le capitaine reçut l'avis que je lui faisois donner comme un artifice dont je me servois pour regagner ses bonnes grâces, et tâcher de rentrer au service de son neveu; et s'il voulut bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, si ce que j'avois à lui dire ne méritoit point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeler, et je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étoient les armes, et lui nommai les principaux auteurs du complot, à la tête desquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me

croyois redevable des coups de latte qui m'avoient été donnés avec si peu de justice.

Le capitaine, après avoir ouï mon rapport, qu'il ne jugea pas indigne de son attention, fit mettre sous les armes fort prudemment tous les soldats le long de la galère. S'étant, par ce moyen, rendu maître des conjurés, il commença par faire visiter les endroits où je lui avois dit que leurs armes étoient cachées. Il les y trouva; et ne pouvant plus douter de la vérité de la conjuration, il ordonna qu'on se saisît des chefs, à qui les tourments firent tout avouer. Soto fut mis en quatre quartiers par quatre galères, aussi-bien qu'un de ses camarades. On décima les autres, dont deux furent pendus, et on coupa le nez à tout le reste. Soto, avant sa mort, confessa que c'étoit lui qui avoit conseillé de cacher l'assiette et volé le cordon du chevalier.

Lorsque les conjurés eurent été punis, le capitaine fit l'éloge de mon zèle et de ma fidélité. Il ne pouvoit assez admirer le généreux sentiment qui m'avoit fait sacrifier le plaisir de la vengeance au service du roi. Ensuite il me demanda publiquement pardon de son injustice; et m'ayant lui-même ôté mes fers, il me dit que j'étois libre, et que je sortirois de la galère aussitôt qu'il auroit reçu de la cour une réponse à la lettre qu'il y alloit écrire pour en obtenir ma liberté. Il écrivit effectivement en ma faveur, et fit signer sa lettre par tous les

officiers, qui furent bien aises de me marquer par-là qu'ils sentoient vivement l'obligation qu'ils m'avoient. Je rendis mille et mille graces au ciel de l'occasion qu'il m'avoit donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étois réduit par ma mauvaise conduite, et je lui promis qu'à l'avenir je mènerois une vie plus raisonnable.

Telles sont, lecteur mon cher ami, les aventures qui me sont arrivées jusqu'à présent. S'il m'en arrive d'autres dans la suite, tu peux compter que je ne manquerai pas de t'en faire part.

FIN.

LETTRES
GALANTES
D'ARISTENÈTE,
TRADUITES DU GREC.

LETTRES GALANTES D'ARISTENÈTE.

LETTRE PREMIÈRE.

Aristenète à Philocalus.

LA nature, mon cher Philocalus, a pris plaisir à former ma maîtresse; elle peut paroître sans honte parmi les Graces. Ses yeux portent d'inévitables coups, et il n'est point de cœur qui se refuse à ses premiers regards. Que ne puis-je vous en faire un portrait qui la fasse confondre avec Vénus! S'il est quelqu'objet au monde qui puisse ressembler à cette déesse, ah! sans doute, c'est ma Laïs! Ses joues sont de la couleur d'une rose qui commence d'éclore; ses lèvres rouges et fines; ses sourcils noirs et fort égaux, son nez droit et proportionné à la finesse de ses lèvres; ses yeux grands, bien fendus, et fort brillants. Ses cheveux naturellement frisés, ressemblent, comme dit Homère, à la fleur d'hyacinte. Elle est bien faite, elle marche bien : en un mot, il n'y a rien qui puisse jus-

tement lui être comparé; et Vénus ne lui a refusé que sa ceinture. Quand les plus fameux peintres veulent représenter Hélène ou Vénus, ils empruntent de Laïs les traits qu'ils donnent à leurs tableaux. Son esprit répond à sa beauté; et je ne pense pas que Momus lui-même y trouvât le moindre défaut. Eh! en a-t-elle, grands dieux? Non. C'est la vivante image de Vénus. O Vénus, adorable déesse, vous qui m'avez donné une maîtresse si parfaite, qu'ai-je donc fait pour mériter cet honneur? Ce n'est point moi qui vous ai préférée à Junon et à Pallas, et cependant vous m'accordez une Hélène dont la beauté ne devroit être que la récompense d'un homme qui vous auroit fait triompher de vos rivales. Quel sacrifice peut m'acquitter envers vous! Comment puis-je reconnoître un si grand bienfait? Tous ceux qui voyent Laïs l'admirent; et je supplie les Dieux de vouloir empêcher que l'envie qu'on lui porte ne lui soit funeste, et que la malice de ses ennemis ne lui puisse nuire. Ses yeux, comme deux soleils, éclairent ceux qui ont le bonheur d'en approcher. Les vieillards même, malgré la glace de leur âge, en sont touchés; et ils se ressouviennent en la voyant, des folies agréables que l'amour autrefois leur a fait faire. O ciel! disent-ils en la regardant, pourquoi ne voyoit-on pas dans notre temps des personnes si belles, ou pourquoi ne sommes-nous

pas encore dans la même saison? Enfin, il ne faut pas s'étonner si tous les Grecs parlent avantageusement de ma Laïs, puisque les muets même la montrent au doigt, et font voir, par leurs gestes, le plaisir qu'ils prennent à la regarder. Ah! Laïs, divine Laïs, tout ce que je puis dire de votre mérite ne sauroit que foiblement l'exprimer. J'ai peut-être trop souvent répété votre nom; mais l'amour que j'ai pour vous, fait que je prends plaisir à le prononcer.

LETTRE II.

Aristenète au même.

Je chantois dans un lieu écarté; le jour commençoit à se fermer, lorsque je vis venir à moi deux filles parfaitement belles: elles s'approchèrent avec un visage riant, me regardèrent avec des yeux pleins de tendresse. Enfin, ces aimables filles me parlèrent d'une manière qui me fit connoître qu'elles en vouloient toutes deux à mon cœur. Savez-vous, dirent-elles, ce que vous venez de faire par vos chansons, quel désordre vous venez de causer? Votre voix vient d'allumer un feu fatal qui ne sauroit s'éteindre; et vous venez de nous

inspirer le plus ardent amour qui fût jamais. Nous vous aimons toutes deux également : nous avons la même beauté, le même mérite, et la même prétention sur vous ; nous croyons toutes deux être aimées : de grace, prononcez donc entre nous, de laquelle votre cœur doit-il être le prix, laquelle a mérité des airs si tendres. Malgré l'étroite amitié qui nous lie, nous avons déjà senti des transports jaloux. Je ne pus plus long-temps me taire, et je répondis, pour me tirer galamment de cet embarras : En vérité vous êtes toutes deux infiniment belles, et il seroit difficile de faire un choix ; vous êtes adorables l'une et l'autre, mais je ne vous aime pas, et ne saurois vous aimer. Ainsi, plus de contestation, les belles, vivez toujours dans une parfaite intelligence ; je ne puis disposer d'un cœur qui n'est plus à moi ; une autre belle le tient sous son empire : c'est pour elle que je chante, c'est elle que je cherche, et, je vous l'ai déjà dit, je ne puis vous aimer. Pourquoi chercher cette défaite, interrompit brusquement une d'elles, il n'y a point de filles dans tous les lieux d'alentour qui puissent, sans témérité, se comparer à nous ; et vous mentez, quand vous dites que vous aimez une autre que nous : sommes-nous des conquêtes à dédaigner ? Jurez donc que vous aimez une de nous deux. Quoi ! leur dis-je en riant, vous voulez que je fasse un faux serment.

Comment, dirent-elles avec emportement, nous n'aurons trouvé une occasion si favorable que pour nous voir mépriser, cela nous est insupportable : nous ne vous quitterons pas, et il ne sera pas dit que nous nous serons flattées d'une fausse espérance. A ces mots, elles m'entraînèrent avec elles; et moi, qui n'étois pas fâché de me laisser vaincre, je cédai à une si douce violence. Je dirai le reste en deux mots, elles vouloient toutes deux être aimées : je sus si bien me ménager avec elles, que je n'offensai ni l'une ni l'autre; et sur un lit de gazon qui se trouva par hazard en notre chemin, je mis d'accord ces deux rivales.

LETTRE III.

Philoplatanus à Anthocome.

Je me persuade que vous serez bien aise que je vous fasse un détail de la partie de plaisir que je fis un jour avec Limona. Je ne vous parlerai point du mérite de cette charmante fille, puisque vous la connoissez; je dirai seulement que les graces semblent avoir épuisé pour elle tout ce qu'elles ont de plus touchant. Nous allâmes tous les deux dans un jardin qu'on peut appeler le séjour des

plaisirs : la nature y fait briller tout ce qu'elle a de plus admirable. Il y a un plane au milieu, dont le feuillage épais forme une ombre agréable. En été, l'herbe y vient abondamment, et il y souffle un petit vent qui donne un air frais à ce beau séjour. Je m'assis sur l'herbe avec Limona, dans l'endroit du jardin qui nous parut le plus singulier: nous y étions environnés d'arbres fruitiers, et d'une infinité de fleurs qui répandoient de toutes parts une odeur délicieuse. Il s'élevoit près de nous un cyprès, qu'un long rameau de vigne tenoit étroitement embrassé. Nous aperçûmes des muscats suspendus en l'air, dont le jaune ambré nous invitoit à les cueillir. Nous remarquâmes des grappes qui commençoient d'entrer en maturité, d'autres qui étoient encore vertes, et même quelques-unes dont les grains étoient à-peine formés. Sous le plane dont je vous ai parlé, il coule une fontaine dont les eaux étoient si froides, malgré la chaleur de la saison, qu'elles nous firent frissonner quand nous entrâmes dans le bain. Elles étoient si transparentes, qu'on y distinguoit sans peine le corps de Limona d'avec le mien. Des branches chargées de fruits d'une blancheur extraordinaire, descendoient jusqu'à la surface de l'eau. Cela me trompa agréablement; car je prenois quelquefois pour ces fruits les appas de ma maîtresse. C'étoit une fontaine admirable; j'en prends à témoin les

nymphes des jardins. Mais l'ombrage des feuilles, qui la rend si belle, étoit le moindre agrément qu'elle eût alors. Le corps de Limona, qui reposoit dans son sein, la rendoit incomparable. Il faut avouer que les beautés toutes nues ont un je ne sais quoi qui touche davantage que le plus magnifique ajustement. Ah! que Limona me parut belle en cet état! J'eusse voulu ne pouvoir jamais sortir d'un lieu où je prenois tant de plaisir. Les Zéphirs y faisoient respirer un air fort doux; et c'étoit quelque chose d'agréable que ce Zéphir qui souffloit doucement, et emportoit une partie des odeurs des arbres. Ces odeurs, avec les parfums de ma maîtresse, enchantoient mes sens. Le chant des cigales et des rossignols, et le ramage de mille petits oiseaux nous arrêtoient, et sembloient nous convier à demeurer toujours parmi eux. Je crois voir encore ces petits oiseaux, les uns se rouler sur la fougère, les autres s'approcher de la fontaine, et s'y baigner. Celui-ci secoue une aîle, qu'il vient de mouiller; celui-là cherche au bord de l'eau quelque chose qu'il puisse emporter; un autre picote la terre, et cherche de la nourriture: il me semble encore que, charmés l'un et l'autre, Limona et moi, nous n'osons parler de peur de les effaroucher, et de troubler un spectacle si doux. Je ne sais si vous concevez le plaisir que nous prenions. Mais je n'ai pas tout dit encore. Le maître

du jardin, qui vouloit nous faire voir que tout y étoit extraordinaire, nous réservoit d'autres plaisirs. Dans un grand bassin assez éloigné du lieu où nous étions, il retenoit des eaux, qu'il fit couler jusqu'à nous par un large canal : plusieurs vases, entre lesquels il y avoit de l'espace, suivoient, sans se plonger, le cours du ruisseau, avec un ordre admirable, comme de petits bateaux conduits par leurs pilotes. De grandes feuilles de vigne, qui les coëffoient, leur servoient de voiles; et le vent les poussoit avec leurs petites charges, sans les renverser. Ces vases étoient pleins d'une liqueur fort agréable; et celui qui les avoit remplis avoit si bien mêlé l'eau chaude avec le vin, que cela étoit délicieux. Après avoir bu, Limona et moi, nous chantâmes, et nous nous dîmes tout ce que le plus vif amour nous put inspirer de plus tendre. Je fis une couronne de fleurs pour Limona; nous fîmes mille petits jeux. Mon cher, j'eus bien du plaisir : je vous exhorte à en aller faire autant avec votre bonne amie Myrtala.

LETTRE IV.

Philochore à Polyenus.

Je me promenois un jour avec Hypias; il a beaucoup d'esprit, et il a tant vu de femmes de toutes les espèces, qu'il ne s'y trompe guère à la mine. Nous aperçûmes une femme habillée fort proprement, qui s'appuyoit sur sa suivante. Cher ami, me dit Hypias, regarde bien cette femme : elle est grande, mais d'une taille bien prise et tout-à-fait régulière. Approchons-nous-en; voyons si elle est aussi belle qu'elle nous le paroît. Autant que j'en puis juger, je pense qu'elle aime à rire : abordons-la. Moi qui n'ai point la hardiesse d'Hypias, je m'opposai à sa résolution. Songez-vous bien à ce que vous dites? lui dis-je : cette propreté qui paroît en ses habits marque assez que c'est une femme de condition, une femme d'honneur. Ne nous engageons pas mal-à-propos dans une entreprise qui peut avoir de fâcheuses suites. Je fis rire Hypias; il me donna sur l'épaule un petit coup en riant : Je jure par Apollon que vous êtes bien neuf dans l'art de connoître les femmes. Vous pensez donc que celle-ci est une femme de bien

parce qu'elle en porte l'habit ? Dites-moi, est-il du caractère d'une honnête personne de se promener ainsi par la ville dans cet équipage, et de sourire, comme elle fait, à tous ceux qu'elle rencontre ? Ne sentez-vous pas d'ici les parfums dont elle s'est frottée ? Voyez-vous comme elle se rengorge quand elle passe auprès de quelqu'un ? Ne voyez-vous pas de l'affectation dans tout ce qu'elle fait, et que, pour attirer les jeunes gens, elle met tous ses agréments en usage ? Je l'ai regardée, elle m'a regardé aussi. Je me connois bien en gens ; allons à elle, Philochore, nous n'avons rien à craindre ; au contraire, j'espère que tout ira bien. Au reste, il faut dire comme celui qui cherchoit le gué dans un fleuve : Tentons la fortune, nous allons être bientôt informés de la vérité. Je le suis, nous abordons la dame, et il lui parla de la sorte : Madame, au nom des dieux, souffrez que je demande à votre fille ce que nous devons attendre des sentiments que votre beauté vient de nous inspirer. Nous ne dirons rien dont vous ne soyiez persuadée ; et si nous souhaitons qu'on ait des bontés pour nous, nous sommes prêts à les acheter. Quoique vous me paroissiez une dame peu intéressée, vous pouvez taxer vos faveurs au prix qu'il vous plaira ; consentez-y, madame. La belle approuva des yeux la requête, et fort intelligiblement promit de consentir à tout ce qu'on

voudroit. Elle devint lumineuse comme un astre, c'est-à-dire, qu'elle rougit. Hé bien, me dit Hypias, me suis-je trompé dans mes conjectures; et n'ai-je pas bientôt avancé nos affaires? Il m'en a coûté peu de paroles, comme vous voyez. Mais vous, novice ignorant, ajouta-t-il, profitez des leçons que je vous donnerai : car je suis, sans vanité, sur ce chapitre-là, un fort habile homme.

LETTRE V.

Alciphron à Lucien.

On célébroit une fête dans un faubourg, et tout le monde se régaloit. Charidème fit un festin; il y invita ses amis. Vous savez son humeur; il aime un peu trop les femmes : il en rencontra une par hazard, qu'il trouva fort jolie; son nom ne fait rien à la chose : elle lui plut, il la pria du régal; il est à croire qu'elle aimoit la bonne chère, puisqu'elle y alla. Tous les conviés étoient assemblés : le jeune hôte arrive avec un vieillard qu'il venoit aussi d'inviter; mais cette femme n'eut pas plus tôt aperçu ce vieillard, qu'elle se déroba à la compagnie avec précipitation, et se glissa dans la chambre prochaine. Là elle fit venir Charidème,

vous allez voir pourquoi. Vous ne savez pas, dit-elle tout effrayée, le mal que vous venez de faire imprudemment. Ce vieillard que vous venez d'amener, c'est mon époux : il aura sans doute reconnu l'habit que j'ai laissé à la porte ; je suis perdue : il m'a défendu d'aller en festin durant cette fête ; il est jaloux, violent ; je ne saurois empêcher des soupçons fondés sur tant de vraisemblance : que vais-je faire ? il n'y a qu'un moyen de réparer cela ; si vous pouviez me faire apporter secrettement ce malheureux habit. Charidème s'appela vingt fois étourdi, et il avoit raison : mais comme il étoit homme à passer facilement d'une réflexion à une autre, il se consola, et il fut même de bonne humeur pendant le festin. Si tôt que l'épouse éperdue eut reçu l'habit qu'elle demandoit, elle sortit sans être vue de son mari suranné, et regagna son logis. Elle appela une de ses voisines, qui étoit de son conseil secret, et une femme propre à trouver des expédients pour sortir d'un embarras ; elle lui conta tout ce qui lui étoit arrivé ; et les deux femmes convinrent ensemble de ce qu'elles feroient pour remédier à ce désordre.

Le bon homme, ou plutôt le méchant vieillard, arriva un moment après, avec un visage qui prédisoit quelque chose de funeste. Infâme, lui dit-il, puis-je douter que tu me déshonores ? Ton habit

laissé à la porte de Charidème, n'est-il pas une preuve assez claire de ton infidélité? Attends, perfide, ce poignard va me venger de l'affront que tu me fais. Il alloit la frapper; mais la voisine bien instruite de ce qu'elle devoit faire, ne lui en donna pas le temps. Elle entra, et lui dit, en apportant l'habit : Voici votre habit, ma chère amie, et je vous en remercie. A ces mots, le furieux s'adoucit, la femme lui persuade ce qu'elle veut, et détruit enfin ses soupçons. Chère épouse, dit le vieillard, je vous demande pardon d'un si indigne emportement, j'ai soupçonné mal-à-propos votre vertu. Il y a, je n'en doute plus présentement, une divinité qui protège votre honneur, et qui vient d'envoyer cette femme pour découvrir votre innocence.

LETTRE VI.

Hermocrates à Euphorion.

UNE jeune fille disoit un jour à sa nourrice, si vous me voulez jurer que vous garderez le secret, je vais vous faire une confidence. La nourrice prêta le serment, et la belle commença ainsi son histoire : Hélas! je ne suis plus ce que

vous croyez, je ne suis plus pucelle. O dieux immortels, s'écria la nourrice! Quel malheur, ma fille, venez-vous m'annoncer! Quoi! vous avez pu oublier les leçons de vertu que je vous ai données? Ah! ma fille, qu'avez-vous fait, quel accident! Au nom des dieux, interrompit la belle, ne criez pas si fort, ma bonne, on pourroit vous entendre. Que je suis malheureuse! vous m'avez promis de vous taire, et vous faites un bruit qui est plus dangereux que ce qui le cause. Je prends Diane à témoin, ma bonne, que j'ai long-temps résisté au malheureux penchant qui m'a entraînée. L'honneur s'est défendu jusqu'à la fin; ma vertu a fait, pour se soutenir, des efforts incroyables; mais enfin l'amour l'a fatiguée. Vous me dites là une étrange chose, ma chère enfant, interrompit la nourrice: quel affront pour ma vieillesse! Cependant puisque cela est fait, il n'y faut plus penser: mais gardez-vous bien du-moins à l'avenir de tomber dans la même faute; votre taille pourroit avec le temps vous trahir, et faire connoître à vos parents ce qu'il est bon qu'ils ignorent. Ah! plût aux dieux que quelqu'un vous vînt demander en mariage présentement: vous êtes assez grande pour être mariée, et il est temps que votre père y songe. Ah! que me dites-vous, ma chère mère? il n'est rien que j'appréhende comme cela. Un mari sur-tout, à qui il importe de cacher les choses.

Ne craignez rien, dit la vieille, quand nous en serons là, je vous apprendrai comment il faudra que vous fassiez pour empêcher que votre mari ne forme aucun soupçon contre vous, quand même il en seroit naturellement fort susceptible.

LETTRE VII.

Cyrtion à Dietyus.

Je pêchois un jour sur le bord de la mer; je commençois à faire une heureuse pêche, lorsque je vis venir à moi une jeune fille parfaitement belle; elle étoit négligée, et dans l'appareil d'une personne qui va au bain. Sa vue me troubla, et me fit souhaiter un heureux destin. Les bonnes aventures arrivent quand on y pense le moins, disois-je en moi-même, et son étoile la conduit ici peut-être. Elle me pria de garder ses habits. Très-volontiers, lui dis-je, ma belle: car je me promettois bien de la voir déshabillée. Je ne fus pas tout-à-fait privé du plaisir dont je m'étois flatté; mais elle se jeta dans la mer plus vîte que je ne souhaitois. L'écume qui flottoit sur les ondes n'étoit pas plus blanche que son corps. J'atteste ici les amours, que si je ne l'eusse pas vue auparavant,

j'eusse cru voir une néréide. Lorsqu'elle quitta le bain, elle ressembloit à Vénus, quand on représente cette déesse sortant de la mer. Je voulus seulement m'approcher d'elle ; mais une petite émotion de colère qu'elle laissa voir, rendit ses yeux plus brillants; et il parut un incarnat sur ses joues, dont je fus tout ébloui. Elle s'indigna de ma hardiesse, brisa mon hameçon, et le jeta dans la mer avec la pêche que j'avois faite. Ses yeux, quoiqu'enflammés de courroux, avoient leurs charmes ordinaires. Si je manquai de respect pour elle, j'en fus assez puni; car je ne pus me consoler d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

LETTRE VIII.

Stesichorus à Èratosthenus.

Une femme dans la rue avoit envie de parler à son amant; la chose n'étoit pas sans difficulté; son mari étoit d'un côté, des esclaves de l'autre; mais c'étoit une habile femme, et qui, pour tromper son époux, ne manquoit jamais d'expédient. Voici celui dont elle se servit en cette occasion; elle se laissa tomber sur ses genoux, feignant d'avoir fait un faux pas. Le galant, qui observoit la dame,

comprit fort bien son intention; il courut à elle, la releva, et lui témoignant la douleur qu'il avoit de cet accident, il lui dit quelque chose à l'oreille; la dame lui serra la main, et faisant semblant d'être incommodée, se laissa aller sur lui, et mit ses mains comme par hazard sur la bouche du galant, qui les baisa fort adroitement à la barbe du mari, qui étoit un homme de bien, et peu défiant de son naturel. Il demanda d'un style marital à sa femme si elle n'étoit point blessée, et elle fut assez impudente pour lui répondre qu'elle le croyoit. Il remercia le cavalier de l'action obligeante qu'il venoit de faire, et s'en retourna au logis en plaignant sa femme, c'est-à-dire, en la grondant de ce qu'elle ne marchoit point d'un pas plus assuré.

LETTRE IX.

Eratoclea à Dionysidus.

Je ne sais si vous avez entendu parler de Cydipe, dont la beauté fut l'admiration de son siècle. Ses traits étoient tellement piquants, et la vivacité de son teint les faisoit briller avec tant d'éclat, qu'on ne voyoit, en la regardant, que des amours

et des graces ; en un mot, Vénus ne lui refusa que sa ceinture. Vous jugez bien qu'une fille de ce mérite ne manqua pas d'amants. Elle en eut un fort grand nombre, mais ils n'eurent pas long-temps la liberté de disputer son cœur. Parmi ceux qui se distinguoient le plus, il y avoit un jeune homme, nommé *Acontius*, que le ciel sembloit avoir fait pour elle. Toutes les belles qualités qu'on voit dispersées dans tous les hommes, étoient rassemblées dans cet amant. Il avoit les yeux vifs, bien fendus, et un teint que les femmes regardoient avec envie. Quand il alloit à ses exercices, tout le monde prenoit plaisir à le voir ; et il y en avoit même qui le trouvoient si beau, qu'ils le suivoient par-tout, et ne pouvoient se lasser de le regarder. Il étoit si timide qu'il n'osoit découvrir sa passion à Cydipe, sans songer qu'il étoit fort aimable, et qu'il étoit presqu'impossible qu'il ne plût point. Il se représentoit tout le mérite de Cydipe, et craignoit de lui déplaire en précipitant un aveu qui devoit décider de sa félicité ou de son malheur ; mais l'amour qui avoit entrepris de le rendre heureux, lui inspira un dessein fort bizarre. Acontius alla cueillir dans le jardin de Vénus le plus beau citron qu'il pût trouver, à l'entour duquel il écrivit ce que vous verrez dans la suite : il courut au temple de Diane où étoit sa maîtresse ; il s'en approcha d'assez près, et roula le citron fort adroitement jusques

aux pieds de Cydipe. Une de ses femmes le prit innocemment, en admira la beauté, et s'imagina d'abord que quelqu'une de ses compagnes l'avoit laissé par hazard tomber de son sein. Ne seroit-ce point, dit-elle, un fruit mystérieux, un présage heureux que les dieux nous donnent? Que veulent dire ces lettres? Voilà, madame, continua-t-elle en le présentant à Cydipe, le plus beau citron que j'aye vu de ma vie. Cydipe n'eut pas plus tôt pris ce fruit fatal, qu'elle y lut ces paroles à haute et intelligible voix : *Je jure par Diane que je me marierai à Acontius.* Elle se troubla, et il parut sur ses joues un incarnat qui charma tout le monde; elle eut honte d'avoir fait un serment sans y penser, et d'avoir prononcé une parole si contraire à la pudeur; car les filles vertueuses rougissent toujours quand on leur parle de mariage. Elle se plaignit à Diane; cette déesse l'écouta, et promit de la sauver des poursuites d'Acontius. Que devint-il, lorsqu'il vit que Diane s'opposoit à son bonheur? Il est aussi mal-aisé d'exprimer le désespoir d'un amant, que de décrire la violence d'une tempête. Qu'il passa de tristes nuits! il n'osoit pleurer le jour, la contrainte retenoit ses larmes, et il attendoit la nuit pour s'abandonner à sa douleur. Les amants, lorsqu'ils s'affligent, ne songent point au tort qu'ils se font. Son teint perdit sa couleur, et il tomba dans une mélancolie qui avoit quelque chose de

funeste. Il s'appliquoit à éviter son père, de crainte d'être obligé de lui découvrir un mal qu'il croyoit sans remède. Il étoit presque toujours à la campagne, ce qui fit croire injustement aux femmes qu'il n'aimoit que l'agriculture. Son amour pour les champs avoit une cause qu'elles ignoroient ; elles devinoient mal quelle y étoit son occupation ; les plaisirs rustiques n'avoient aucuns charmes pour lui : les hêtres et les pins l'arrêtoient pourtant quelquefois, et sous leur sombre feuillage il pleuroit ses cruels ennuis. Un jour qu'il se trouva plus fou, je veux dire plus amoureux qu'à l'ordinaire, il s'adressa aux arbres, et leur parla de la sorte : Plût au ciel que vous fussiez sensibles et que vous pussiez parler, je vous conjurerois de répéter à tous moments que ma Cydipe est la personne du monde la plus parfaite. Ah ! si je pouvois sur vos écorces graver qu'il me sera permis de lui dire un jour : Ma chère Cydipe, vous n'êtes pas seulement la plus belle personne du monde, mais vous êtes encore la plus fidèle à vos promesses, et vous n'avez point violé vos serments. Que Diane, moins contraire à mon amour, ne vous punisse pas de m'avoir rendu heureux : mais qu'ai-je fait, malheureux ? Pourquoi vous faire craindre la colère de cette déesse ? Persuadez-vous plutôt qu'elle est la vengeresse des serments violés. Hélas ! s'il faut punir quelqu'un, ce n'est point vous, mais c'est

le malheureux qui vous a fait faire un parjure. Mais vous, chers arbres, qui donnez un sûr asile aux oiseaux amoureux, n'y a-t-il que vous dans la nature qui ne sentiez point le penchant de l'amour? Ce cyprès aime peut-être ce pin; cet arbre peut en aimer un autre. Mais, non, je jure par Jupiter que je ne le crois pas; car enfin, ne perdriez-vous que vos feuilles? L'amour ne se contenteroit pas de vous les ôter: il pénétreroit jusqu'à votre tronc et jusqu'à vos racines, et vous ressentiriez d'une manière plus rigoureuse son tyrannique pouvoir. C'étoient là les discours ordinaires d'Acontius, qui, souffrant comme une ame que Pluton a condamnée à d'éternels supplices, attendoit la mort avec une patience que le ciel lui inspiroit sans doute. De l'autre côté, on préparoit les noces de Cydipe avec un autre qu'Acontius, et déjà devant la porte du lit nuptial une troupe de jeunes filles chantoit le bonheur de cet amant. Mais à-peine avoit-on commencé à se réjouir, qu'on se vit réduit à verser des larmes. Tout d'un coup Cydipe se sent saisir d'un mal violent, dont on ignore la cause: elle perd l'usage de la voix, son pouls sans mouvement fait craindre pour sa vie. On croit qu'on va changer l'appareil de la noce en celui des funérailles. Néanmoins Cydipe revient de sa foiblesse, et reprend ses forces aussi promptement qu'elle les avoit perdues. On veut recommencer

les plaisirs, elle retombe dans le même état; son père explique ces accidents comme un ordre secret des dieux qui s'opposent à son dessein. Il envoye consulter Apollon, qui révèle tout le mystère, l'amour d'Acontius, le citron, le serment de Cydipe, et la colère de Diane; ajoutant qu'il falloit que Cydipe gardât son serment: d'ailleurs, dit Apollon, lorsque vous unirez Cydipe à Acontius, vous ne mêlerez point le plomb avec l'or, mais l'or avec l'or. Cet oracle fut suivi fort exactement. Acontius vint se présenter à Cydipe, qui, après l'avoir bien examiné, ne fut point fâchée d'accomplir sa promesse. Et sans différer on célébra ce mariage, qui ne fut point menacé, comme l'autre, de la colère des dieux. La belle n'eut point de vapeur apoplectique, et se porta le mieux du monde. Les filles recommencèrent à chanter, et leurs concerts ne furent point troublés. Acontius, le plus amoureux des hommes, trouva la cérémonie un peu longue: Cydipe, de son côté, trouva le jour beaucoup plus long que la nuit, quoique ce fût dans l'hiver. Ces deux amants étoient si satisfaits l'un de l'autre, qu'ils n'auroient pas voulu changer de destinée pour tout l'or de Midas; et ils auroient aussi préféré le plaisir solide que l'hymen et l'amour leur permettoient, à tous les trésors du monde. C'est là le sentiment des véritables amants, à ce que j'ai ouï dire: car moi,

je crois que c'est celui des fous, que de préférer des femmes aux richesses.

Je ne sais ce que devint le misérable rival de l'époux fortuné ; il est à croire que ce jour-là ne fut pas le plus agréable de sa vie, et qu'il ne prit aucune part à l'allégresse publique. Les réjouissances de ce mariage furent magnifiques. On brûla beaucoup d'encens, et on alluma une infinité de torches. On ne peut voir d'union plus parfaite qu'étoit la leur. Ils paroissoient n'avoir plus rien à désirer.

LETTRE X.

Philostrate à Evagoras.

Une femme aimoit éperdûment un jeune homme, et n'avoit point d'autre plaisir que celui de le voir ou d'en entendre parler. Que penses-tu de mon amant, dit-elle un jour à sa suivante ? Pour moi je le trouve adorable ; mais peut-être que l'amour que j'ai pour lui m'aveugle, et qu'il a des défauts que je n'ai jamais remarqués : parle, mais franchement. Comment le trouve-t-on ? quand les femmes le voyent passer, disent-elles qu'il est bien fait ? ne leur paroît-il pas tel qu'il me paroît à moi ? La suivante, qui connoissoit le foible de sa maîtresse, et qui ne vouloit pas lui déplaire : J'at-

teste ici Diane, répondit-elle, que j'ai entendu parler de lui à mille femmes ; elles en sont aussi folles que vous : regardez, disent-elles lorqu'elles le voyent passer, regardez ce jeune homme ? bons dieux, qu'il est bien fait, qu'il est beau ! C'est comme lui qu'on devroit peindre Mercure, et non pas comme Alcibiade. Quels yeux ! quel air ! Je vous prends à témoin, chères heures ? Cette aimable fierté, et ce port majestueux enchantent tout le monde. Ses cheveux sont naturellement beaux ; mais le soin qu'il en prend leur donne un agrément infini. Il n'a point encore de barbe ; qu'il est propre et qu'il se met bien ! qu'une femme seroit heureuse de pouvoir s'attacher un amant aussi joli que celui-là ! Sa jeunesse est un ragoût digne d'une femme délicate. Quel plaisir de céder aux transports dont il est capable ! Enfin, toutes les femmes vous le voyent avec envie ; mais, madame, ajouta la rusée, vous le méritez bien, et les hommes en disent autant de vous. Jugez du plaisir que ce discours fit à la dame amoureuse : elle changeoit de couleur à chaque parole. Elle se crut aimée du plus charmant de tous les hommes ; et il ne faut point demander si elle s'en estima davantage, puisque la vanité est si naturelle aux femmes, qu'il ne faut que leur dire en passant seulement qu'elles sont bien faites, pour le leur persuader pour toute leur vie.

LETTRE XI.

Euhemerus à Leucipus.

O CIEL! que ma maîtresse est digne de l'amour que j'ai pour elle! que sa beauté est régulière! Ah! je le veux, jugeons-en, s'il se peut sans passion. Amants les plus charmés, venez examiner l'objet que j'adore : avouez de bonne foi que ma Pythias l'emporte sur toutes vos maîtresses. Ne tombez-vous pas d'accord que depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, on ne peut rien trouver qui soit comparable à sa beauté. Elle est accomplie; plus je la vois, plus je l'admire, et plus j'en suis enchanté. Sa taille, je n'en veux rien dire, car je ne puis trouver de paroles qui en puissent donner une juste idée. Tout enfin, jusqu'à ses pieds, est digne d'admiration : la nature a pris plaisir à la former toute parfaite, pour apprendre aux hommes qu'elle sait, quand il lui plaît, produire un ouvrage achevé. Enfin sa beauté est au-dessus de la médisance, la calomnie la respecte; et Momus avoueroit lui-même que c'est une mortelle accomplie. Mais les vertus de son ame égalent ses charmes extérieurs;

rien n'approche de la délicatesse de ses sentiments. Quoique sa condition soit d'être coquette, on lui voit un caractère d'ingénuité et de bonne foi qu'on ne sauroit assez louer : et tout au contraire des autres coquettes, qui méprisent les présents qu'elles ont acceptés, elle estime tout ce que je lui donne, et, satisfaite de mes soins, elle ne songe qu'à me plaire et qu'à me rendre content. Nous brûlons tous deux d'une ardeur mutuelle et constante, comme deux tourterelles. Je ne veux point entrer ici dans un détail des plaisirs que nous prenons ensemble, ce sont des choses qui doivent être secrettes. Je dirai cependant qu'elle résiste autant qu'il le faut pour irriter mes désirs. Son sein sent l'ambroisie; et je m'imagine, quand je l'embrasse, que je suis parmi des roses dont l'odeur est délicieuse. Que j'ai passé de nuits la tête penchée sur son sein! enfin on n'a jamais vu d'homme plus heureux que moi. J'ai souvent ouï dire qu'il n'y a point d'amour à l'épreuve de l'absence, et qu'il est aisé d'oublier un ami absent : mais moi, je jure par la beauté de ma chère Pythias, que ses appas n'ont point sorti de ma mémoire. J'ai soupiré d'ennui pendant l'absence, j'ai souhaité impatiemment de la revoir; enfin je suis revenu à elle plus amoureux que je ne le fus jamais : je rends grace à la fortune de m'avoir fait conserver un si

tendre souvenir; et je suis du sentiment d'Homère, quand il dit ces vers :

Eloigné de ce qu'on aime,
Les plus charmants objets nous paroissent affreux;
L'absence est un mal extrême,
Mais loin de rallentir, il irrite nos feux.

LETTRE XII.

Eutichobulus à Acestodurus.

J'AI appris par une longue expérience, mon cher ami, que tous les arts ont besoin de la fortune; ils sont stériles sans son secours. Mais sans m'arrêter à faire des réflexions dont vous êtes plus capable que moi, je vais commencer l'histoire que vous souhaitez d'apprendre. Un vieillard, nommé Policlès, étoit un fort honnête homme : il n'avoit qu'un défaut, c'étoit une tendresse de cœur pour toutes les belles, dont malgré le froid des années, il ne pouvoit se garantir : il ne pouvoit vivre sans galanterie, et il élevoit chez lui une fort jolie fille, avec laquelle il vivoit comme l'on vit avec une femme. Son fils Chariclès, quoique fort jeune, s'abandonna à l'amour violent qu'il conçut pour cette fille; mais le respect qu'il avoit pour son père s'opposa au bonheur de ses feux; il con-

damna son amour à un éternel silence. La contrainte qu'il s'imposoit le changea tellement, que son père s'en aperçut. Comme il aimoit son fils avec la dernière tendresse, il souffroit de le voir en cet état. Il fit venir Pucius, le plus fameux médecin qui fut alors, lequel, après avoir tâté le pouls du malade, et observé le mouvement de ses yeux, où les habiles médecins voyent le cœur comme dans un miroir, se trouva fort embarrassé. Il ne pouvoit trouver la véritable cause de son mal, il ne savoit que penser, et il alloit dire quelqu'impertinence, quand la fortune le secourut. La maîtresse de Policlès passa dans ce moment pardevant le malade, qui se troubla dès qu'il la vit. L'émotion où cette vue mit son pouls, et ses yeux par leur désordre, firent soupçonner au médecin, comme ils auroient fait à un autre, que l'amour avoit beaucoup de part à la maladie de ce jeune homme. Quoique Pucius dût cette découverte plutôt au hazard qu'aux lumières de son art, il fit semblant de n'avoir rien remarqué ; et, pour s'assurer parfaitement de la vérité, il fit passer pardevant le malade, comme en revue, un grand nombre de filles ; et pendant qu'elles passoient, il observa le visage de Charicles, qui ne se troubla qu'à la vue des inclinations du vieillard. Le médecin voyant une fois en sa vie les choses comme elles étoient, sortit

sous prétexte d'aller préparer les remèdes nécessaires pour sa guérison, promit de revenir le lendemain, consola le père affligé, et fit espérer au fils qu'il le tireroit d'affaire. On attendoit tout d'un si habile homme : il revint le lendemain ; le père le reçut comme le libérateur de son fils. Le médecin ne répondit aux compliments de Policlès que par des gestes menaçants, branla la tête : enfin il fit toutes les actions d'un homme qui n'a pas l'esprit tranquille, et qui est en colère. Au-lieu de soutenir l'espérance qu'il avoit donnée le jour précédent de guérir le malade, il déclara brusquement que la maladie de Charicles étoit incurable. Policlès étonné, le supplia très-humblement de vouloir lui dire par quelle raison il en désespéroit. Panucius répartit sur le même ton dont il avoit parlé : Votre fils a un mal que tous les remèdes de la médecine ne sauroient guérir. Je demeure à deux pas d'ici, j'ai une femme fort jolie, sans vanité ; il l'a vue, il en est devenu amoureux : vous ne voudriez pas que je consentisse moi-même que ma femme.......
Policlès ne consultant que la tendresse qu'il avoit pour son fils, interrompit le médecin, l'embrassa, et se jetant à ses pieds, le conjura en termes pathétiques d'avoir pitié de l'appui de sa vieillesse. Eh quoi! reprit Panucius, feignant d'être toujours en colère, pouvez-vous attendre de moi que je

soulage votre fils? Il brûle d'une flamme adultère; il aime éperdûment ma femme, voilà la cause de son mal : il en mourra, car je ne veux point me déshonorer pour le sauver. Ah ! loin de le vouloir, je ne saurois seulement soutenir la vue d'un homme qui a des désirs si coupables. Le vieillard fort surpris d'entendre un pareil discours, avoit de la confusion de voir Charicles embarqué dans une folle passion. Cependant il y alloit de la vie de son fils, le temps pressoit : enfin, cédant au mouvement de la tendresse paternelle, il proposa un accommodement au médecin, lui offrit tous les avantages qu'il voudroit, lui disant, la larme à l'œil, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour un fils qu'il aimoit; que si Panucius vouloit permettre que sa femme .... qu'on n'appelleroit pas cela un adultère, mais un remède indispensable pour la guérison du malade. Je suis votre serviteur, répondit le médecin, faisant semblant d'être fort offensé de cette proposition. Qu'osez-vous me proposer, continua-t-il? Voulez-vous qu'un homme de ma profession, un homme d'honneur, entre dans un commerce infame, et trafique avec vous de la vertu même de son épouse? Car enfin, de quelque nom que vous appeliez cela, de quelque sens que vous tourniez la chose, elle ne peut être que très-honteuse pour moi. Point du tout, dit Policlès, je vous dis que ce ne sera point

un crime : cette action sera même louable dans son motif. Le médecin, voyant qu'il étoit temps d'en venir au dénouement, répliqua de la sorte : Quand ce ne seroit pas un adultère, quand ce seroit même une chose fort louable, comme vous l'assurez, comment l'accorderois-je avec mon amour? J'aime ma femme passionnément; jugez de ma peine, si j'étois obligé de la céder, de la partager seulement avec un autre. D'ailleurs, parlons de bonne foi, quelqu'amitié que nous ayons pour un homme, peut-on se résoudre à lui céder un objet qu'on aime? Vous-même, mettez-vous en ma place : supposez que votre fils malade, ici présent, aimât votre maîtresse, et qu'il n'y eût point d'autre moyen pour le sauver, que de la lui céder, feriez-vous ce grand sacrifice? Je le ferois de tout mon cœur, s'écria le vieillard : plût aux dieux que cela fût! Hé bien, dit Panucius, cessez de craindre pour votre fils; il aime votre maîtresse, et c'est là tout son mal. S'il étoit de l'équité naturelle de donner ma femme pour le guérir, je crois qu'il est bien plus juste de lui céder une maîtresse. Policlès, après avoir balancé quelque temps, se rendit aux raisons de Panucius.

LETTRE XIII.

Philematie à Eumusus.

Le luth et la lyre sont des instruments qui font peu d'effet sur les femmes de notre caractère; ce sont de foibles armes pour nous vaincre, disoit une coquette achevée à ses amants : nous ne nous laissons point attendrir au doux son de la flûte, et la plus agréable harmonie ne sauroit nous rendre traitables ; l'argent seul peut nous toucher ; ce métal a un charme dont nous ne pouvons nous défendre. Sans argent vous ne pouvez faire auprès de nous que d'inutiles démarches. Pourquoi donc vous arrêter à nous rendre des soins superflus? De quoi vous sert de jouer parfaitement de la guitare, si nous ne sommes point sensibles à ces plaisirs? Cessez donc de chanter des airs si tendres, puisque c'est autant de bien perdu. Qu'espérez-vous faire sans argent? je vous le répète encore : vous ne nous persuaderez pas, si vous êtes sans argent. Me croyez-vous assez sotte, moi, pour me payer de ces chimères? comme si je n'étois pas encore initiée aux mystères de Vénus. Vous figurez-vous que je sois aussi facile à surprendre

qu'une jeune brebis que le loup trouve endormie? Désabusez-vous. Ma sœur aînée a pris soin de m'instruire; et je puis me vanter que notre galanterie est un métier que j'ai si bien étudié, que je le sais par cœur. Je connois le pouvoir de mes yeux par la conduite de mes amants : s'ils me donnent la bourse, je crois qu'ils me donnent le cœur en même-temps; et s'ils n'étalent que de beaux sentiments, je m'imagine qu'ils ne m'aiment pas. En un mot, je ne connois l'excès de leur amour, qu'aux présents qu'ils me font. J'atteste ici les graces, que j'ai souvent entendu ma sœur qui disoit à ses amants : Vous aimez la beauté, la bonne mine; et moi j'aime l'argent : ainsi nous pouvons nous satisfaire ensemble; moi, en vous donnant ce que vous aimez; et vous, en me donnant ce que j'aime. Hé bien, je prends à jamais cette loi pour ma règle : prenez plaisir à tous ces instruments chimériques, je ne vous en empêcherai pas; mais que l'argent accompagne ces plaisirs, et nous serons tous contents.

LETTRE XIV.

Aphrodisius à Lysimachus.

On a raison de dire que tout est possible à l'amour; il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse aisément venir à bout. On l'a vu à la tête des armées montrer un courage invincible, et remporter des victoires, désarmer les plus fiers conquérants, réconcilier de mortels ennemis. Combien de héros a-t-il rendus infidèles à leur gloire! Qu'il a confondu de vastes projets! Mars a cédé à sa puissance : enfin, c'est le plus puissant et le plus redoutable de tous les dieux. Je vais vous en citer un bel exemple. Il y avoit long-temps que Milète et Myus se faisoient la guerre; tout commerce étoit interdit entre ces deux villes. Il n'y avoit qu'un certain temps qui suspendoit leurs armes, pendant lequel il étoit permis à ceux de Myus d'aller à Milète, pour y célébrer la fête de Diane. Vénus, touchée de compassion de l'état déplorable où la guerre réduisoit ces deux villes, entreprit de rétablir le commerce entre elles, et de les remettre en bonne intelligence. Voici comme elle disposa les choses pour cela. Une jeune fille d'une beauté

extraordinaire, appelée Pierria, vint à Milète avec ceux de Myus : le seigneur de Milète ne l'eut pas plus tôt aperçue parmi toutes les femmes qui l'accompagnoient au temple, qu'il en fut touché. Il voulut par curiosité l'entretenir; mais comme elle avoit, outre ces traits qui frappent dans une belle personne, l'esprit engageant et les manières modestes, il en fut charmé : il ne pouvoit se lasser de la voir et de l'entendre; et quoi qu'elle fît ou voulût dire, c'étoient des graces par-tout, et toujours de nouveaux je ne sais quoi qui la faisoient trouver tout aimable. Il s'étudia à lui plaire tant que la fête dura. C'étoit un homme de bonne mine, qui faisoit toutes choses de bonne grace : tout plaisoit en sa personne, et son esprit insinuant lui donnoit l'art de faire croire tout ce qu'il vouloit persuader. Il eut pour elle une complaisance qui fit assez voir combien il aimoit déjà. Mais s'il lui persuada qu'elle étoit tendrement aimée, elle ne lui cacha point qu'elle avoit conçu pour lui beaucoup de tendresse. Car enfin Vénus, pour ne rien faire imparfaitement, rendit le cœur de Pierria aussi tendre que celui de son amant. Il s'en aperçut; et voulant profiter des favorables dispositions qu'on avoit pour lui, il demanda un entretien secret, parce qu'il vouloit s'abandonner en liberté à sa passion. La belle le lui accorda : on ne sait pas ce qui se passa entre eux durant cette entrevue; mais

il est à croire qu'ils se dirent des choses passionnées, et se firent de mutuelles protestations de s'aimer toujours. Quoi qu'il en soit, le seigneur, charmé de sa bonne fortune, croyoit que rien n'approchoit de son bonheur ; et souhaitant de lui faire un présent qui marquât l'excès de son amour, et qui fût proportionné aux bontés qu'elle venoit d'avoir pour lui : Adorable Pierria, lui dit-il, agité d'un transport d'amour extraordinaire, que puis-je faire pour reconnoître vos bontés? Est-il quelque récompense qui puisse m'acquitter envers vous, et vous faire voir assez combien je vous aime? Parlez, au nom des dieux, daignez me prescrire ce qu'il faut que je fasse pour vous plaire. Demandez-moi ce que vous voudrez, et soyez assurée de l'obtenir. Pierria, au-lieu de lui demander qu'il l'associât à son rang, au-lieu de se servir du pouvoir que l'amour lui donnoit sur sa conquête, pour se faire un établissement considérable, méprisant les richesses, les grandeurs, et tout ce qui flatte le plus l'orgueil et l'ambition des femmes, ne songea qu'au bien de sa patrie. Ah! Seigneur, répondit-elle avec beaucoup de modestie, puis-je vous demander qu'il soit permis à toute ma famille et à moi, de venir librement en cette ville quand il nous plaira. Le seigneur comprit par-là qu'elle souhaitoit que la paix se fît entre ces deux villes : il admira l'amour de Pierria pour sa patrie, et loua

sa générosité. Il ne put lui refuser une grace que l'amour et la promesse qu'il lui avoit faite l'engageoient d'accorder. Il promit de faire la paix, il le jura; et ce serment que l'amour lui fit faire, fut plus inviolable que s'il eût été fait au pied des autels, à la face des dieux. Un grand cœur pardonne aisément quand il est heureux. Les prospérités désarment sa colère, et lui font oublier les crimes qui méritoient son indignation. Cette paix fut l'ouvrage de Pierria, et fait voir que de beaux yeux savent mieux persuader que toute l'éloquence de Pylius Nestor. Les plus habiles orateurs de l'une et de l'autre ville s'étoient souvent assemblés, et avoient inutilement parlé de faire la paix. De là vient que les femmes Ioniennes disent ordinairement : Plaise au ciel que mon époux ait autant de considération pour moi, que le seigneur de Milète en eut pour la belle Pierria.

LETTRE XV.

Lamprias à Philippidas.

DANS l'empire amoureux, mon cher ami, on passe en peu de temps de la douleur à la joie. J'aimois une fort belle fille; mon amour croissoit

dans le silence, et n'étoit pas même connu des yeux qui l'avoient fait naître. J'éprouvois des peines que je souhaitois que ma maîtresse partageât. Amour, toi qui sais seul les peines que je souffre, disois-je, dois-je espérer que tu récompenseras des soupirs que tu veux que je cache avec tant de soin? Fais sentir à l'objet que j'adore les transports que je sens; mais non, respecte plutôt sa beauté; les peines que tu causes pourroient en ternir l'éclat. Un jour, que je dois appeler le plus heureux de ma vie, j'allai chez ma maîtresse, je la trouvai seule; grands dieux! qu'elle me parut digne de mon amour extrême! Je voulus vingt fois lui découvrir ma passion, et vingt fois un importun respect m'en empêcha. O Amour! disois-je tout bas, vous pouvez tout en ce moment; disposez son cœur à m'écouter sans colère, et à trouver bon ce que votre fureur va me forcer d'entreprendre. Pourquoi suis-je si amoureux, ou pourquoi suis-je si timide? L'Amour fit ce que je souhaitois. Cette aimable fille s'étoit aperçue de mon amour et de la violence que je me faisois en m'efforçant de le cacher. Elle ne me refusa point de m'apprendre que je ne lui déplaisois pas. Quel plaisir d'entendre d'une bouche adorable prononcer ce mot : Je vous aime. Ah! cher ami, si vous avez quelquefois aimé, vous devez concevoir la secrette joie que me donne encore en ce moment

un souvenir si doux. Transports délicieux, dont la douceur me ravit, m'emporte, je m'abandonne à vous.

LETTRE XVI.

Xenopithes à Demaretus.

DAPHNÉ est la plus cruelle femme qui fut jamais; c'est une humeur insupportable. J'ai eu une infinité d'engagements en ma vie; et de toutes les belles que j'ai servies, il n'y en a point dont j'aye sujet de me plaindre comme de Daphné. Je me suis piqué de constance tant que je n'ai eu que de la fierté à combattre; mais enfin les caprices de Daphné ont fatigué mon amour. Que Zenopithes l'adore, je laisse un champ libre à ses soupirs; qu'il essaye d'attendrir la barbare, qu'il souffre sans se plaindre toutes ses bizarreries. Encore un coup, je ne puis comprendre l'humeur de Daphné, elle recevra avec beaucoup de complaisance un homme qui lui plaira; elle lui fera même des avances; et si cet homme en devient amoureux, elle change de sentiments, et n'a plus que du mépris pour lui. Les soins assidus, les paroles obligeantes ne gagnent rien sur son cœur. Il est insensible aux sou-

pirs et aux plaintes. Elle n'a point d'autre volonté que la sienne. C'est un esprit que la raison ne gouverne point; si elle rit, ce n'est jamais de bon cœur. Je ne pus m'empêcher de lui dire l'autre jour : Pourquoi, madame, vous rider le front, puisque vous êtes belle? pourquoi faire ces grimaces? et quand vous prenez un visage terrible, pensez-vous être plus jolie? Tout ce que je lui dis ne fait aucune impression sur elle; c'est toujours la même conduite; tout m'exhorte à sortir d'un empire incompatible avec mon repos. Mais si elle changeoit d'humeur, que j'oublierois aisément tous les maux que l'inhumaine m'a fait souffrir. Quoi qu'il en soit, allons jusqu'au bout, ma gloire est intéressée à m'en faire aimer. Opposons à sa cruauté une constance inébranlable : l'eau perce insensiblement le plus dur rocher. Je vais pousser de nouveaux soupirs et redoubler mes soins. Ah! si je puis une fois la rendre attentive à mes discours, je tâcherai d'acquérir du-moins sur elle l'avantage de lui pouvoir reprocher quelques mouvements tendres où je l'aurai forcée. Quoique cette entreprise soit difficile à exécuter, ma persévérance en peut venir à bout; l'Amour veut des obstacles qui irritent ses feux. Il veut quelquefois qu'on attaque long-temps un cœur avant que de le pouvoir surprendre. La possession en est plus charmante, plus elle a coûté de peines. Troie ne

fut surprise par les Grecs qu'après un long siège. Unissons-nous ensemble, mon cher ami; lions nos intérêts, et tâchons de la rendre traitable. Vous l'aimez comme moi : étant dans le même vaisseau, comme dit le proverbe, nous courons le même risque.

LETTRE XVII.

Callicoeta à Miraciophila.

Vous êtes admirable, la belle, dans vos sentiments. J'avois cru jusqu'ici que toutes les femmes de votre profession aimoient l'argent plus que toute chose, et que ce n'étoit qu'à nos présents que nous devions vos complaisances. Mais, à ce que je vois, vous avez des sentiments qui vous distinguent de ces ames basses et vénales; et quoique vous soyez de la même condition, les motifs qui vous y engagent sont infiniment plus louables. Vous êtes naturellement portée au plaisir; mais vous êtes désintéressée : ce que vous refusez aux richesses des vieillards, vous l'accordez au mérite des jeunes gens. Vous avez autant d'empressement à rechercher les derniers, que vous en avez à éviter les premiers. Le plus honnête homme du

monde, sexagénaire, avec tous les trésors de Tantale, seroit pour vous un objet de mépris et d'horreur; et un jeune homme beau, bien fait, avec des manières galantes, ne sauroit vous déplaire. La jeunesse enfin est accompagnée d'un je ne sais quoi qui vous charme. Vous honorez de votre estime ce grand nombre de jeunes gens qui vont chez vous; vous donnez à leurs défauts des noms favorables. Ce grand nez, vous dites que c'est un nez royal. Ce petit homme est d'une taille commune, mais bien prise. Ce noir est brun, et paroît de fort bon augure. Les blondins sont les fils des dieux : et ceux qui sont pâles et défaits, vous dites qu'ils sont les plus amoureux. En un mot, pourvu qu'ils soient jeunes, vous ne manquez pas de raisons pour les conserver. A-peu-près comme les ivrognes, quelque vin que vous leur donniez, ils s'en accommoderont; parce que c'est du vin, ils ne sauroient le rejeter. Mais sans chercher la comparaison des ivrognes, mon cher Melysus, examinons-nous nous-mêmes : ce penchant impétueux qui nous entraîne vers plusieurs objets à-la-fois, ne prouve-t-il pas assez bien que rien ne peut remplir nos désirs?

LETTRE XVIII.

Euphronie à Thelxinoé.

JUNON vient de regarder Melissaria favorablement. Ce n'est plus cette coquette qui vivoit dans le libertinage; la vertu maintenant règle ses mœurs, et sa conduite est extrêmement régulière. Sa mère se voyant sans bien, négligea son éducation : cela fut cause que cette fille, dès sa plus tendre jeunesse, prit le parti de monter sur le théâtre, où l'exemple de quelques comédiennes ne contribua pas peu à l'écarter de la vertu. Des traits réguliers, une taille aisée et fine, un teint délicat, une bouche admirable, avec une manière de dire qui enchantoit, tout cela la fit bientôt regarder comme une personne dont il étoit doux de se faire aimer. Elle eut une foule d'amants qui s'empressèrent à lui plaire. Je ne sais de quelle façon elle en usoit avec eux; mais, à en juger par les apparences, elle n'en désespéroit pas un : et vous-même, Thelxinoé, vous avez soupiré pour elle, et vous avez été un de ses premiers adorateurs. Quoi qu'il en soit, mon cher, un jeune homme aussi riche que bien fait, appelé Charicles, en est devenu amoureux : il a

fait pour elle tout ce qu'un homme véritablement touché est capable de faire; il a fait approuver ses soins. Melissaria a pour lui l'estime la plus parfaite, et ils vivent tous deux dans une union que rien ne peut troubler. Ils ont un enfant qui est la vivante image du père, et qu'ils regardent comme un gage dont les dieux ont honoré leur engagement, et qui fait voir qu'ils l'ont avoué. Jamais enfant ne fut aimé plus tendrement. Sa mère l'idolâtre : son père croiroit commettre un grand crime de penser qu'une coquette l'a mis au monde. La joie qu'on a de la naissance d'un fils qui fait la félicité de ses parents, est cause que les douleurs de l'accouchement n'ont rien diminué de la beauté de la mère. Je l'allai voir ces jours passés; j'avois un habit fort propre, et je croyois trouver une coquette disposée à me faire passer le temps agréablement. Jugez de ma surprise quand elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, la vie douce et commode qu'elle menoit. Je m'approchai de son enfant qui étoit au berceau; c'est le plus joli enfant du monde : je le baisai avec beaucoup de délicatesse. O dieux! disois-je encore en moi-même, est-ce là cette Melissaria qui se donnoit en spectacle à tous les Grecs? qui prodiguoit ses charmes à tant d'amants? Elle avoit toujours les yeux baissés, une contenance fière, parloit peu, et d'un ton de voix bas, qui témoignoit sa retenue. Quand

elle sort, tout le monde est charmé de sa démarche, tant on y trouve de modestie : on diroit à la voir, que de si sages manières seroient les fruits d'une heureuse éducation. Je vous conjure, mon cher Thelxinoé, de l'aller voir vous-même; mais prenez garde de l'appeler Melissaria; elle se nomme présentement Pytiade. Je pensai faire cette faute, et je l'aurois faite, si Glicera ne m'en eût averti. Vous savez qu'une femme qui se repent de ses fautes passées, est assez punie de ses remords; il ne lui reste que trop de souvenirs qui nuisent à son repos.

LETTRE XIX.

Philacides à Phrurion.

Les plus grands bienfaits dans un cœur ne balancent point l'amour. On surprit un jeune homme un jour en adultère : on le chargea de chaînes, et on me l'amena, avec ordre de lui faire garder une étroite prison. Je le trouvai bien fait, et digne de compassion. J'en eus pitié; je le fis décharger de ses fers, et le laissai jouir de toute la liberté qu'on peut avoir dans une prison. Il alloit librement par-tout où il vouloit, sans que je me misse

en peine de l'observer. Vous allez voir de quelle manière il s'avisa de reconnoître les égards que j'avois pour lui. Il trouva ma femme jolie, il lui plut, et tous deux ils oublièrent, l'un la reconnoissance, et l'autre la fidélité qui m'étoit due. Cet horrible attentat passe tout ce qu'a jamais fait Eurybate, cet insigne voleur, lequel ayant été mis en prison pour avoir été surpris dans le temps qu'il faisoit un vol, se fit aimer des guichetiers : et un jour, sous prétexte de leur montrer avec quelle adresse il avoit coutume de dérober, il se fit apporter une échelle, par le moyen de laquelle, en présence des guichetiers même, il monta sur la muraille et s'échappa. Il en courut un bruit, à la honte des guichetiers : on les railla sur leur crédulité. Mais moi beaucoup plus dupe qu'eux, moi geolier depuis si long-temps, vieux renard, je me suis rendu la fable et la risée du peuple, avec d'autant plus de sujet, que je mis moi-même ce jeune homme en état de m'offenser.

LETTRE XX.

Aristomenes à Myronides.

Je vais vous apprendre, mon cher Myronides, une nouvelle façon d'aimer; elle doit vous surprendre autant qu'elle m'a surpris. On voit des femmes cruelles perdre insensiblement leur sévérité, et tomber dans le dérèglement; mais on n'en voit guère qui, après s'être rendues aux empressements qu'on a pour elles, sacrifient les plaisirs où il semble qu'elles doivent s'abandonner, à la crainte de se repentir un jour de les avoir pris. Je crois que rien ne peut empêcher ces sortes de femmes de satisfaire leur penchant. Architeles aimoit la galante Telesippe; elle ne lui cacha pas que son cœur étoit sensible à son amour; et se sentant pour lui de l'inclination, elle s'y abandonna. Elle lui accorda d'abord toutes les faveurs qu'elle avoit résolu de lui accorder. Je vous aime, Architeles, lui dit-elle, je ne m'en cache pas : mon cœur est à vous, et je prendrai plaisir à vous le dire à tous moments. Je vous permets de faire votre félicité des sentiments les plus tendres, et de toutes ces faveurs que j'appelle moi

innocentes. Mais n'espérez pas que j'en vienne jamais aux extrémités où vous voulez peut-être me porter. De grace, ne cherchez point à vous tourmenter, en vous obstinant à la poursuite d'une chose que vous ne devez point obtenir, et que vous n'obtiendrez assurément que le plus tard que je pourrai, parce que je pourrois perdre votre cœur. Tout ce qu'il vous plaira, adorable Telesippe, répondit Architeles, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre : les dieux me gardent de penser jamais à ce qui peut vous déplaire. Trop heureux, si vous daignez seulement souffrir toujours que je vous aime. Mais dites-moi, madame, ce qui s'oppose au précieux bien que vous me refusez. M'est-il permis de me flatter du-moins que ce n'est pas mon peu de mérite qui m'en prive? Non, mon cher Architeles, croyez que je suis bornée à vous plaire, et que si je pouvois vaincre les scrupules que j'ai là-dessus, je le ferois pour l'amour de vous. Mais la légèreté des hommes m'épouvante : ils se font une douce idée de n'avoir plus rien à désirer si tôt qu'ils sont satisfaits ; ils se dégoûtent aisément ; et ce qui leur donnoit tant d'empressement, ne les touche plus guère. Enfin les jeunes gens ont de foibles désirs, et qui souvent leur sont contraires. Le malheureux Architeles, sans chercher à lever ces scrupules, se soumit à tout ce qu'elle voulut.

LETTRE XXI.

Lucianus à Alciphion.

Vous connoissez Charisius, c'est un homme composé d'apparences, plein d'une gloire présomptueuse; ces défauts sont revêtus de belles qualités : il est bien fait, ses manières sont agréables et polies, et, à le bien examiner, il n'est point haïssable. La belle Glicera l'aime, et l'a rendu si complaisant et si soumis, que je ne doute pas que vous n'ayez envie d'apprendre ce qu'a fait Glicera pour corriger son amant de ce défaut. Doris, suivante de Glicera, voyant que sa maîtresse se plaignoit de la présomption de Charisius, résolut de tenter un moyen qui lui vint dans l'esprit, pour détruire les sentiments d'orgueil qui déplaisoient à sa maîtresse dans son amant. Un jour elle rencontra Charisius, elle prit un visage triste et abattu. Ce jeune homme lui ayant demandé ce qu'elle avoit : La plus méchante nouvelle du monde à vous annoncer, répondit-elle. Ma maîtresse aime Polemon. O dieux ! cela est-il possible ! s'écria Charisius fort surpris et changeant de visage. Cela n'est que trop vrai, poursuivit Doris; comme elle

sait que je suis dans vos intérêts, elle m'a défendu de lui parler jamais de vous, et même de m'entretenir avec vous. Si elle savoit que je m'arrêtasse à vous parler, je serois perdue. Elle se plaint de vos manières, que n'êtes-vous aussi complaisant? Croyez-vous qu'une femme soit bien aise qu'un homme soit aussi fier qu'elle? Charisius fit alors tout ce que le désespoir est capable de produire; et l'on remarqua plutôt dans ses transports le caractère d'un amant tendre et passionné, que la vanité d'un homme qui se persuade d'être aimé. Il jura qu'il alloit changer de conduite. Un amant fier des assurances qu'on lui donne de l'aimer toujours, devient tranquille et n'a point le vif empressement que donne un rival; le mépris abat l'orgueil. Il quitta sa fierté, et s'abandonnant à toute sa douleur : malheureux, s'écrioit-il, par quelle imprudence ai-je pu offenser Glicera! Conduis-moi, Doris, à ta maîtresse; je veux la conjurer par tout ce que l'amour a de plus puissant, de me pardonner un orgueil qu'on doit uniquement attribuer à mon naturel, et non aux sentiments que me donne un mérite qui n'a rien qui soit digne de l'adorable Glicera. Charisius va chez elle, il se jette à ses pieds; il est beau, bien fait, éloquent, amoureux, soumis; la dame l'aime, elle le relève, il lui baise la main, la paix se fait; car elle ne jugea point à-propos de le faire souffrir plus

long-temps. Doris qui étoit témoin de tout ce qui se passoit, s'applaudissoit d'avoir imaginé un si heureux expédient.

LETTRE XXII.

Musarie à son cher Lysias.

Mon cher Lysias, si vous m'aimez autant que je vous aime, vous serez bien aise d'apprendre la victoire que vous avez remportée sur vos rivaux. Les plus considérables, ces jours passés, s'étant assemblés chez moi, ils me pressèrent de déclarer lequel de mes amants je préférois à tous les autres. Ils croyoient profiter de votre absence; mais je répondis sans balancer, que le seul Lysias avoit toute ma tendresse, et puisqu'ils me poussoient enfin à prononcer entre eux et vous, qu'ils devoient se résoudre à souffrir votre bonheur, et ne s'en prendre qu'à l'amour qui vous préféroit à eux dans mon cœur. Songez-vous, madame, reprit le plus hardi, que votre attachement est contraire à votre fortune. C'est pourtant à quoi une femme de votre condition devroit songer. Regardez les autres comédiennes; ce n'est point l'amour qui règle leurs tendresses, c'est l'intérêt.

Pendant que vous méprisez tant de gens à qui la fortune n'a rien refusé, vous prodiguez vos charmes à l'heureux Lysias. Ouvrez les yeux, madame ; il est jeune, mais il n'a rien d'aimable que cela. Combien avez-vous d'amants qui sont mieux faits que lui ? Nous aurions moins de douleur si vous nous préfériez un homme dont le mérite justifiât cette préférence. Hé bien, messieurs, interrompis-je assez brusquement, vous avez tous plus de mérite que lui : j'en tomberai d'accord si vous voulez ; mais il me plaît plus que vous. C'est lui que je choisis pour mon amant, le seul que je veux aimer. Venez vous réjouir avec moi de l'avantage que je vous ai donné sur vos concurrents ; je ne m'en repens point. Vénus m'inspiroit sans doute quand je vous ai préféré à eux. Je souhaite que, pour prix de votre victoire, vous ayez bien pensé à moi, et que vous me le disiez bientôt. Hâtez donc votre retour, mon cher enfant, je commence à trouver votre absence insupportable. Je regarde tous les hommes comme des satyres, vous seul vous pouvez me charmer.

LETTRE XXIII.

Philenis à Petala.

Pamphile me pria hier d'aller souper chez lui ; j'y menai imprudemment ma sœur Thelxinoa, sans songer au vol que ses jeunes appas m'alloient faire. Je devois bien me défier de la propreté de ses ajustements ; et la voyant si parée, soupçonner son perfide dessein. Le miroir qu'elle consultoit à tous moments, cette affectation de prendre l'habit le plus propre à faire briller sa jeunesse, cet embarras de se mettre régulièrement, cette satisfaction de se voir d'une manière qui lui faisoit plaisir, cette curiosité d'observer si l'on se plaisoit à la regarder, tout cela ne devoit-il point m'être suspect? ne devois-je pas en prendre l'alarme? Mais non, mon amitié trahie regardoit tous ces soins comme l'effet d'une inclination naturelle que les jeunes filles ont à se parer. Nous arrivâmes chez Pamphile, qui pour nous recevoir faisoit des préparatifs magnifiques. Je ne m'aperçus que trop tard de la malice de ma sœur. Elle se mit entre Pamphile et moi, et faisant agir sur lui tous ses charmes, je remarquai bientôt que Pamphile la

trouvoit aimable; je vis dans leurs yeux quelque chose de fatal pour moi. Au milieu du repas Pamphile s'approcha de ma sœur, et, sans songer aux ménagements qu'ils me devoient l'un et l'autre, ils se donnèrent en badinant quelques baisers, dont ma jalouse rage voyoit le principe odieux, et pressentoit la funeste suite. Ils perdirent toute retenue, et sans penser que j'étois un triste témoin de cet amour naissant, le perfide, le traître Pamphile mordit dans une pomme, et la jeta ensuite dans le sein de ma sœur, qui prenoit plaisir à tout ce qu'il faisoit. Dans quel état se trouva mon cœur! je voyois ma rivale triompher à mes yeux, et jouir insolemment de ma honte. Ma sœur, une fille à qui j'ai servi de mère, dont j'ai élevé l'enfance, voilà comme elle reconnoît mes bontés. Mais j'eus beau me plaindre, l'amour avoit entièrement étouffé dans son ame tous les sentiments de reconnoissance que la nature y avoit formés; et elle exécuta son dessein : elle m'arracha mon amant. J'atteste ici Vénus que je m'en vengerai. Oui, ma chère Petala, je lui veux rendre la pareille; elle a des amants bien faits, il me sera facile de les lui ôter, quoique je n'aye pas sa jeunesse.

LETTRE XXIV.

Nicostratus à Tymocrates.

Ah ! cruelle Cochnis ! ah ! chère inhumaine ! vous ne songez point aux maux que vous me faites souffrir. Votre cœur volage évite mes reproches. Quel chagrin me dévore ! O dieux ! je ne saurois plus écouter la raison, mon corps foible et abattu se refuse même ses besoins. Mes yeux sont toujours ouverts aux larmes; et si quelquefois le sommeil les ferme, de funestes songes m'épouvantent, et ne me laissent aucun repos ! Que dois-je faire pour fixer l'inconstance de Cochnis ? Mon cher Timocrates, vous l'aimez aussi; prenez garde que l'amour ne prenne sur vous trop d'empire, et ne vous fasse, comme moi, repentir de vous en être laissé charmer. Savez-vous qu'elle est inconstante, légère et inégale ? Ne vous fiez point aux assurances qu'elle vous donnera de vous aimer ; aujourd'hui elle vous fera espérer, et demain elle vous désespérera. Elle fait comme Pénélope faisoit à ses amants. Tous les moments de ma vie sont un éternel passage de la joie à la douleur, de la douleur à la joie. O ciel ! que sa légèreté lui fait

de tort ! sans ce défaut, j'avoue qu'il n'y a rien de si glorieux que de lui plaire ; mais enfin c'est un défaut dont elle ne se défera jamais. En vain pour arrêter cette humeur volage, vous vous donnez tout entier à elle, en vain vous lui reprochez son inconstance. C'est battre l'eau, que de prétendre qu'elle se corrige. Tymocrates, je vais vous débarrasser d'un rival, je veux tâcher de l'oublier. Je souhaite pour votre repos que vous la trouviez aussi fidèle que je l'ai trouvée inconstante ; mais il est d'un homme sage de penser sérieusement à ce qu'il va faire, et de ne s'exposer pas à se repentir.

LETTRE XXV.

Elianus à Calica.

Je ne sais, charmante Calica, si vous me refuserez la grace que je me suis engagé de vous demander. Je conjure votre amie Suada de vous disposer à me l'accorder. Le jeune Charidème vous a fait une offense, et c'est pour obtenir de vous que vous lui pardonniez, que je vous écris. Je ne doute point, si tout ce que je vais vous dire ne vous touche pas, que son désespoir ne lui fasse

prendre quelque funeste dessein. Un amant de dix-sept ans est-il indigne de pardon ? D'ailleurs le crime dont vous l'accusez n'approche point de celui que vous commettez en le faisant mourir. Quels reproches ne vous ferez-vous point si cela arrivoit ? De grace, épargnez-vous d'inutiles regrets, en faisant succéder la tendresse à la colère ; le ressentiment qu'il a de vous avoir offensée le punit assez. Il vous adore, est-ce que vous en doutez ? Présente, il vous montre les plus vifs mouvements d'un cœur amoureux ; absente, il languit, il meurt d'ennui. Je sais qu'il est de la politique d'une maîtresse d'affecter quelquefois de la colère, de faire craindre à un amant les sentiments que le dépit peut inspirer : cela réveille sa vivacité, et le rend attentif à ses devoirs ; mais quand elle outre cette conduite, qu'elle affecte une rigueur que rien ne sauroit fléchir, elle le fatigue et le rebute ; c'est ce qui fait tant d'infidèles, et ce qui finit tant d'attachements. L'amour entre et sort facilement du cœur de l'homme ; pendant qu'on le flatte de quelque espérance, il aime ; mais lorsqu'il n'espère plus, qu'il voit ses soins méprisés, et qu'on l'abandonne pour jamais, croyez-moi, quelqu'amour qui le charme, après quelques légères peines, il devient tranquille. Ainsi, quoiqu'il vous idolâtre, ne vous y fiez point. Il ne faut pas, comme dit le proverbe, trop ban-

der la corde, de peur de la rompre. Prenez garde que votre prudence ne dégénère en obstination : vous savez combien l'amour hait la fierté. Il faut, croyez-moi, cueillir les fruits dans leur maturité, et n'attendre pas qu'ils se gâtent : vous deviendrez vieille, et les galants alors vous négligeront. Voyez une prairie : le printemps la couvre d'une infinité de fleurs qui la rendent agréable ; mais quand les frimats viennent la dépouiller de ses fleurs, elle devient hideuse. Une femme est de même ; pendant qu'elle est jeune, elle a une grande cour ; et dès qu'elle a perdu cet éclat qui accompagne la jeunesse, quel agrément lui reste-t-il ? Tous ses adorateurs disparoissent. L'enfance et la vieillesse sont deux âges qui ne plaisent guère à l'amour : la jeunesse seule peut l'arrêter. Profitez donc de l'âge où vous êtes, et que les plaisirs d'un prompt raccommodement vous dédommagent de ceux que votre fierté vous a fait perdre. Consentez-vous que je vous amène votre jeune amant pour recevoir à vos genoux le pardon que j'ai sollicité pour lui ? Ce que je demande pour toute récompense de ma peine, c'est de vous voir tous deux contents. Vous allez voir l'heureux Charidème, vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Et l'amour en secret vous presse d'y consentir. Songez à goûter les douceurs de l'amour.

LETTRE XXVI.

Euxitheus à Pythias.

Nous allons aux temples pour prier les immortels de soulager tous nos maux : et comme si les dieux se plaisoient à nous envoyer des malheurs au-lieu des biens que nous leur demandons, dans un lieu si saint, triste effet de mes soins religieux ! l'amour m'a fait sentir qu'on est par-tout exposé à ses surprises. Je vous y ai vue, belle Pythias, et j'ai formé, en vous voyant, le dessein de vous servir et de vous aimer. J'ai vu, sans m'en laisser charmer, toutes les beautés de la Grèce; l'amour me réservoit à vos charmes. Heureux si mes premiers soupirs pouvoient ne vous pas déplaire. Mes yeux, par leur désordre, ont voulu vous informer de celui de mon cœur ; avez-vous entendu leur langage ? Lorsque vous vous êtes aperçue que je m'attachois à vous regarder, et quand vous avez abaissé votre voile pour me priver d'un plaisir si charmant, avez-vous découvert ma naissante passion ? Hélas ! auriez-vous pris pour un mouvement curieux, une ardeur inquiète qui cherchoit à se déclarer ? Ah ! belle Pythias, il n'y a qu'un moment que je

vous aime ; mais si vous consentez que j'espère qu'un jour vous daignerez répondre à ma tendresse, elle durera, je vous le promets, autant que ma vie. Si vous appréhendez que je cesse de vous aimer, ah ! vous faites tort à votre mérite, et vous m'offensez. Jupiter a pris la forme d'un taureau ; il a pris celle d'un cygne ; il s'est changé encore pour des mortelles qui ne vous valoient pas. Ah ! si je vous rendois sensible, rien n'approcheroit de mon bonheur. Si mes sentiments méritent votre haîne, vous n'avez qu'à m'abandonner à l'horreur de mon sort, il vous vengera assez de mon audace, puisqu'il ne sauroit être que déplorable. Mais si vous approuvez mon amour, j'atteste ici tous les dieux que je vous aimerai jusqu'à la mort.

LETTRE XXVII.

Glicera à Philinna.

Ah ! ma chère Philinna, je suis mal mariée. Si toutes les femmes ne sont pas plus heureuses que moi, on a raison de regarder le mariage comme un funeste malheur. Je m'applaudissois de sortir de l'état de fille, pour m'associer à un homme,

sur la seule foi du penchant que j'y avois. Bons dieux, que d'idées trompeuses on se forme là-dessus ! que de faux biens on s'y figure ! En un mot, je n'y ai trouvé que de véritables supplices. Je souhaite, si mon exemple ne vous rend pas sage, que vous soyez plus heureuse que moi : mais sur-tout n'épousez point un avocat ; car c'est un homme de ce caractère-là qui me force aujourd'hui à me plaindre. Mes parents m'ont donc mariée à un avocat, avec lequel je croyois devoir vivre contente ; mais quand on ne regarde que le dehors des hommes, on en juge souvent fort mal. Voyez, ma chère, si je ne suis pas bien malheureuse : je suis condamnée à passer peut-être toute ma vie avec un homme qui n'a point de complaisance pour moi ; qui s'imagine qu'il ne faut vivre que pour examiner des procès. Il passe les nuits à préparer ses causes, comme s'il n'y avoit pas d'autre manière d'employer ce temps-là. Eh quoi ! ne suis-je sa femme que pour être un témoin assidu de l'application qu'il apporte à ses procès ? Est-ce pour m'instruire dans la jurisprudence qu'il m'a prise pour sa compagne ? Il semble que le lit nuptial soit un barreau ; il ne m'y entretient que des loix civiles. Une jeune femme qui ne croit pas être mal faite, se verra traitée si indignement, sans oser se plaindre d'un procédé si dur ! Ah ! ma chère, quelque beaux sentiments que mon devoir me fasse former,

que j'ai de peine à me soumettre à une perpétuelle indifférence !

LETTRE XXVIII.

Hermotimus à Aristarcus.

J'AIME Doris ; oui, quoiqu'elle soit d'une condition servile, je sens pour cette aimable fille tout l'amour qu'on peut sentir. Quand on voit dans un objet aimé un vrai mérite, faut-il qu'un sentiment de délicatesse trouble votre cœur ? Oui, je le répète encore, Doris m'a charmé. Il n'y a rien de honteux dans ma tendresse. Tous les jours elle consent que je la voye en secret ; elle a soin de se rendre dans un lieu retiré, et là nous nous donnons des marques réciproques d'un amour extrême. Hier je pensai être trompé dans mon attente ; je l'attendis long-temps, et je désespérois de la voir lorsqu'elle parut ; ses yeux ressembloient à deux astres lumineux dont la clarté m'éblouît. Ah ! mon cher cœur, dit-elle en s'approchant de moi, je vous ai fait attendre, mais c'est malgré moi. J'ai chargé d'imprécations mon maître, le plus fâcheux de tous les hommes ; il est encore au logis, et jusqu'à ce qu'il soit sorti, n'espérez pas que je prenne

plaisir à vous entretenir. Il faut une liberté d'esprit que je ne puis avoir ; en ce moment, je retourne au logis, peut-être que mon maître en est sorti présentement. Il semble qu'il garde aujourd'hui la maison pour nous faire enrager ; je serai à vous dans un instant. Que l'espérance de me voir soumise à tout ce que votre ardeur exigera de moi, vous fasse attendre patiemment mon retour. Je la connoissois fidèle à ses promesses ; ainsi je promis, quoique le temps que je passois sans la voir me fût insupportable, que je l'attendrois plutôt toute la nuit. Nos plaisirs ne furent pas si reculés que je me l'étois imaginé. Elle revint quelque temps après, chargée d'un seau qu'elle avoit pris sous prétexte d'aller puiser de l'eau : je la trouvai plus charmante dans ce simple appareil, que si l'or eût brillé de toutes parts sur ses habits. De beaux cheveux tomboient sur sa gorge en désordre, son teint empruntoit de ses yeux un éclat qui ne se peut exprimer. Les soupirs et les transports ne furent point épargnés, et nous nous communiquâmes tout ce que l'amour a de plus doux ; les plaisirs qui coûtent des peines sont les plus vifs et les plus sensibles.

LETTRE XXIX.

Parthenis à Harpedona.

Ah ! ma chère Harpedona, j'aime, ma passion m'entraîne, et rien n'en sauroit ralentir l'ardeur. Mon amant a tout ce qui peut donner du prix à un jeune homme ; quand il chante, on est charmé de sa voix, et il touche le luth avec une délicatesse surprenante. Achille n'a pas plus de mérite qu'il en a, et ce fameux concurrent de Chiron n'a jamais mieux joué que lui de toutes sortes d'instruments. Peut-on le voir sans penser, comme moi, qu'il est impossible de ne l'aimer pas ? Il ne sait point encore les favorables sentiments que j'ai pour lui, parce qu'il ne m'a pas encore entretenue. Je me trouble quand je le vois, je crains, je soupire, et sa vue me donne du plaisir et de la douleur. Hélas ! je ne sais pas comment cela se fait, quelquefois j'éprouve de mortels ennuis, malgré moi je verse des larmes, et j'ai mille inquiétudes. Je sens que c'est l'amour qui m'enflamme, et rien n'en peut diminuer la violence. Amour, faut-il que tous les cœurs te rendent un tribut ? et personne n'est-il excepté de cette loi commune ?

Que ne te contentes-tu des soupirs de ceux qui te consacrent toute leur vie? pourquoi viens-tu tyranniser un jeune cœur qui ne sauroit suivre le doux penchant que tu lui donnes? En effet, ma chère amie, je suis comme une captive, je ne sors jamais sans avoir quelqu'un qui m'accompagne; au logis, on a toujours l'œil sur moi, et je ne fais pas une démarche qui ne soit observée. Heureuse la fille qui peut vivre sans amour, et dont l'esprit n'a d'attention qu'aux ouvrages innocents dont ses mains sont occupées. J'ai honte de me voir en l'état où je me trouve; je renferme dans mon sein cette malheureuse flamme; je n'ose la découvrir à personne. Je me défie de mes filles, et je ne sais à quoi me résoudre; je ne vois rien qui puisse me soulager. Mon amant, d'un autre côté, m'assiége, et continue à me donner toutes les marques d'un amour extrême. Les airs qu'il chante expriment si bien, et d'une manière si touchante, le désespoir où il est de ne pouvoir me parler! Je ne sais ce que je dois faire pour me tirer de cet embarras; je n'ai jamais aimé et ne sais point les ruses dont on peut se servir dans de pareilles occasions. Importune pudeur! incommode vertu! qu'il m'en coûte cher pour vous suivre! Je sens que la nature me porte à vous trahir, et que son penchant est plus fort que vos loix. Peut-être qu'à force de combattre mon amour, j'en triompherai;

mais non, ce feu ne peut s'étouffer, si je vois toujours dans mon amant de si tendres sentiments, s'il se plaint de la sujétion où je suis réduite, s'il gémit du respect qui me tient soumise à l'obéissance de ma mère, je ne pourrai jamais me résoudre à l'oublier. Voilà ce que j'avois à vous dire, ma chère, il n'y a que vous qui puissiez me servir. Prenez quelque prétexte pour venir au logis, et nous aviserons ensemble aux moyens d'entretenir quelquefois mon amant. Adieu, mais au nom de l'amour qui vient de m'apprendre à l'attester pour la première fois, je vous conjure de garder le secret.

LETTRE XXX.

Philostrate à Pamphile.

Enfin vous triomphez, et comme un conquérant qui vient de remporter une victoire, vous avez toute l'insolence d'un vainqueur. Vous me regardez comme un insecte qui rampe à vos pieds, et l'amour que Cadmea a pour vous enfle moins votre cœur, que ne fait ma disgrace. Mais, dites-moi, pourquoi croyez-vous qu'on vous aime? pensez-vous que ce soit à cause de votre beauté?

Hé bien! soit, j'y consens, que cette belle trouve en vous un amant digne de son estime, et que tous deux vous demeuriez long-temps en bonne intelligence. Vantez-vous, si vous voulez, que votre mérite vient de m'enlever un cœur que je voulois conserver. Continuez, applaudissez-vous d'une si belle conquête; insultez même à la douleur qu'il vous semble que j'ai d'avoir perdu une maîtresse, j'en connois trop le prix pour la regretter. Peut-être que si elle étoit moins volage, je mêlerois des pleurs à votre triomphe; mais je vous assure que je suis beaucoup plus heureux que vous, et que vous êtes plus à plaindre que moi. Souvent la victoire est plus fatale aux vainqueurs, qu'elle ne l'est aux vaincus.

LETTRE XXXI.

Terpsion à Policles.

Une jeune servante fort jolie étoit témoin d'un certain commerce que sa maîtresse avoit avec un jeune homme, et contribuoit même par une exacte vigilance à le rendre secret. Le galant étoit bien fait; et les manières engageantes dont il accompagnoit tout ce qu'il disoit, le faisoient trouver

incomparable. La servante plaignit le malheur de sa condition, qui ne lui permettoit pas de partager avec sa maîtresse des plaisirs qu'elle s'imagina devoir être très-doux, parce qu'elle en étoit encore à la spéculation. Mais enfin l'amour l'emporta sur toutes les considérations du devoir; elle résolut de s'en faire aimer aux dépens de qui il appartiendroit. Je ne sais, lui dit-elle un jour, si vous vous êtes aperçu de la bonne volonté que j'ai pour vous; il y a cependant long-temps que je cherche à vous la faire connoître. Je n'ai pu voir sans envie le bonheur de ma maîtresse; et si vous ne répondez à ma passion, je vous déclare que je vais être neutre dans vos amours. Regardez-moi bien, poursuivit-elle, je crois qu'on en aime de plus affreuses que moi, et qu'à la condition près, je ne cède en rien à ma maîtresse. Le galant ne voulut point désobliger une fille qui lui étoit si nécessaire pour la sûreté de son commerce; ajoutez qu'elle étoit parfaitement belle. Il expédia sur-le-champ sa requête, et il m'a assuré depuis, qu'il y a plus de plaisir à instruire une fille qu'à en trouver une toute instruite. Cela ne demeura pas long-temps secret. La maîtresse s'aperçut bientôt que quelqu'autre partageoit avec elle le cœur de son amant. Elle se tourmente pour découvrir sa rivale; et pensant l'avoir trouvée en sa servante, elle l'observe; et, par malheur, un jour elle la sur-

prit dans l'instant même qu'elle la trahissoit. Ah ! coquine, s'écria-t-elle, ah ! insolente, oses-tu bien dans ma maison faire de pareilles folies ! Elle la prit aux cheveux, et la voulut chasser; mais la servante lui dit en pleurant : Madame, n'est-ce pas assez que mon corps soit dans la servitude, ma volonté ne doit-elle pas être libre ? Il ne m'est pas défendu d'aimer, quoique je sois dans une condition servile. Vous ne devez pas faire tant de bruit; tout l'éclat que vous ferez n'aboutira qu'à déshonorer votre mari et à vous perdre vous-même. Vous agirez fort imprudemment si vous me donnez mon congé, et puisque nous sommes toutes deux fouettées du même fouet, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de vous taire. La dame trouva que sa servante avoit quelque raison, elle s'apaisa. Elle prit la main de son amant, et lui dit en souriant qu'il ressembloit aux écureuils qui s'arrêtent à cueillir des fruits avant leur maturité. Une fille, dit-elle, toute neuve ne peut donner aucun plaisir. La nature toute seule est imparfaite ; elle ne donne que le penchant au plaisir ; elle n'enseigne pas les manières délicates de le goûter. Une femme, au contraire, en sait tous les raffinements, et retenez bien ce que je vais vous dire. La différence qu'il y a entre la femme et la fille, c'est que la première fait et la dernière se laisse faire ; vous en devez être persuadé.

LETTRE XXXII.

Théolces à Hypérides.

Je suis, mon cher Hypérides, un exemple infortuné de la colère des dieux; je brûle d'une flamme incestueuse que jamais la raison ni mes efforts ne peuvent éteindre. Vous savez que j'aimois une fort belle fille; j'ai fait pour l'obtenir tout ce que l'amant le plus empressé est capable de faire, je l'ai épousée; j'avois lieu de croire en l'épousant que je serois fort heureux, puisque je m'unissois à la personne du monde que j'aimois le plus; mais, mon cher, admirez le destin qui me poursuit malgré moi; j'aime, ou plutôt j'idolâtre ma belle-mère; j'ai beau vouloir triompher d'un si funeste amour, tout retrace à mon esprit les traits que je veux oublier. Je crains de rencontrer ma femme et de laisser échapper, en lui parlant, des marques d'une si criminelle passion. D'un autre côté, je m'applique à éviter ma belle-mère. Que lui dirois-je, grands dieux! si, cédant à mes horribles transports, j'oubliois, en lui parlant, l'éternel obstacle que le ciel a mis entre nous! Et vous, mon père, de quel prix cruel récompensé-je

vos bienfaits? Comment avez-vous pu produire un fils si coupable? Vous avez élevé un monstre que vous deviez détruire à sa naissance. Dieux! qui voyez l'horreur de mon sort, ou purgez le monde d'un infâme adultère qui porte souvent jusqu'à vos autels un souvenir incestueux; ou souffrez que la raison m'éclaire, et me rende le repos que j'ai perdu!

LETTRE XXXIII.

Dionysiodore à Ampélides.

Aux dépens de votre gloire, et des services que vous m'avez rendus, éblouie par de fausses apparences, ah! volage, vous m'avez abandonné. Mais hélas! qu'avez-vous fait? Savez-vous les malheurs que vous assemblez sur vous? Je crains que les dieux vengeurs du parjure ne vous punissent d'avoir violé vos serments. Je tremble, je frémis: et quoique vous me méprisiez, ingrate, mon cœur encore s'intéresse pour vous, et souhaite que le ciel ne veuille pas se venger. Si je n'ai pu vous rendre fidèle, je ne saurois m'en prendre qu'à mon malheureux sort. Mais, malgré votre injustice, je ne cesserai point de supplier les dieux qu'ils

daignent oublier vos parjures. Car enfin, quelques ennuis que votre perte me cause, quelques maux que j'en puisse souffrir, pourvu qu'il ne vous arrive point de malheur, je supporterai la vie. Adieu, trop injuste, mais trop aimable personne, que les dieux vous pardonnent toujours. O Jupiter, vit-on jamais une douleur plus modeste? Quel amant plus fidèle et plus tendre mérita moins que moi une destinée si rigoureuse ?

LETTRE XXXIV.

Philopinax à Chromation.

Vous aurez de la peine à croire ce que je vais vous dire, et cependant il n'y a rien de plus véritable. Après avoir conçu l'idée d'une belle fille, j'ai travaillé sur cette idée avec toute l'habileté dont je suis capable, et le portrait que j'en ai fait m'a paru si charmant, que j'en suis devenu amoureux. Oui, cette peinture a excité dans mon ame les mêmes mouvements qu'auroit pu produire une beauté animée. Ce n'est point Vénus qui a causé le désordre où je me trouve, c'est l'ouvrage de mon art, c'est ma propre main qui m'a percé le cœur. Hélas! pour mon malheur, je ne suis que trop

habile. Si j'avois laissé quelque difformité dans ce tableau, il n'auroit pas fait sur moi les étranges impressions qu'il a faites. On admirera mon ouvrage, en me plaignant dans mon infortune. Mais n'a-t-on pas vu de passion aussi bizarre que la mienne? Narcisse se vit dans une fontaine, et sa propre beauté l'enchanta. Il ne se voyoit plus quand il troubloit l'eau; mais moi je vois toujours l'objet de mon inutile amour. Je puis le toucher sans qu'il disparoisse. Je vois toujours une belle fille qui me sourit agréablement, et qui semble me vouloir parler. J'ai souvent été assez fou pour m'imaginer qu'elle me parloit. Combien de fois l'ai-je entretenue de la violence de mes feux? Je l'ai approchée de mon sein; et au-lieu de me soulager, je sentois qu'elle redoubloit ma flamme. Elle a la plus belle bouche du monde; mais elle ne rend pas les baisers qu'on lui donne, et elle demeure muette à tous mes discours. Si je pleure, elle voit couler mes larmes d'un visage riant. Toujours insensible à ma douleur et à ma joie, elle me fait pousser de vains soupirs. Mais vous, cruels amours, vous devriez l'animer, pour rendre mon ouvrage fini, pour satisfaire ma passion, et pour la gloire de votre empire.

LETTRE XXXV.

Apollogenes à Sosias.

Un cœur peut aimer deux objets en mêmé-temps; c'est une vérité que j'éprouve malgré moi. Que les amants ne jurent point à leurs maîtresses qu'ils n'aimeront jamais qu'elles, parce qu'ils pourroient faire de faux serments; qu'ils ne disent pas qu'un objet qu'on adore remplit le cœur, et le ferme à tous les autres; car, enfin, si notre cœur devient sensible aux charmes d'une belle personne, si la beauté seule, ou soutenue de quelques autres agréments, nous touche, pourquoi ne veut-on pas qu'une autre personne qui aura le même mérite, fasse sur nous la même impression, et que notre cœur, trouvant dans l'un et dans l'autre objets les mêmes appas, s'attache aux deux à-la-fois, sans donner la préférence? Vous savez, mon cher ami, qu'avant que de me marier, j'aimois, et j'étois aimé d'une fort jolie fille; et quoique, pour plusieurs raisons, nous vissions l'un et l'autre que nous ne pouvions nous unir ensemble; comme font presque tous les jeunes gens, nous ne laissâmes pas, sans savoir à quoi aboutiroit notre pas-

sion, de nous prometre de nous aimer toujours. On me proposa quelque temps après un parti fort avantageux : c'étoit une fille fort bien faite, et qui avoit tout ce qu'on peut souhaiter dans une femme qu'on veut aimer toute sa vie. J'acceptai le parti avec d'autant plus de joie, que je me persuadai qu'en me mariant, je me déferois d'une passion inutile. Le mariage se fit : je trouvai dans mon épouse un rapport d'humeur qui m'attacha à elle; je l'aimai, et depuis ce temps j'ai eu pour elle toute la complaisance qu'on peut attendre d'un époux. Mais, mon cher, ma maîtresse est revenue dans ma pensée avec tous ses charmes, et l'amour que j'avois pour elle s'est réveillé. Ainsi, quand je suis avec ma femme, je soupire pour ma maîtresse, et je m'en ressouviens toujours; et lorsque je suis avec ma maîtresse, je rends justice à ma femme, et m'en ressouviens avec plaisir. Toujours content de ce que je possède, je soupire pour ce que je ne possède pas. Je suis comme un vaisseau agité par deux vents contraires; je cède tantôt à l'un et tantôt à l'autre : les sentiments que j'ai pour ma maîtresse ne détruisent pas ceux que j'ai pour mon épouse. Plût aux dieux que ces deux rivales pussent aussi-bien s'accorder ensemble, que j'accorde les sentiments que j'ai pour elles!

LETTRE XXXVI.

Eubulides à Hegesistrate.

La pauvreté ne sauroit obliger une femme libertine à prendre une conduite plus régulière; et quoiqu'un homme généreux la tire de sa malheureuse situation, son penchant l'entraîne toujours. C'est une vérité que j'éprouve avec une douleur qui ne se peut comprendre: Je n'ai pas voulu prendre de femme riche, dans la crainte que j'avois que, ne m'ayant point d'obligation de l'avoir épousée, elle ne voulût prendre dans la maison le pouvoir souverain; et j'ai cru, au contraire, qu'en faisant la fortune à une femme, elle me traiteroit avec douceur, et auroit pour moi toutes les complaisances qu'une femme doit avoir pour son époux. Et cependant, dans celle que j'ai épousée, je ne trouve rien moins que tout cela. Souvent la pitié produit l'amour. Le misérable état où étoit réduite Dinomacha, quand je la vis pour la première fois, me fit pitié; qu'elle me parut aimable dans sa misère! Croyant n'avoir pour elle que de la compassion, je m'aperçus que je l'aimois. Enfin, je l'épousai, et je connus bientôt que j'avois fait

une folie dont j'aurois à me repentir toute ma vie. Son orgueil et sa mauvaise humeur sont insupportables ; et souvent elle s'emporte jusqu'à la violence, sans être retenue par aucun sentiment de respect ni de reconnoissance. Voilà la dot qu'elle m'a donnée ; et par Jupiter, elle me donne encore bien d'autres sujets de plaintes. Elle est habillée si magnifiquement, qu'il semble qu'elle ait dessein de me ruiner. Elle fait une dépense effroyable ; et si on jetoit mon bien dans la rivière, il n'iroit pas plus vîte. J'ai beau lui représenter qu'on a bien de la peine à l'acquérir, et qu'on doit prendre garde à le ménager ; que si elle se régloit sur moi, elle retrancheroit une partie de ses dépenses ; que je portois long-temps le même habit : elle se moque de tout ce que je lui dis, et me méprise. Allons, c'est à moi à prendre mon parti, il faut que je m'en sépare. Plus j'aurai d'indulgence pour elle, et plus elle me fera souffrir. La bonté du mari fortifie la malice de la femme.

LETTRE XXXVII.

Chelidonium à Philonides.

Oui, trop aimable Philonides, j'ai toujours conservé de vous un tendre souvenir ; quoique par d'injustes soupçons vous ayez osé outrager ma

constance ; quoique vous ayez pu vous résoudre à m'abandonner, je n'ai point cherché dans l'amour d'un autre de quoi me consoler de votre perte. Toujours fidèle à la foi que je vous ai jurée, j'entends, au mépris de mes charmes, publier votre inconstance. Puis-je me ressouvenir, sans mourir de douleur, de cette triste nuit, où, pendant que je dormois, vous m'avez quittée pour aller dans les bras de la belle Megara. Quel réveil, grands dieux ! quand je n'ai pas trouvé auprès de moi mon cher Philonides ! Il faut aimer autant que je vous aime, pour concevoir les tourments que j'ai soufferts. Mon malheur est devenu public, et l'on m'appelle Arianne, et vous mon ingrat Thésée ; mais vous n'avez point de Bacchus qui vous succède. Je ne parle jamais de vous, sans donner, par un torrent de larmes, de tristes marques de douleur. Ah ! si vous pouviez entendre les plaintes qui m'échappent et le jour et la nuit, et les soupirs que je vous consacre, cruel, vous me rendriez plus de justice. Je lis vos lettres à tous moments, je les baise avec transport. Je vois ce qui vous abuse ; vous croyez qu'à l'exemple des coquettes, je feins d'aimer tous les jeunes gens, pour les engager davantage. Mais ne savez-vous pas, et faut-il vous le dire tant de fois, que si j'en souffre quelques-uns, si j'en reçois des présents, ce n'est que pour vous épargner une dépense que vous ne sau-

riez faire sans vous incommoder? N'avez-vous pas vous-même trouvé bon que j'en usasse ainsi, puisque la nécessité de cette conduite étoit indispensable, si nous voulions vivre heureux? Je vous conjure donc, par ces plaisirs que vous trouviez autrefois si doux, de vous rendre à mes pleurs, et d'oublier vos soupçons. Hé bien, j'ai fait un crime, je l'avoue, puisque vous m'avez abandonnée; mais je veux l'expier. Imposez-moi telle peine qu'il vous plaira, je la souffrirai avec plaisir; et je jure par le pouvoir que l'amour vous donne sur mon cœur, que je m'appliquerai à ne rien faire qui puisse vous déplaire. Mais ne cessez point de m'aimer, parce que je vous aime plus que moi-même. Revenez donc, mon cher, vous devez vous apercevoir que j'ai bien versé des pleurs en écrivant cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

Melita à Nichocarites.

LA discorde sépareroit encore Nichocarites et Melita, nous vivrions tous deux dans un désordre épouvantable, si Vénus n'en avoit pas eu pitié. L'amour n'a pu souffrir plus long-temps un divorce si préjudiciable à son autorité, et si contraire à ses intérêts. Ses nœuds rompus, ses loix mépri-

sées, ont intéressé sa gloire à réunir deux cœurs rebelles, et à les remettre sous son obéissance. Que ceux à qui notre division a donné de la joie, s'affligent de l'heureux accord que nous allons former. Je jure, cher amant, par notre ardeur mutuelle, que nous allons avoir une parfaite liaison d'ames, et une fidèle correspondance de volontés. Hier je pleurois de joie en entrant chez vous : je revoyois un lieu où vous m'avez tant de fois promis de m'aimer toujours; un lieu qui a été si long-temps témoin de mon amour et de mes plaisirs. Je m'approchois des murs avec un sentiment qui me faisoit verser des larmes de joie. Ne me trompai-je point, disois-je en moi-même, n'est-ce point un songe? Quoi! je revois encore un lieu si charmant : j'avois de la peine à le croire, parce que je le souhaitois trop. Mais une chose trouble ma joie. Vous avez vu Melissaria : elle est belle; l'avez-vous vue avec plaisir? songiez-vous à moi quand vous étiez avec elle? ne penserez-vous plus à elle quand je serai avec vous? J'aurois trop à souffrir, si je ne me flattois pas de l'espérance que vous serez tout à moi. Je rends graces à Vénus, et à son fils, de nous avoir réconciliés. Jamais je ne me suis sentie plus amoureuse. Il faut convenir que les plaisirs de l'amour ont quelque chose de plus vif et de plus piquant, lorsqu'on les a interrompus.

LETTRE XXXIX.

Chereas à Delphire.

Les femmes sont admirables dans les moyens qu'elles inventent pour satisfaire leurs désirs. Ne me trompé-je point, disoit un jour une femme à sa servante, il me semble avoir entendu chanter toute la nuit devant ma porte; je crois même que les voix qui se faisoient entendre n'étoient pas désagréables. Madame, dit la servante, vous ne vous trompez point, on chante toutes les nuits devant notre porte, et il y a long-temps que vous êtes aimée d'un jeune homme qui est aussi bien fait qu'il chante bien; il cherche l'occasion de vous découvrir son amour: c'est lui qui chante les chansons que vous entendez; il les compose pour l'amour de vous, ou bien c'est le plus grand menteur qu'il y ait au monde, car il me l'a souvent dit. Il m'arrête quelquefois pour me demander l'état de votre santé. Je vous jure que je n'ai jamais vu de jeune homme qui donnât meilleure opinion de lui que celui-là; il m'a dit qu'il vous aime, mais je me suis bien gardée de vous en parler, parce que j'ai craint de vous le dire dans un

temps où je pourrois me repentir de vous l'avoir dit. Quoi! l'insolent, il m'aime, répondit la maîtresse, je veux punir son audace. Il ne manquera pas de venir chanter encore, tu le feras entrer et tu me l'amèneras dans ma chambre; je ferai semblant d'abord de trouver bon qu'il ait de l'inclination pour moi, et par tous les mépris dont on peut accabler un téméraire, je le mettrai au désespoir d'avoir conçu une passion si fatale au repos de sa vie. Il faut apprendre à vivre à la jeunesse; je ne sais en vérité comment une femme raisonnable peut aimer un jeune homme. Amène-le moi seulement, continua la maîtresse, et tu verras comme je traite les jeunes gens qui font les passionnés. Le galant vint chanter à son ordinaire; la servante qui étoit en sentinelle, l'introduisit dans la chambre de sa maîtresse; il découvrit sa passion et fit beaucoup de chemin dans peu de temps. On renvoya la servante. Je n'ai pas su sous quel prétexte ils passèrent plus de la moitié de la nuit ensemble sans s'ennuyer.

LETTRE XL.

Chrysis à Myrina.

Je m'aperçois chaque jour, ma chère Myrina, que mon époux a l'art de vous plaire, et que vous ne seriez pas fâchée de vous en faire aimer à mes dépens. Ne me regardez point comme une fâcheuse rivale qui doit s'opposer à votre bonheur. J'ai un dessein que vous serez bien aise d'apprendre. J'aime votre grand valet; et comme je priois les dieux de m'inspirer un stratagême qui pût nous rendre toutes deux contentes, voici ce qui me vint dans l'esprit. Vous ferez semblant d'être mécontente de votre valet, et vous le chasserez de chez vous. Il ne manquera pas de venir à moi comme à votre voisine et à votre amie, pour me supplier de vous parler pour lui. Je prierai en même-temps mon mari de se mêler de cet accommodement, et je ferai en sorte qu'il vous aille trouver. Vous aurez une des plus belles occasions que vous puissiez avoir; je ne doute pas que vous n'en profitiez. Moi, pendant ce temps-là, je consolerai votre valet; ainsi nous aurons toutes deux ce que nous souhaitons. Pourquoi, ma chère, n'est-il pas per-

mis par nos loix de changer de mari, comme il l'est de changer d'amants; mais les loix n'ont été faites que pour les sottes qui les garderont; pour nous qui avons du bon sens, nous pouvons les enfreindre quand nous le jugeons à-propos. Adieu. Que je ne voye point mon mari, que vous ne voyiez votre grand valet; et si les tratagême réussit, nous nous en servirons très-souvent.

LETTRE XLI.

Myrtala à Pamphile.

Hé bien, Pamphile, ingrat Pamphile, vous méprisez donc Myrtala qui vous aime, et, fatigué de mes bontés, votre cœur consent à m'abandonner! Je vous ai trop aimé, cruel, je n'ai point affecté de vous le cacher, et je vous ai perdu. Grands dieux! ne sauroit-on montrer aux hommes qu'on les aime sans les perdre. Je ne suis pas surprise de l'attachement que vous avez pour Thaïs; elle est charmante, parce qu'elle est cruelle; ses rigueurs entretiennent votre amour. Vous aimez les grandes entreprises; et après bien de la dépense, lorsque vous verrez vos soins rejetés, vous reviendrez à moi. Thaïs possède votre cœur; et moi, malheureuse que je suis, je m'afflige de ce que mon foible

mérite ne l'a pu conserver. J'ai mille fois attesté les dieux, j'ai juré que j'étoufferois un amour infortuné; et cependant, quand je vous vois, j'oublie mes serments, et souhaite que vous rentriez dans votre devoir. Mais enfin, je vous le dis encore une fois pour ne plus vous le dire. Il ne faut plus juger de moi par mes bontés, non plus que par mes inclinations passées. Plus de foiblesse, je veux vous mépriser à mon tour; et, sans qu'il soit besoin de jurer que je veux vous haïr, je vous défends de me voir jamais.

LETTRE DERNIÈRE.

Occania à Petalus.

Il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime : je renonce à tous les devoirs de la vie, pour me faire une unique occupation de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut me dissiper de vous un instant. Je ne prends plaisir qu'à me ressouvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours, et je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Un peu de mérite, une passion à qui le temps ne peut rien ôter de sa vivacité, des sentiments inconnus aux autres femmes, cela me flatte que vous ne m'obligerez

jamais à me repentir d'avoir conçu pour vous une véritable tendresse. Votre mérite la justifie; mais je serois inconsolable si vous n'aviez pour moi qu'une passion médiocre; je suis trop délicate pour m'en contenter; il me faut tout votre cœur où toute votre indifférence. Seriez-vous assez barbare pour en récompenser une femme si tendrement prévenue pour vous? Le ciel m'auroit-il réservée à ce malheur! N'aurois-je dédaigné les vœux de tant d'honnêtes gens, que pour éprouver la honte d'aimer sans être aimée? Que ma foiblesse les vengeroit bien de mes mépris, et que cette vengeance seroit cruelle pour moi! Mon ámour doit m'en garantir; vous ne résisterez pas à une ardeur si vive et si constante. Je vous voudrois, mon cher Petalus, en ce moment, à mes genoux pour apprendre ce que vous pensez là-dessus. Votre absence ne finira-t-elle pas bientôt? Qu'elle vous vole de plaisirs, mon enfant! qu'il est fâcheux d'être éloigné d'une maîtresse passionnée! Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour; mais vous n'y faites pas seulement réflexion.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

TABLE

DES LETTRES D'ARISTENÈTE.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

